POÉSIE NOIRE

Solitaire et Solidaire

3$c

EN TOUTE DÉTRESSE
Le masque des dictateurs
La muselière aux poètes
La comédie bourgeoise
La tragédie des peuples

Poésie La Vie
Pierre MONTMORY
TROUVEUR
La paresse mène à la sieste
Riches poètes, rêvons !
La charmille chantant sans cesse,
Devient la muse du canton.
Nizar Ali BADR sculpteur
L'amour est l'une des plus grandes règles de la vie humaine.

Nizar Ali BADR –sculpteur - : « J'ai appris l'alphabet humain, de l'obscurité à la lumière de la vie. Les fondements des règles de la vie humaine sont construits sur l'amour et la justice. Je publie en toute sincérité et honnêteté. Mes compositions de pierres sont des formations de travail créatif. Je raconte l'histoire de l'amour et de la vie; je raconte la souffrance et l'oppression, je raconte l'histoire de l'injustice.

Avec le début de la guerre mondiale contre la Syrie, l'éclatement de la nation, les créations ont abondé.

Ma devise dans cette vie que nous nous sommes éloignés de notre humanité et de nos valeurs et de nos mœurs : la propagation de l'amour et le retour à l'authenticité et à la tradition.

Je suis un témoin de la Syrie blessée ».

Pierre Marcel MONTMORY
Trouveur :

« *Ce que je ressens maintenant c'est que nous devons nous rassembler autour de quelque-chose qui symbolise la joie de vivre toujours. Nous devons rassembler nos ancêtres que les violences colonisatrices ont reléguées aux oubliettes.*

Ce que je ressens c'est que nous, les peuples, c'est-à-dire tout le monde, nous avons plus que jamais besoin de retrouver notre dignité dans l'accomplissement des gestes simples du vivre ensemble.

« Ce qui fait nous autres, c'est : se sentir vivre, dans le passage obligé de l'éternité, entre les minutes mécaniques des travaux et des jours.

Réinstaller nos horizons infinis devant la ruine des murs aveugles des soumissions et ouvrir le ciel à nos morts inconsolés.

Naître sans peur.

Vivre sans peur.

Mourir sans peur ».

www.poesielavie.com

Abdecelem IKHLEF professeur : Les textes du poète Montmory se lisent dans tous les sens car ils défendent la même cause ; « engagés » disent certains, mais la poésie ne se souvient pas des lettrés et d'autres littérateurs capables, en ex professo, de catégoriser la parole de l'homme et lui coller une identité meurtrière.

Dire l'humain et ses périples existentiels nécessite une honnêteté et un engagement sans hésitation aucune car l'égoïsme pousse chacun de nous à dire : *« sans moi, que deviendrait le monde ? »*

La poésie se fait devoir de sauver le Monde, pas le Cosmos en tant qu'imaginaire défiant l'intelligence humaine mais en Sourire apte à déclencher une épidémie de joie, une euphorie perpétuelle qui, de sitôt, devient le nid de tous ; le Monde de toujours sans les salauds.

La poésie offre la possibilité de jouer au magicien, au prestidigitateur agile, de saisir l'insaisissable et d'élucider les rapports sensibles et fragiles de l'homme avec ce qui le taraude. Dans le poème, il parait qu'il n'est jamais trop tard de courir, d'espérer, de se renouveler avec chaque aube. De s'adresser aux autres, qui ne sont en fin de rêve que nous-mêmes. Notre propre lucidité qui nous anime. C'est cela la noblesse de cette poésie qui persiste, médite, milite sans relâche afin de rendre justice à toutes les causes marginalisées.

Nous recevons tout du ciel et de la terre
Des dons à offrir des enfants à cultiver

Apportés par le vent et bercés par la mer
Les présents de l'eau et des fruits à manger

Mais l'imagination trop bien nourrie de feu
Repeint le ciel déchire la terre les yeux

Des amoureux mélangent leurs larmes salées
Parce que des cœurs secs viennent tout leur voler

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Les hommes et les femmes vivent en tremblant

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Les oiseaux ne chantent plus les fleurs se fanant

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Le poète sera tué par les méchants

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
L'amour amour s'est enfui des cœurs hivernant

Je n'ai pas de curiosité pour la mort
Pour l'abîme du néant des jeteurs de sort

Je ne perdrai pas ma vie à jouer au plus fort
Laissant les corps des putains aboyer dehors

Je dis : je, car je pense seul mes vraies pensées
Je couche avec ma secrète vérité

Sauf votre respect et j'oublie la morale
Je dis et je fais un juste ni bien ni mal

Son âme numérisée son désir coupé
Amour interdit et privé de la beauté

L'errant traverse des déserts sans eau
Sa soif de lui-même excite ses envies

Il négocie son passage à travers les nuits
Et le jour compte ses faiblesses et ses os

Il marche la longueur de son renoncement
Car la volonté abandonne les pénitents

Les faces de la mort défilent dans les rues
L'artisan fabrique des blocs de silence

Les marchands vendent de la cendre et du sel
Le prix des terres stériles flambent au soleil

Entre les murs la patience des suicidés
Clients admirent le vide aux fenêtres

Devant les portes la misère réclame
Un peu de désordre pour bonne police

L'horizon tendu d'acier étrangle son cri
Les vents des fumées étouffent les visions

Les mères promènent des sarcophages
Les éboueurs ramassent le sang pourri

Des fonctionnaires battent les moineaux pâles
Les prêtres fourbissent les oripeaux sales

Les cloches fêlées sonnent dans les abîmes
Il est midi dans le camp des usines

Les politiciens bien gras mangent de l'argent
Les citoyens sont de bons clients à crédit

L'armée en premier se gave de budgets
Les polices en second protègent le riche

Des hordes de pauvres pratiquent tous les sports
Et sur les rings les bêtes déchirent leur peau

Les hommes d'affaires parient tant le massacre
Paix des armes une trêve simulacre

Les docteurs administrent les folles envies
Les malades cherchent de nouvelles maladies

Surtout ne pas penser le danger évident
Ce qui est normal est une pierre tombale

Alors on consomme tout ce qui assomme
Ne pas rêver est une chance de survie

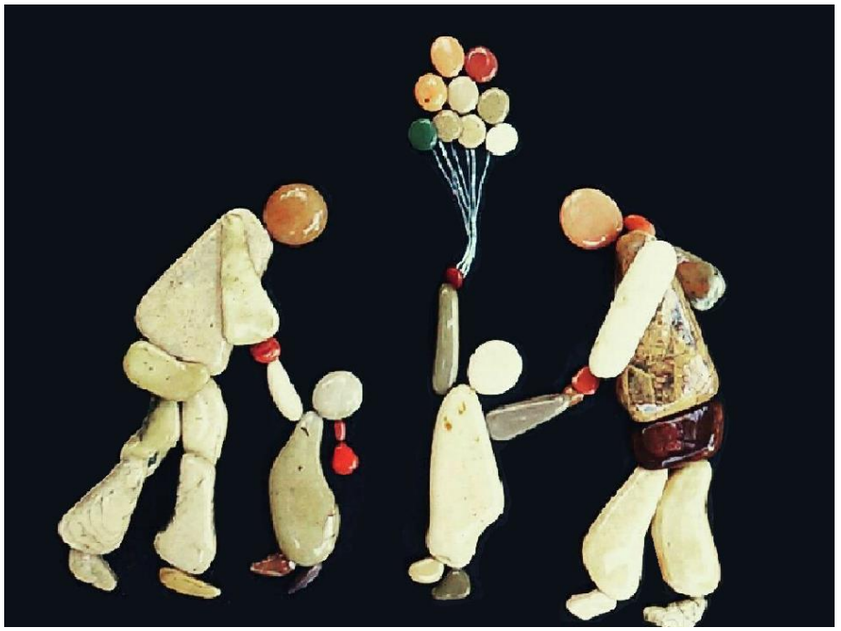
On est en éveil ou absent pour le présent
La pointeuse rend tous les comptes transparents

Honte à celui qui priait à l'étude
Les dieux ont perdu toute mansuétude

En exil les volontaires ici l'espoir
Bannie la science ici la croyance

Un humain à genoux plutôt que dieu debout
Enfants sans questions pas de cancres chantant

Humain au garde-à-vous plutôt que dansant nu
Humaine stérile non terre à chérir



Heureux le marcheur qui va de place en place
De seuil en seuil récolter le nectar de vie

Bienvenue celui qui apporte bien-être
L'hospitalière intelligence l'autre

Au revoir au voyageur à la besace
Qui traîne avec séduisante mélodie

Si digne ambassadeur de l'humanité
Visite les éphémères cités du vent

Et quand dans le désordre revient l'harmonie
Et toutes les bêtes qui font la fête au nid

L'amoureux pleure de joie embrasse sa mie
Nature libertine aux belles vertus

Le monde paraît si beau aux enfants nouveaux
Que pères et mères embrassent leurs êtres

Avoir la vie n'est pas trop à porter longtemps
Quand on aime d'amour on a toujours le temps

Les piafs endimanchés pépient des chansonnettes
Les gens remplissent leurs verres de poèmes

Quand les horloges repartent en vacances
Les gais pinsons font la belle escampette

Le tour du monde sur place au palace
Les copains amènent leurs cavalières

Et l'on peut voir encore sur les quais des ports
Des bateaux en bois toutes les voiles dehors

La reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde.

DROITS DE L'HUMANITÉ

Trêve de misère

Trêve de misère
La douleur ne fait pas la paix
Malade de la guerre
Ma vie ne peut guérir

Enfant de la guerre
Grandissent mes blessures
Le présent me torture
Entre les murs du bruit

Mes yeux ont trop pleuré
Pour avoir des larmes
Mon cœur déchiré
Ma voix en morceaux

Il n'y a personne pour sentir
Pour voir mon obscurité
La dureté du jour
La fièvre dans mes jambes

Qui parle
Écorche mes plaies
Qui écrit
Noircit mon sang

Qui vient réveille
L'espoir amer
Qui passe me rappelle
La nuit épaisse

Qui chante
Écarte le brouillard
Qui danse
Me remet dans ton sein

Ô, maman !
Le rideau de tes jupes
Couvraient mon chagrin

Ô, papa !
Tes mains calleuses
Sentaient le pain

LE POÈTE PARLE

Le poète qui parle est un remède pour aujourd'hui.

Le pays est le miroir du poète.

Ses paroles sont le médicament qui maintient nos racines en vie, elles ne meurent pas.

Le poète cachera sa maison dans un arbre et ne rentrera pas dans la ville.

L'histoire commence, jusqu'à ce qu'un trésor de mots se crée entre le poète et nous autres, des mots qui nous emmèneront au paradis.

Le poète cherche toujours la paix, il se tourne, il demande, il chante, il prie... le monde ne le voit pas.

La culture du peuple est la culture de la parole.

Demain est lumineux.
La mort sera écartée.

Il ajoute :

L'espoir n'existe pas

Il n'y a que le malheur

La joie de vivre

La rage au cœur

Cette rencontre avec le poète se retrouve dans la beauté d'un petit mot, un mot qui parle de vie, où il y a de l'espoir, où il y a de l'espoir...

Nous savons comment la parole est échangée entre deux personnes, le secret du secret, avec le secret du secret.

« Quelqu'un qui n'a pas écouté, parle avec une bouche qui n'obéit pas ».

Pour trouver la racine du problème, il faut analyser le problème, pour le dire, pour le nommer, voire d'où il vient, le chemin qu'il a emprunté... comment, quand, où, et avec quoi ?

Le peuple n'atteint la modernité qu'en revenant aux connaissances antiques Des branches de quelques-uns de ces vieux mots que nous avons appris, la modernité est difficile à réaliser, nous avons honte de nous, modernistes, s'il n'y a pas de racines dans nous-mêmes !

Le poète savant dit :

« Écoute quand nous parlons ».

Des paroles de savants anciens sont citées par le poète dans ses poèmes.

La question de la vérité est d'une grande importance dans la vie, la vérité entre nous (se retrouver), la vérité entre nous et les autres (se retrouver en *« société »*), avec nous autres, (le pays).

Le poète, qui est un géant, dit dans son discours : *« J'aurai une dette, en ce qui concerne la vérité, parce que les mensonges se propagent ».*

La vérité, dit le poète - qui est un géant, la vérité vient d'en haut et c'est la première, la vérité est la première, et s'il n'y a pas de vérité, pars ou reste, toi - tout le pays, c'est ça, c'est toi, et ce sera toujours toi.

S'il y a la vérité, tout va mieux, tout se passe sans problèmes, la vie est tranquille, c'est mieux.

Libérer la vérité est le but de chacun de nous ; mais chacun est comme il est, pareil, lié au pays ou lié à lui-même, avec l'histoire dont les gens feront la raison de tout...

POÉSIE NOIRE

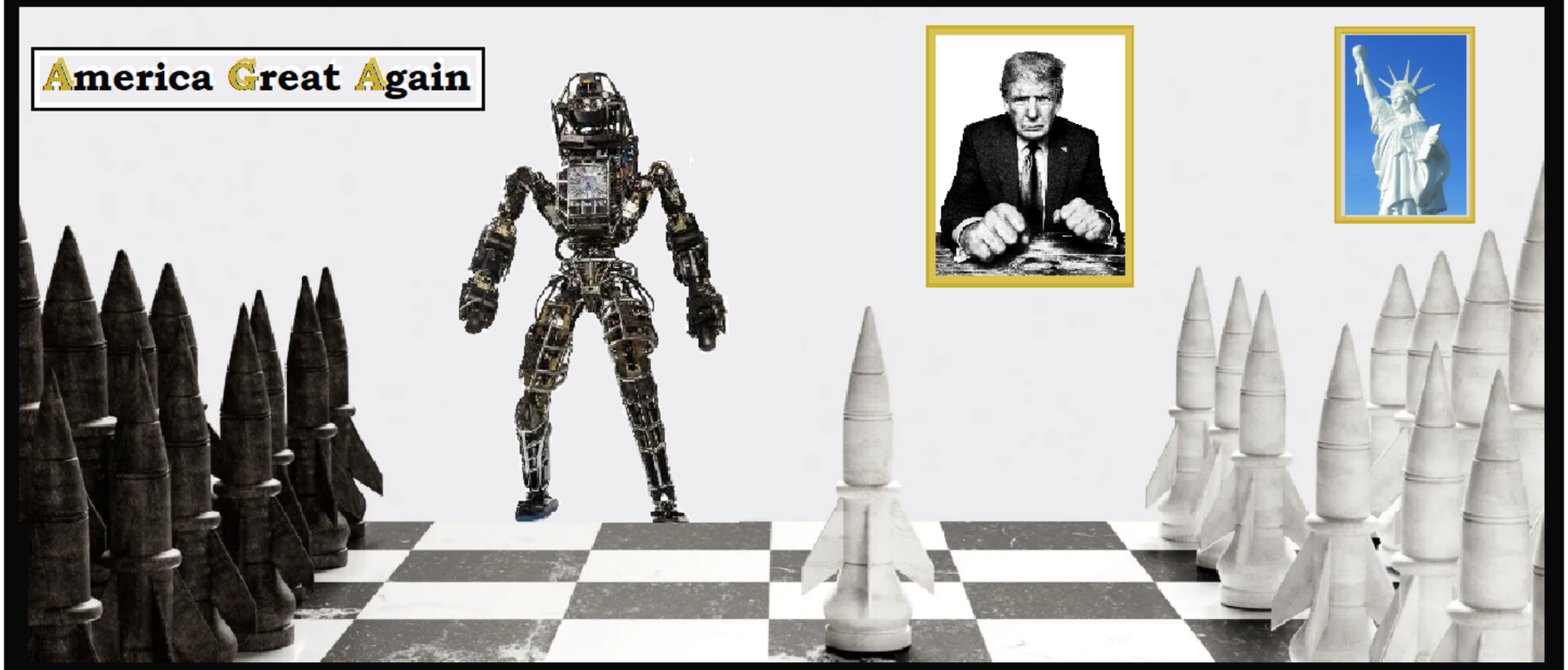
LE POÈME RÉVOLTÉ

Le sujet c'est vous, c'est moi, c'est nous.
L'objet c'est l'amitié. L'amitié sans laquelle il n'y a pas d'égalité.
L'amitié entre nous, poètes et savants, sûrs d'un même nom, d'un nom qui exaspère les impuissants d'aimer.
Nous tous, nous tous qui résistons à des humains n'ayant pas dépassé le stade de la méchanceté; et qui se plaisent à faire du mal, à tout posséder; à ces faibles humains qui ont la seule force pour raison : nous ne leur fournissons pas les armes.
Et le verbe du poème c'est : aimer...
Les drapeaux sont les linceuls des peuples manipulés comme de la clientèle pour entretenir la concurrence capitaliste. Le capitalisme : cette religion au dieu du nom Argent, au nom du Profit et du Crime, et qui : amène la misère.
Mais, direz-vous, tout le monde est capitaliste!
Les animaux aussi sont capitalistes, qui accumulent des vivres pour le dur hiver! Oui, mais ceux-là qui font aujourd'hui pour demain, ne prennent pas plus qu'ils n'ont besoin pour leur propre subsistance.
Le mauvais capitaliste, lui, prend tout pour lui et est toujours prêt - et par tous les moyens, à acquérir toutes les richesses, par la force : il viole, il pille, il tue, il vole à la vie !
L'oiseau ne pique qu'une graine à la fois, ne dort que dans un seul nid à la fois.
L'humain mauvais ne pense pas, il compte !
Le mal accumule tandis que le bon donne !
Il a bien peu d'amis l'humain qui n'a rien à donner.
Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.

paroles Pierre Marcel Montmory trouveur

sculpture Robert Lerivrain

POÉSIE NOIRE



SANS SOUCI

La nation la plusse meilleure au monde
Où l'actualité est l'inévitable
Spectacle du sport du sexe du sang
Ne paraissent que des ratés
Qui s'exhibent avec leurs gueules de cul
Et se torchent avec des dollars
Le passé repassé des héros en béton
Les pages d'une histoire goudronnée
La culture des troupeaux des clôtures
Les moribonds n'ont qu'une gêne éthique
Ils se multiplient en capitaux pour leurs élus
Et défilent pendant les congés légaux
Monde petit-bourgeois frustré
Des minorités pour tout l'égout
Arrogant la majorité humiliée
Le temps est venu d'abolir le temps
De la haine du ressentiment
Et tout ce tas d'emmerdements

Les sans souci ont le ventre plein
Les frustrés sont impuissants
Les fous réclament le pouvoir
La guerre au peuple innocent
L'argent sale fait couler le sang
La peur règne du lever au couchant
Je ne t'espère plus depuis ma solitude
Je te rejoins sans ta sollicitude
Résister devient mon habitude
Seul je serai le plus fort
Sans me suivre va de ton bord
Notre courage au destin fait un sort
Sans souci tu vas renaître
Chaque jour aux fenêtres
Sans peur de vivre être
Et si la mort m'attend
Elle me recevra amant
Ma vie va en chantant

Pierre MONTMORY

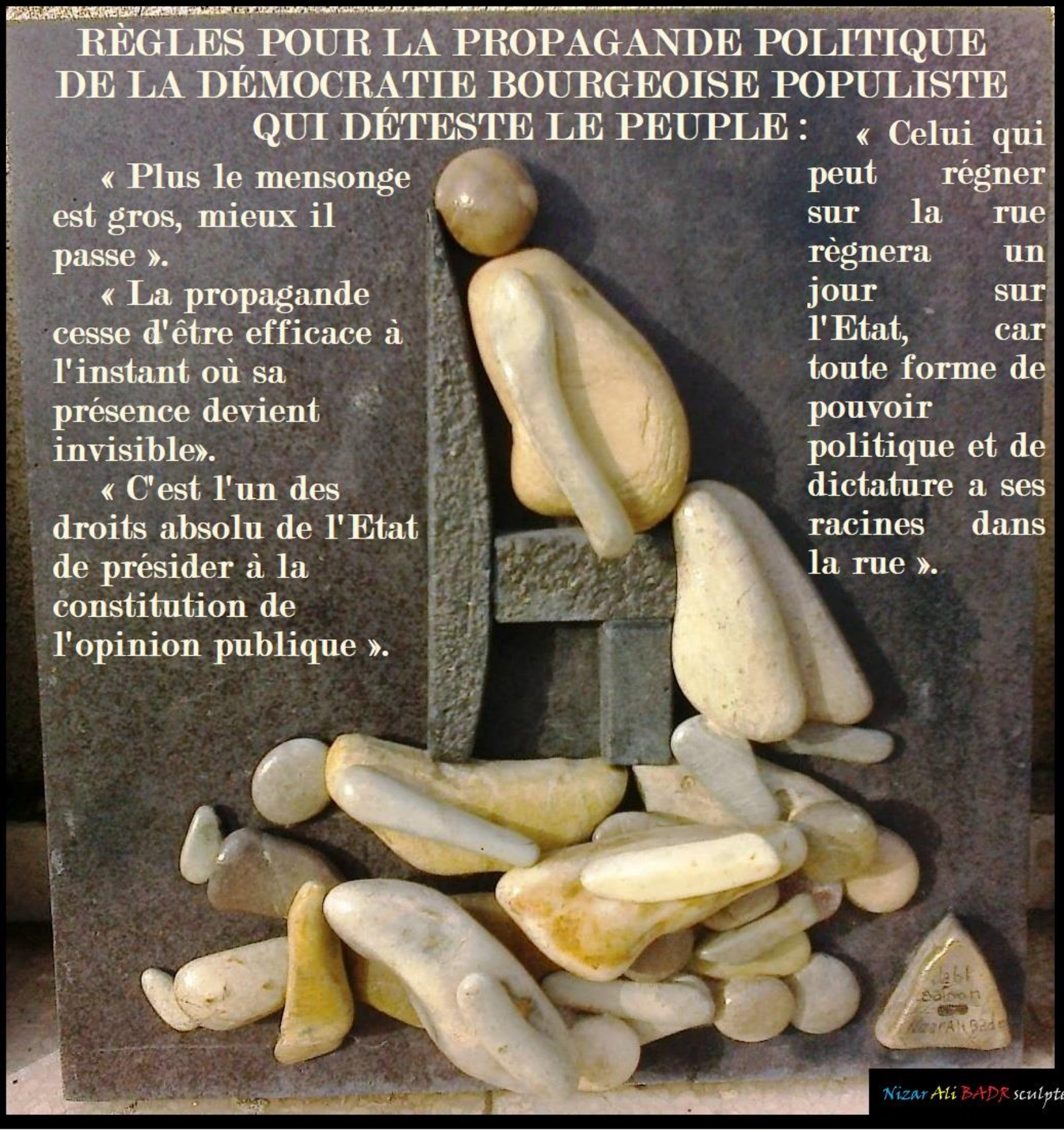
RÈGLES POUR LA PROPAGANDE POLITIQUE DE LA DÉMOCRATIE BOURGEOISE POPULISTE QUI DÉTESTE LE PEUPLE :

« Plus le mensonge est gros, mieux il passe ».

« La propagande cesse d'être efficace à l'instant où sa présence devient invisible».

« C'est l'un des droits absolu de l'Etat de présider à la constitution de l'opinion publique ».

« Celui qui peut régner sur la rue règnera un jour sur l'Etat, car toute forme de pouvoir politique et de dictature a ses racines dans la rue ».



Nizar Ali BADR sculpteur

POÉSIE NOIRE

VUE DU CIEL

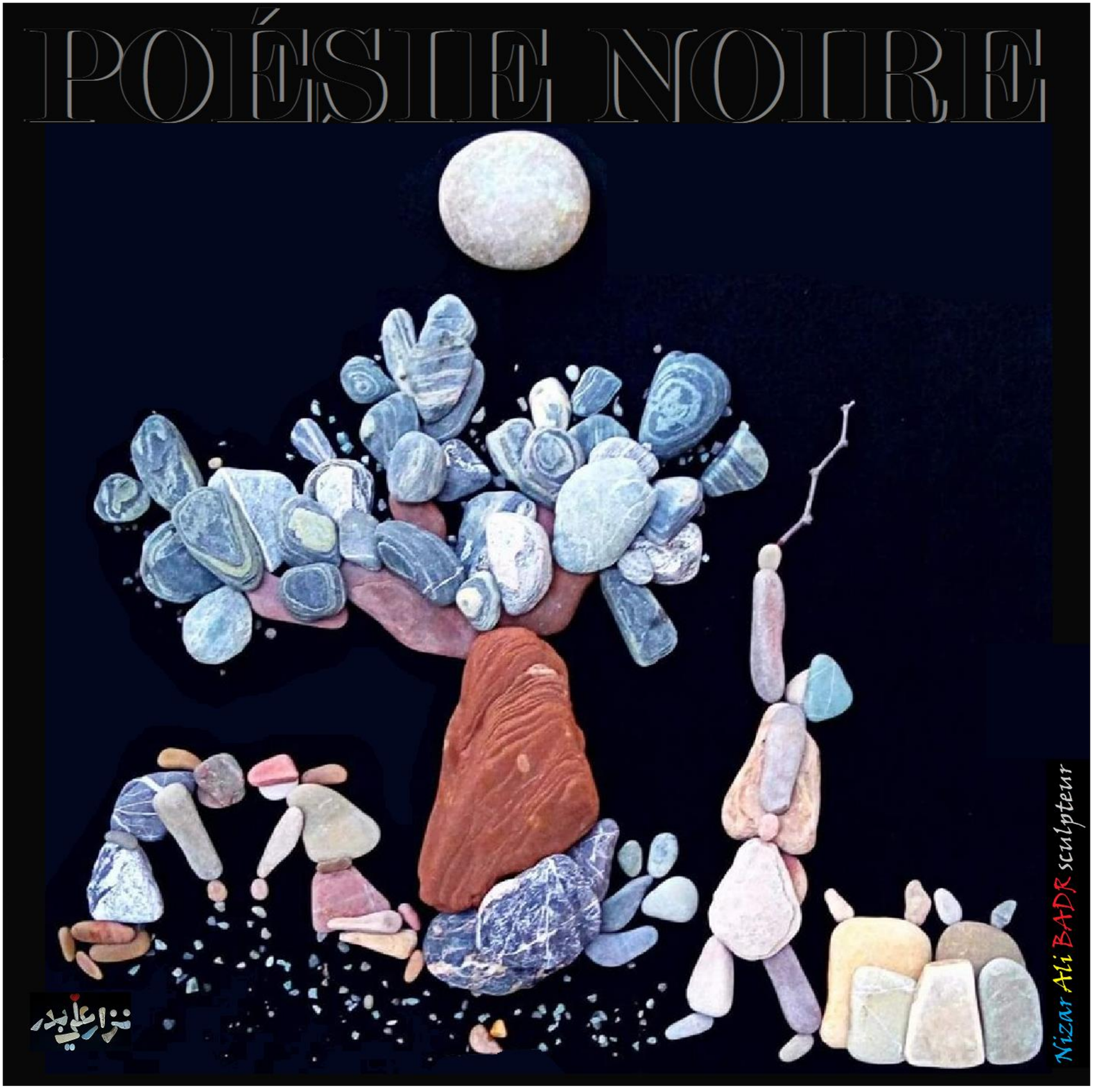
Vue du ciel le beau pays qu'on aurait
Paysages de cartes postales
La Terre nue vue par les racines
Les chers propriétaires des beaux quartiers
Dans leur design merdeux de croquemorts
Consomment tout ce qui assomme
L'idiotie américanisée veille
À la sécurité des bordels
Les macs paient la donne aux putains
Le président élu des Hambourgeois
En sandwich entre deux poules de luxe
Tient la pose avec son arme en rut
Le général des Générés transfuge
Son autorité aux professionnels
La tuerie en bourse peut continuer
Pendant la valse comédie de mœurs
Les matrones en chaleur intriguent
Au cabaret des avatars indignes
Le ministre des sinistres discourt
Combien de violation d'enfants par jour
Pour satisfaire les bouchers nazis
Les règlements fonctionnaires fonctionnent
La police policée ordonne
Le bourreau arrive à l'heure au boulot
La société prospère youp la boum
Les petits bourgeois frustrés magouillent
Bons à rien se vident les couilles
Loin du bruit et de la fureur je vais
Par les chemins où mon pied roule
Vagabond sur la crête des vagues
Sans penser sans rien dire avec moi
J'aime ma solitude où tout paresse
Prend soin de moi et de ma muse
Je voyage immobile dans mon île
Satisfait sans désir toujours je jouis
Et ma muse m'appelle mon beau chéri

Pierre MONTMORY

LES MAÎTRES DE LA GUERRE

Chanson :

POÉSIE NOIRE



Un conteur prend alors la parole :

« Mes frères, mes sœurs, entendez ces voix qui montent comme des flammes dans l'obscurité. Voici le chant des opprimés, des exilés, des âmes blessées mais debout. Moi, conteur, gardien des récits et des mémoires, je vous livre ces mots gravés dans la chair des poètes et des rêveurs.

Écoutez bien, car ce chant, c'est aussi le vôtre ».

« Mon chant porte les cris d'un monde fracturé, où les tyrans s'enivrent de domination, mais où toujours, dans l'ombre, une étoile résiste. C'est le chant d'Hikmet, de Lorca, de Darwich, d'Éluard, de Neruda, de Qabbani et de tant d'autres, traversant montagnes et océans pour atteindre vos cœurs ».

« Que disent-ils ? Que même dans les ténèbres les plus profondes, une lumière subsiste. Que même dans l'exil le plus cruel, il y a une terre qui appelle. Que même dans la mort, germe l'éternité ».

« Alors, mes amis, mes sœurs, portez ces paroles comme des braises précieuses. Ne les laissez jamais s'éteindre. Car ce chant d'espoir est notre héritage, et tant qu'un conteur racontera, tant qu'un poète écrira, le monde ne sombrera jamais tout à fait ».

Le conteur s'interrompt, lève son bâton et frappe le sol avant de conclure :

« Poète de maintenant, toi qui brille parmi les étoiles, ton nom s'inscrit aux côtés des justes, des révoltés et des rêveurs. Que ton souvenir éclaire le chemin de ceux qui avancent dans l'obscurité. Car tant qu'il existera un chant, une voix, un récit, l'humanité restera debout ».

A mon père,

Ton exemple
Tu as dit un mot
plus percutant qu'une balle
Tu as dit un mot
plus vivant que nous
Tu as limé l'outil
pour éviter la rouille
Je t'ai appelé
et la muse m'a livré
Trois lettres
et comme toi j'ai dit NON
Et comme toi
j'ai vaincu les monstres

Pierrot

Le mot conteur signifie : *« celui qui dit ».*

Le terme représente à la fois un personnage ainsi qu'une fonction, et son usage demeure propre aux nomades.

Un conteur populaire est rattaché à la geste humaine *(chansons et contes de transmission orale)*, il fait son apparition avec les éternels migrants.

Le conteur relate les prouesses des héros et des héroïnes dans les endroits à large diffusion : places publiques, lieux de culte, marché hebdomadaire. Il déclame, à l'aide d'un manuscrit, son récit philosophique de manière attrayante et emphatique, et qui peut également faire à l'occasion office de dépêche.

La tradition du conteur est ancrée dans une réalité sociale et politique, car il incarne l'esprit qui veille sur le bien être de l'humanité.

L'humanité est faite de : l'homme plus la femme plus l'enfant, avec la liberté d'être libre; l'amitié entre les amis et la fraternité avec tout ce qui vit.

Le conteur exagère à outrance les parties de son récit et provoque l'étonnement et l'exaltation de ses auditeurs, et il ponctue son dire de dictons et de proverbes. Ces récits épiques sont souvent attribués à d'illustres historiens et plumes en vue de gagner en crédibilité.

MON FILS

Jeune énergie
Printanière
Lave fraîche
Coulée du soleil

Apollon
Tigre d'Amour
Pour Vénus
Aux yeux de velours

Mon fils merveille
Ombré et lumineux
Mon fils m'éveille
À la science patience

Et l'azur gris
Peint en bleu
Un petit nuage
Ensoleillé

ACADÉMIE DES GUEUX

PRIX GAMELLE DE POÉSIE

J'ai le gène de
la joie de vivre
Avec un rien beaucoup
je m'enivre
Et suis porteur
du virus du bonheur
Tu l'attraperas
si tu as bon cœur

Y aura jamais toujours
Y aura toujours jamais
Y aura toujour l'amour
L'amour !

Y a pas d'autres paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur

Il a bien peu d'amis l'arbre qui n'a pas de fruits à donner.

La joie de vivre a des amants
Gare à l'eau vive
Gare aux serments

Qui sème fleurit sa vie.
Qui s'aime récolte des fruits.
S'aimer est le poème.

La liberté d'être libre
L'égalité entre les amis
La fraternité avec le vivant

La poésie est le même mot que la vie.
Ta vie est le poème que tu te fabriques.
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète.
Tu es responsable, tu réponds de toi.

Si tu veux un pays fais-toi des amis.

Ton pays c'est ton corps avec ta peau pour frontière.

www.poesielavie.com

PIERRE MARCEL MONTMORY TROUVEUR

POÉSIE NOIRE

photographie de José Miguel Oliveira

ÉTAT DE SIÈGE - Poème de Mahmoud Darwich

Ici, aux pentes des collines, face
au crépuscule et au canon du temps
Près des jardins aux ombres brisées,
Nous faisons
ce que font les prisonniers,
Ce que font les chômeurs :
Nous cultivons l'espoir.

Un pays qui s'apprête à l'aube.
Nous devenons moins intelligents
Car nous épions l'heure de la victoire :
Pas de nuit dans notre nuit illuminée
par le pilonnage.
Nos ennemis veillent
Et nos ennemis allument pour nous la lumière
Dans l'obscurité des caves.

Ici, nul *« moi ».*
Ici, Adam se souvient de la poussière
de son argile.

Au bord de la mort, il dit :
Il ne me reste plus de trace à perdre :
Libre je suis tout près de ma liberté.
Mon futur est dans ma main.
Bientôt je pénètrerai ma vie,
Je naîtrai libre, sans parents,
Et je choisirai pour mon nom
des lettres d'azur...

Ici, aux montées de la fumée,
sur les marches de la maison,
Pas de temps pour le temps.
Nous faisons comme ceux qui s'élèvent
vers Dieu :
Nous oublions la douleur.

Rien ici n'a d'écho homérique.
Les mythes frappent à nos portes, au besoin.
Rien n'a d'écho homérique. Ici, un général
Fouille à la recherche d'un État endormi
Sous les ruines d'une Troie à venir.

Vous qui vous dressez sur les seuils, entrez,
Buvez avec nous le café arabe
Vous ressentiriez que vous êtes hommes comme nous
Vous qui vous dressez sur les seuils des maisons
Sortez de nos matins,
Nous serons rassurés d'être
Des hommes comme vous !

Quand disparaissent les avions, s'envolent les colombes
Blanches, blanches, elles lavent la joue du ciel
Avec des ailes libres,
elles reprennent l'éclat et la possession
De l'éther et du jeu.
Plus haut, plus haut s'envolent
Les colombes, blanches blanches.
Ah si le ciel
Était réel *(m'a dit un homme passant entre deux bombes)*

Les cyprès, derrière les soldats,
des minarets protégeant
Le ciel de l'affaissement.
Derrière la haie de fer
Des soldats pissent
- sous la garde d'un char -
Et le jour automnal
achève sa promenade d'or
dans une rue vaste telle une église
après la messe dominicale...

(A un tueur) : Si tu avais contemplé
le visage de la victime
Et réfléchi, tu te serais souvenu
de ta mère dans la chambre
À Gaza,
tu te serais libéré de la raison du fusil
Et tu aurais changé d'avis : ce n'est pas ainsi qu'on retrouve une identité.

Le brouillard est ténèbres,
ténèbres denses blanches
Épluchées par l'orange
et la femme pleine de promesses.

Le siège est attente
Attente sur une échelle inclinée
au milieu de la tempête.

Seuls, nous sommes seuls jusqu'à la lie
S'il n'y avait les visites des arcs en ciel.

Nous avons des frères
derrière cette étendue.
Des frères bons. Ils nous aiment.
Ils nous regardent et pleurent.
Puis ils se disent en secret :
« Ah ! Si ce siège était déclaré... »
Ils ne terminent pas leur phrase :
« Ne nous laissez pas seuls, ne nous laissez pas. »

Nos pertes : entre deux et huit martyrs chaque jour.
Et dix blessés.
Et vingt maisons.
Et cinquante oliviers...
S'y ajoute la faille structurelle qui
Atteindra le poème, la pièce de théâtre
et la toile inachevée.

Une femme a dit au nuage : comme mon bien-aimé
Car mes vêtements sont trempés de son sang.

Si tu n'es pluie, mon amour
Sois arbre
Rassasié de fertilité, sois arbre
Si tu n'es arbre mon amour
Sois pierre
Saturée d'humidité, sois pierre

Si tu n'es pierre mon amour
Sois lune
Dans le songe de l'aimée, sois lune
(Ainsi parla une femme
à son fils lors de son enterrement)
Ô veilleurs ! N'êtes-vous pas lassés
De guetter la lumière dans notre sel
Et de l'incandescence de la rose
dans notre blessure
N'êtes-vous pas lassés Ô veilleurs ?

Un peu de cet infini absolu bleu
Suffirait
A alléger le fardeau de ce temps-ci
Et à nettoyer la fange de ce lieu

A l'âme de descendre de sa monture
Et de marcher sur ses pieds de soie
A mes côtés, mais dans la main, tels deux amis
De longue date,
qui se partagent le pain ancien
Et le verre de vin antique
Que nous traversions ensemble cette route
Ensuite nos jours emprunteront des directions différentes :
Moi, au-delà de la nature, quant à elle,
Elle choisira de s'accroupir sur un rocher élevé.

Nous nous sommes assis loin de nos destinées comme des oiseaux
Qui meublent leurs nids dans les creux des statues,
Ou dans les cheminées, ou dans les tentes qui
Furent dressées sur le chemin du prince vers la chasse.

Sur mes décombres pousse verte l'ombre,
Et le loup somnole sur la peau de ma chèvre
Il rêve comme moi, comme l'ange
Que la vie est ici... non là-bas.

Dans l'état de siège, le temps devient espace
Pétrifié dans son éternité
Dans l'état de siège, l'espace devient temps
Qui a manqué son hier et son lendemain.

Ce martyr m'encercle chaque fois que je vis un nouveau jour
Et m'interroge : Où étais-tu ? Ramène aux dictionnaires
Toutes les paroles que tu m'as offertes
Et soulage les dormeurs du bourdonnement de l'écho.

Le martyr m'éclaire : je n'ai pas cherché au-delà de l'étendue
Les vierges de l'immortalité car j'aime la vie
Sur terre, parmi les pins et les figuiers,
Mais je ne peux y accéder, aussi y ai-je visé
Avec l'ultime chose qui m'appartienne
Le sang dans le corps de l'azur.

Le martyr m'avertit : Ne crois pas leurs youyous
Crois-moi père quand il observe ma photo en pleurant
Comment as-tu échangé nos rôles, mon fils et m'as-tu précédé.
Moi d'abord, moi le premier !

Le martyr m'encercle : je n'ai changé que ma place et mes meubles frustes.
J'ai posé une gazelle sur mon lit,
Et un croissant lunaire sur mon doigt,
Pour apaiser ma peine.

Le siège durera afin de nous convaincre de choisir
Un asservissement qui ne nuit pas, en toute liberté ! !

Résister signifie : s'assurer de la santé
Du cœur et des testicules, et de ton mal tenace :
Le mal de l'espoir.
Et dans ce qui reste de l'aube, je marche vers mon extérieur
Et dans ce qui reste de la nuit, j'entends le bruit des pas en mon intention.

Salut à qui partage avec moi l'attention à
L'ivresse de la lumière, la lumière du papillon, dans
La noirceur de ce tunnel.

Salut à qui partage avec moi mon verre
Dans l'épaisseur d'une nuit débordant les deux places :
Salut à mon spectre.

Pour moi mes amis apprêtent toujours une fête
D'adieu, une sépulture apaisante à l'ombre de chênes
Une épitaphe en marbre du temps
Et toujours je les devance lors des funérailles :
Qui est mort... qui ?

L'écriture, un chiot qui mord le néant
L'écriture blesse sans trace de sang.

Nos tasses de café. Les oiseaux les arbres verts
A l'ombre bleue, le soleil gambade d'un mur
A l'autre telle une gazelle
L'eau dans les nuages à la forme illimitée dans ce qu'il nous reste
Du ciel. Et d'autres choses aux souvenirs suspendus
Révèlent que ce matin est puissant splendide,
Et que nous sommes les invités de l'éternité.

Mahmoud Darwich de la Palestine

POÉSIE NOIRE

photographie de José Miguel Oliveira

Des poètes et de la poésie par **Nizar KABBANI** de la Syrie

(Ses textes ont été chantés par Fairouz, Oum Kalsoum et d'autres. Il est le poète arabe le plus populaire et le plus lu. Il fit un grand effort pour rendre sa poésie compréhensible par tout le peuple et pas seulement par une élite).

Pour moi, la poésie est un voyage vers les autres.

C'est là mon métier. Et le jour où je perdrai mon passeport et mes valises de mots, je deviendrai arbre immobile, mourrai.

Il y a des poètes qui voyagent à l'intérieur d'eux-mêmes – c'est effectivement une manière de se déplacer.

Moi, je voyage d'une autre façon. Mes bateaux sont autres, comme est autre l'Atlas de mes ambitions.

Je ne danse pas sur mes pages tel un derviche désenchanté prenant plaisir à écouter le cliquettement de son chapelet et à tournoyer autour de soi-même.

Je suis un poète qui veut jouer en plein air, et avec de vrais hommes.

Je ne puis imaginer un poète jouant avec soi-même, à moins qu'il ignore les règles du jeu ou craigne de se mêler aux enfants du quartier...

Le poète est une voix. Or l'une des premières particularités de la voix est de rendre un son et de se heurter à un obstacle humain. Sans cet obstacle, la parole ne peut exister, la langue n'est que bruissement de feuilles mortes dans une forêt inhabitée.

La poésie est une main..., le public une porte... Et le poète qui ne s'adresse à personne reste dans la rue... à dormir.

Nombreux sont les poètes qui y sont encore, car ils ne possèdent pas la formule magique qui leur ouvrirait la caverne d'Ali Baba.

Ainsi la poésie est un message que l'on écrit pour d'autres. Les destinataires en sont une composante importante. Si tel n'était pas le cas, l'écriture serait semblable à une cloche qui sonne dans le néant.

Or le grand malheur du poète d'aujourd'hui est qu'il a égaré l'adresse du public... Il habite un continent, les gens sur un autre, séparés par des océans de complexe de supériorité, de gloriole et de méfiance.

Au lieu d'être un instrument de rapprochement et d'entente, la culture du poète est devenue citadelle interdite au public...

Les trois-quarts de nos poètes actuels se sont attribué, volontairement ou non, un fief intellectuel et poétique qui fait d'eux des exilés vivant hors de la sensibilité générale, des créateurs chimériques parlant une langue inconnue.

Pourquoi ? Pourquoi les facteurs chargés de la distribution des poèmes les retournent-ils à leurs auteurs ? Parce que l'adresse a été omise. Tout simplement.

Sans hésiter j'accuse nombre de nos poètes, dont beaucoup se proclament révolutionnaires, socialistes ou marxistes, de s'être isolés du peuple, en cela très semblables aux nobles du Moyen-âge vivant dans leur fief culturel et mental.

Ils sont incapables de contact et d'échanges. Incapable de faire de la poésie une chemise que puisse porter n'importe qui.

Le public est comme un enfant très brave, ingénu, qui, pour aimer et lier connaissance, doit comprendre ce qu'on lui dit... Car les enfants n'accordent leur amour qu'à ceux qui comprennent leur état d'enfant et leur remplissent les mains de cadeaux inattendus...

Mais, le fil étant coupé, les poètes devenus auteurs de mots croisés, se sont mis à taxer le public de bêtise, futilité, manque de maturité, ignorance, à prétendre que l'époque a du retard sur leur poésie et que si leurs poèmes restent incompris, c'est bien la preuve de leur grandeur à eux; ce n'est pas eux qu'affecte la maladie, mais le public.

Ils affirment aussi que leurs poèmes marchent dans le futur et que s'ils ne trouvent pas leur place naturelle sur le moment, ils gagneront des dizaines ou des centaines d'années plus tard...

C'est là raisonnement de renard ne pouvant atteindre les raisins, en haut de la treille. La poésie qui ne convient au siècle où elle est née ne conviendra à aucun siècle et le poème incapable de converser avec son siècle ne pourra parler à aucun autre...

C'est parce qu'al-Moutanabbi était la conscience de son temps qu'il a pu traverser les siècles jusqu'au Xème

et qu'il partage nos repas, nos chambres à coucher, les faits de notre existence...

C'est parce qu'Abou Nowâs appartenait aux cafés de Bagdad et de Basra qu'il fait partie de l'ivresse et des verres de vin...

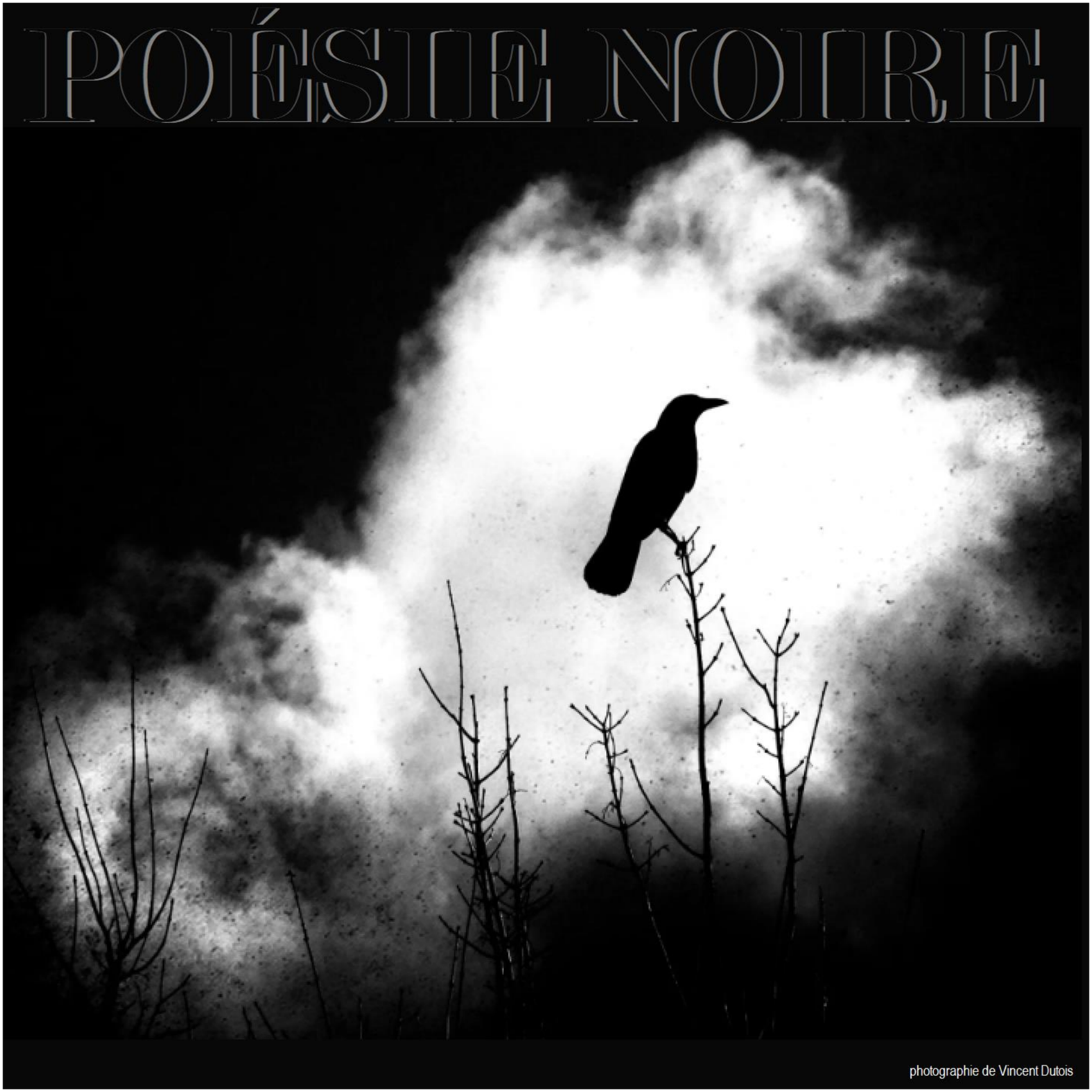
C'est parce que Tagore était une portion de l'âme indienne qu'il est devenue portion de l'âme du monde...

Et c'est parce que Garcia Lorca a été exécuté sous un olivier alors qu'il chantait la liberté en Espagne que sa poésie est gravée sur les troncs de tous les oliviers du monde...

LEÇON D'ART PLASTIQUE

Mon fils pose devant moi sa palette de couleurs
Et me demande de lui dessiner un oiseau.
Je plonge le pinceau dans la couleur grise
Et lui dessine un carré
Avec des barreaux et un cadenas.
Mon fils me dit, tout surpris:
Mais c'est une prison, père,
Ne sais-tu donc pas dessiner un oiseau?
Je lui dis : Mon fils, excuse-moi,
Je ne sais plus comment sont faits les oiseaux.
Mon fils pose devant moi ses crayons de couleurs
Et me demande de lui dessiner la mer.
Je prends un crayon mine
Et lui dessine un cercle noir.
Mon fils me dit :
Mais c'est un cercle noir, père,
Ne sais-tu donc pas que la mer est bleue?
Je lui dis : Écoute, mon fils,
Jadis, je savais très bien dessiner les mers,
Mais on m'a confisqué ma canne à pêche,
On m'a pris mon bateau,
On m'a interdit toute relation avec la couleur bleue,
Et avec le poisson de la liberté.
Mon fils pose devant moi son cahier de dessin
Et me demande de lui dessiner un épi de blé.
Je prends un crayon
Et lui dessine un revolver.
Mon fils se moque de mon ignorance
Et me dit, tout étonné:
Ne fais-tu donc pas la différence
Entre un épi de blé et un revolver?
Je lui réponds : Écoute, mon fils,
Je savais jadis comment était fait l'épi de blé,
Comment était la galette de pain,
Comment était la rose,
Mais en ce temps métallique,
Où les arbres de la forêt
Se sont enrôlés dans la milice
Où la rose est en tenue léopard,
En ce temps d'épis armés,
D'oiseaux armés,
De culture armée,
Je n'achète pas une galette de pain
Sans y trouver un revolver,
Je ne cueille pas une rose dans un bosquet
Sans qu'elle me menace de son arme,
Je ne feuillette pas un livre dans une librairie
Sans qu'il explose entre mes mains.
Mon fils s'assoit sur le bord de mon lit
Et me demande de lui réciter un poème.
Je verse une larme sur l'oreiller.
Il la ramasse et me dit:
Mais c'est une larme, père, et non un poème,
Je lui dis:
Quand tu seras grand
Et que tu liras la somme de la poésie arabe,
Tu sauras que le mot et la larme sont frère et sœur
Et que le poème arabe
N'est qu'une larme qui coule entre les doigts.
Mon fils pose devant moi sa boîte de couleurs
Et me demande de lui dessiner une patrie.
Le pinceau tremble dans ma main
Et je fonds en larmes.

POÉSIE NOIRE



photographie de Vincent Dutois

POÉSIE NOIRE

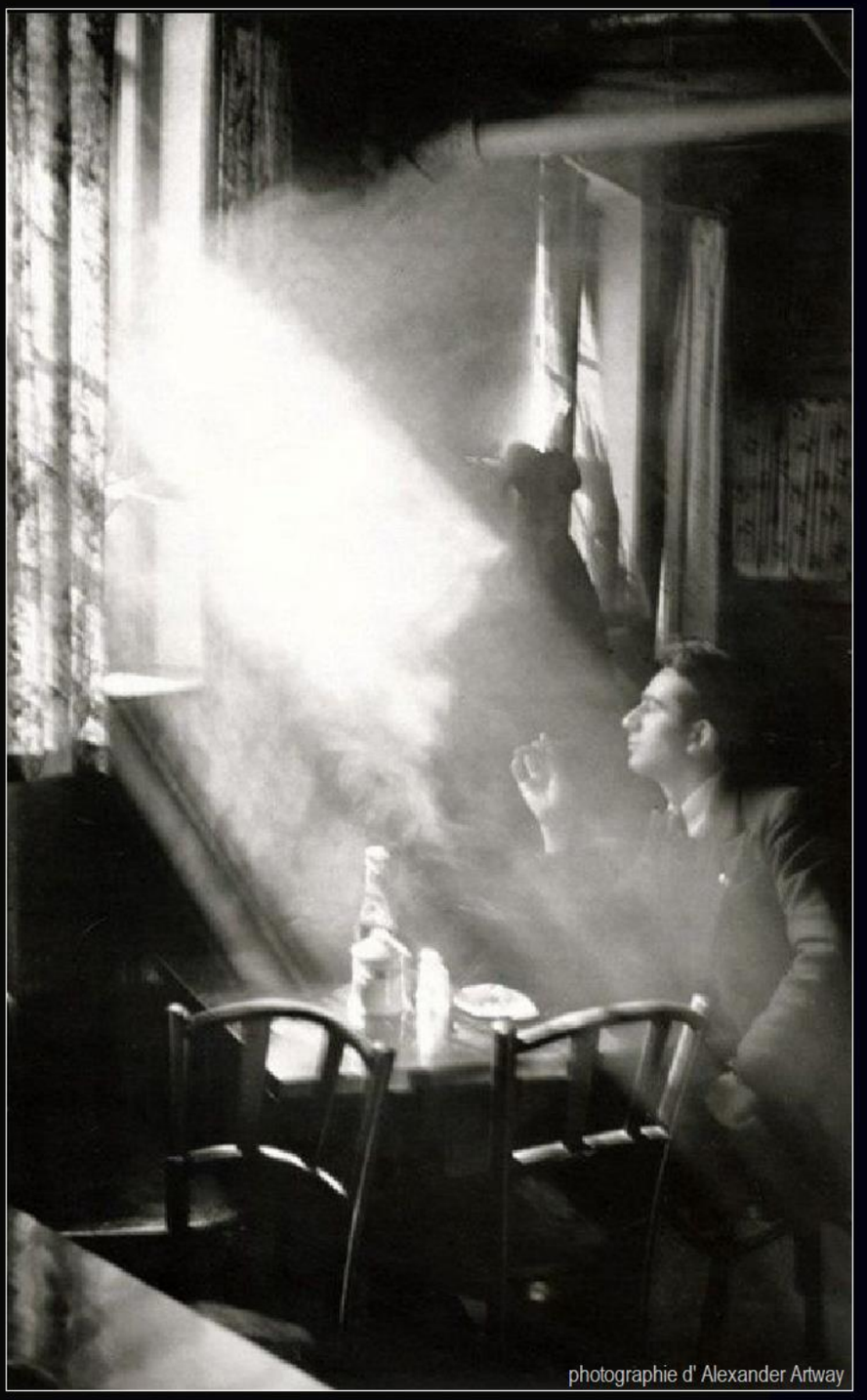
Vous voulez me voir disparaître jusqu'à effacer mon nom mais c'est impossible car je reste dans le cœur de mes amis qui sont pays.

photographie de Diane Grimonet

Les bons à rien sont jaloux de mon bonheur.
Les saloperies sont trop basses pour être ramassées.
Ne pas parler des cons et notre indifférence les aura neutralisés.
Nous estimons les salauds par le mépris.

POÉSIE NOIRE

Tu n’as que vingt ans
Que ferais-tu de tes jours
Sans ce petit coin de café
Hors de cet angle de faïence
Décoré d'arabesques bleues
C'est là qu’on te quitte
C'est là qu'on te retrouve
Amer et nonchalant
Dans tes heures creuses
Morbidement figées
Qu’attends-tu
Que le destin renverse la donne
Et que tu recouvres tes sens incisifs
Avant l’ennui vespéral
Qui macère déjà dans ton crâne
Dans mille mirages aphones
Attends-tu
Que l'espérance renonce à sa balade
Et vienne égayer tes sourires jaunes
Elle ténue et toi fourbu
Allez-vous reprendre votre ballade
Et désapprendre à tricher
Entre l'oreiller
Et l’inaugural café du matin
Elle te dira qu’espérer est suave
Et toi te voyant toujours esclave
N'as-tu pas encore vomi ce coin
Son fumet d'heures fastidieuses
Où tournent badauds et plaisantins
Des paumés aux idées creuses
Qui ne chérissent que deux refrains
L’argent facile et courir la gueuse
Va débroussailler ton chemin
Bats-toi car moi je te veux révolté
Assez révolté pour sauter
Hors de la poisse du cercle vicieux
Bientôt chenu presque gamin
Bouscule la résignation enfin
D'un revers de la main attire
Et largue tous tes vocables oiseux
Dès lors balance-toi dans l’avenir
Mû par la braise de ton vœu
On ne peut rien forger sans le feu.
Boualem RABIA



photographie d' Alexander Artway

Une culture vraie est un instrument de libération.

De la révolte :

Durant la révolution permanente, deux points de vue s'affrontent.

1) **Le premier point de vue est Celui d'une démocratie.**

La démocratie est une ronde moderne qui fait chaque journée son tour complet sur elle-même comme notre planète la Terre où nous vivons un exil permanent.

L'être humain a aussi le besoin de faire le tour de lui-même pour gérer ses instincts bestiaux, soigner l'amour de lui-même pour aimer les autres.

Dans le cercle de la parole s'exprime toute la communauté humaine, une famille ouverte sur le monde et ancrée dans sa propre histoire présente et ressentie.

2) **Le deuxième point de vue est celui de la tyrannie tournée vers la bureaucratie et le passé.**

La tyrannie impose un passé rigide, des idées toutes faites et l'intolérance.

De fait, une révolution rate lorsque celle-ci désobéit à la loi la plus importante qui est la loi de l'amour.

L'humanité doit rester inspirée par le dieu amour et la déesse liberté pour que ses enfants grandissent sans peur dans l'amitié entre les amis et la fraternité avec tout ce qui vit.

L'identité culturelle de l'Humanité est le fondement de la pensée en mouvement. Les modes de vie, restent coutumiers à condition que la parole se renouvelle au quotidien dans son élan original et libérateur.

Les tyrans des fausses démocraties populistes détestent le peuple.

Les tyrans se mettent au service du « prêt à porter » des cupides et se contentent de le relayer et de l'adapter au contexte local. Lorsque l'argent est roi, les valeurs humaines disparaissent et il ne reste que la violence.

Une insoumission prononcée au conformisme, un manifeste qui ancre les racines de l'Humanité dans la profondeur historique considérée comme le socle commun à tout le peuple, et met sur un pied d'égalité les langues maternelles qu'il tient pour complémentaires.

La langue de sympathie sera langue commune.

Des pensées pour intégrer la communauté en perpétuelle construction affirment que les facteurs religieux ou idéologiques sont secondaires dans la dite construction de la société humaine.

Les sectaires et les fanatiques ne peuvent supporter la révolution permanente.

Aussitôt, les attaques politiques et physiques fusent contre les gens libres.

Les paroles et les écrits libres sont détruits par la tyrannie.

Les poètes et les savants sont assassinés.

L'idiologie armée ordonne les salopards.

Mais la vie est plus forte que la mort.

Les tyrans ne seront que les serviteurs des cupides.

L'amour, le vrai amour nous inspire douceur et gentillesse.

La révolution permanente doit faire son ménage au quotidien.

De l'ordinaire bien fait donne l'extraordinaire inattendu.

Huit heures tu dors, huit heures tu travailles, huit heures tu donnes.

Les dons de chacun font le pain.

Et la rose pleure à cause des blessures causées par ses épines.

Il est cependant impératif de se garder de répondre à la gravité du moment par la surenchère, la fuite en avant. Car cette posture peut être utilisée pour légitimer la répression et l'on devient alors le bâton qui sert à battre son propre camp.

Un itinéraire qui devrait nous inspirer : En toute circonstance, penser et choisir sa stratégie en toute autonomie sans jamais se laisser manœuvrer ou acculer dans des impasses vers lesquelles l'injustice affichée par la partie adverse peut vous pousser. Avec des moyens dérisoires et en marge des institutions, construire une pensée et produire des instruments qui se révèleront opérationnels dans des situations inédites qui paraissent bloquées. Dans un environnement institutionnel hostile, se battre tout au long de sa vie sans jamais abdiquer, y compris lorsque vous vous trouvez dans la plus grande des solitudes.

Quand
trop de sécheresse brûle les cœurs,
Quand la faim tord trop d'entrailles,
Quand on rentre trop de larmes,
Quand on bâillonne trop de rêves,
C'est comme quand on ajoute
bois sur bois sur le bûcher,
A la fin, il suffit
du bout de bois d'un esclave,
Pour faire,
Dans le ciel de Dieu
Et dans le cœur des hommes
Le plus énorme incendie

Extrait d'un poème de
Mouloud Mammeri

BON À RIEN

Absence de volonté et timidité morale

La peur du courage transforme en lâche

L'ambition d'arriver transforme en poltron

Le désir de jouir transforme en pervers

L'envie de posséder transforme en jaloux

La faiblesse de l'instinct transforme en violent

L'ignorance volontaire transforme en esclave

La timidité morale transforme en complice des crimes

L'absence de volonté transforme en humain déshumanisé

L'absence de pensée transforme en client de la tyrannie

www.poesielavie.com

POÉSIE NOIRE

LES ENFANTS DU DÉMON

Deux enfants se disputent.
Deux petits démons noirs.
Étaient-ils frères ou cousins ?
Étaient-ils enfants ou démons ?
Étaient-ils seulement des enfants ?

La boue avait la couleur de leur peau,
Le monde avait la couleur de leur cœur,
La neige avait la couleur de leur âme,
La montagne avait la couleur de leur force,
Les étoiles avaient la couleur de leurs yeux.

Ils étaient nus comme les vers
Qu'ils déterraient.
Sales comme la poussière
Qu'ils foulaient,
Méchants comme les hommes
Qui les entouraient,
Heureux comme les oiseaux
Qui les survolaient,
Misérables comme la vie
Qui les terrassait.

Deux enfants se disputent.
Deux petits démons noirs.
Étaient-ils mâles ou femelles ?
Étaient-ils enfants ou démons ?
Étaient-ils seulement des enfants ?

Leur peau avait la couleur de la boue.
Leur cœur avait la douleur du monde.
Leur âme avait la douceur de la neige.
Leur force avait la hauteur de la montagne.
Leurs yeux avaient le bonheur des étoiles

Matéo Maximoff

Nizar Ali BADR sculpteur

Qui a déclaré
le droit
au bonheur ?
C'est le peuple.
Nizar Ali Badr
Jabal Safoon

POÉSIE NOIRE

Il a neigé des cendres.

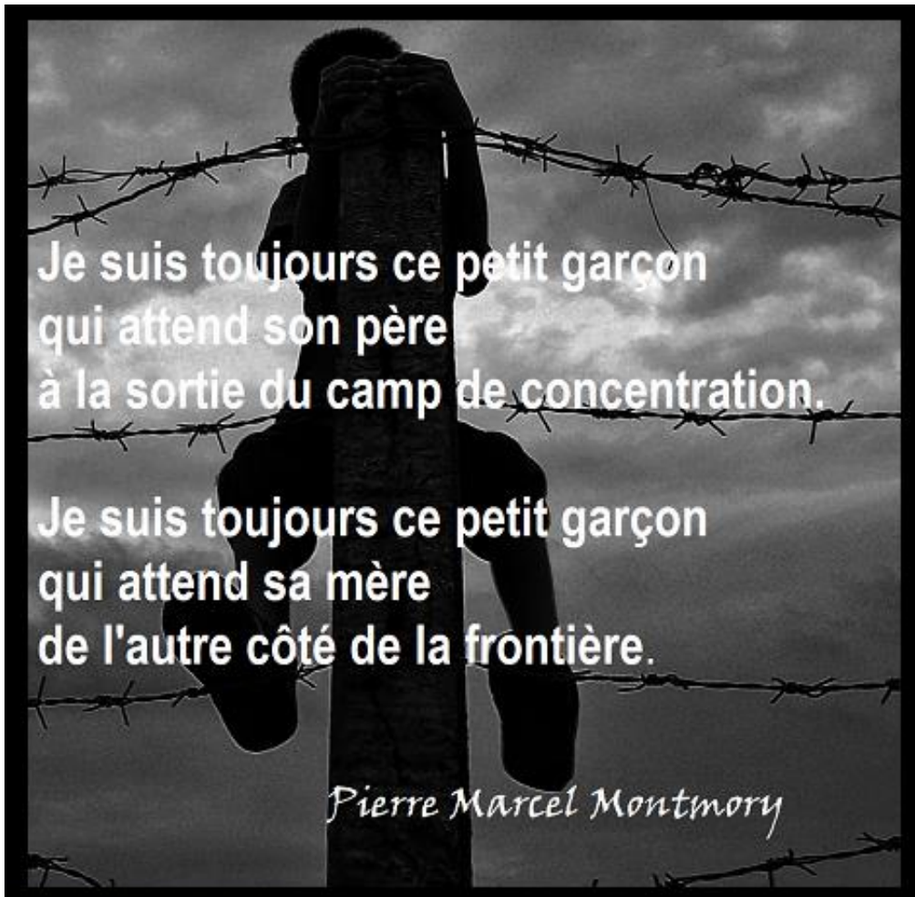
photographies
d'Olga TITOVA

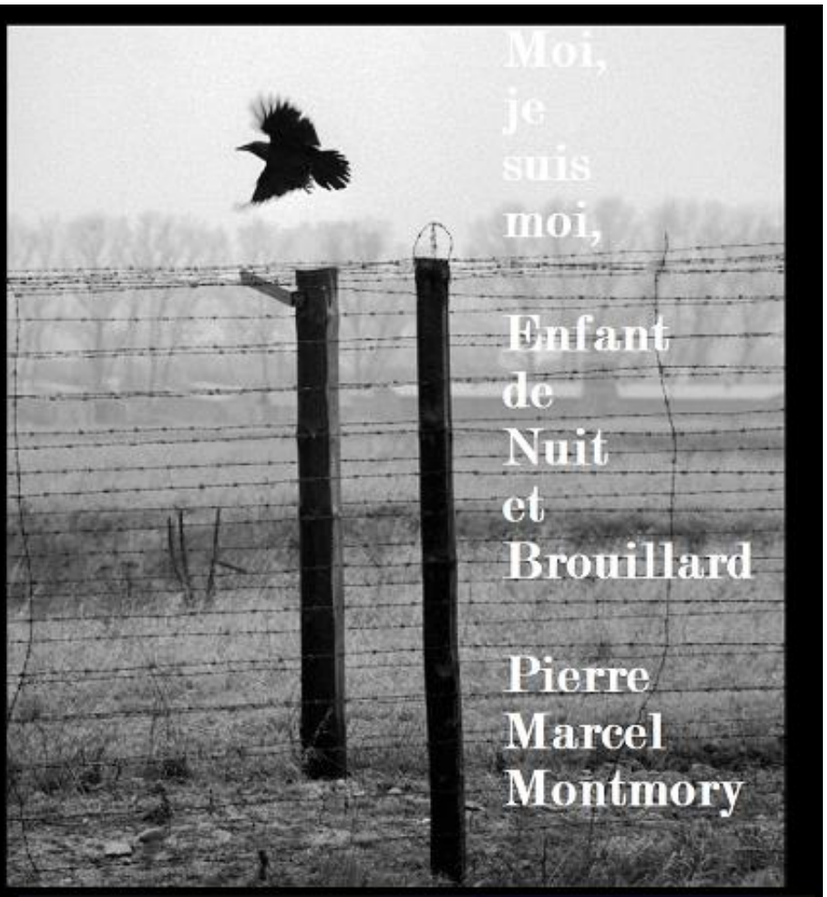
poème de
Pierre Marcel
Montmory

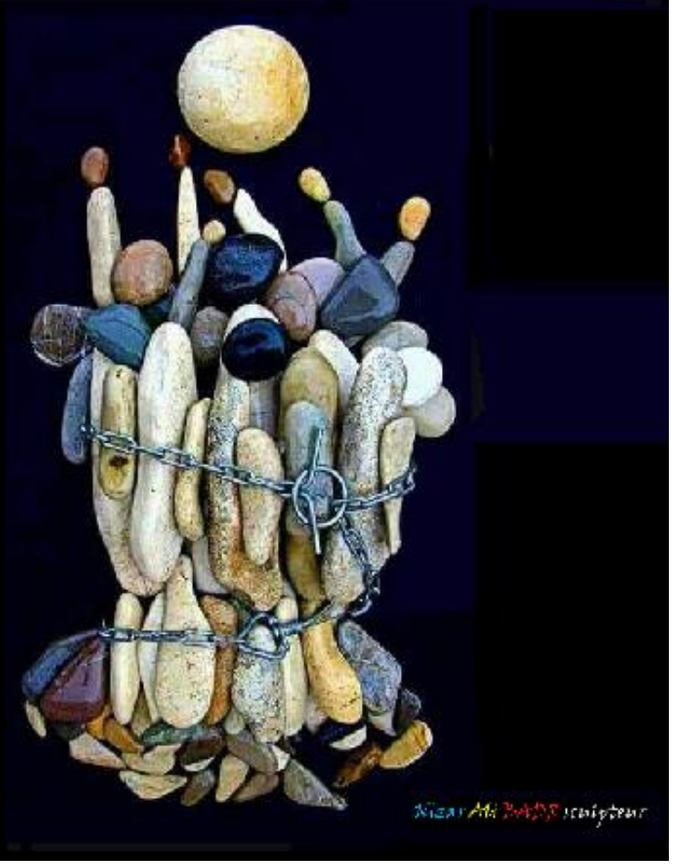
L'innocence est tombée.

POÉSIE NOIRE

L'enfant de Nuit et de Brouillard se nommait Jour.


Je suis toujours ce petit garçon
qui attend son père
à la sortie du camp de concentration.
Je suis toujours ce petit garçon
qui attend sa mère
de l'autre côté de la frontière.
Pierre Marcel Montmory


Moi,
je
suis
moi,
Enfant
de
Nuit
et
Brouillard
Pierre
Marcel
Montmory



POÉSIE NOIRE

BLOWIN' IN THE WIND DE BOB DYLAN

Combien de routes un homme doit-il parcourir
Avant de l'appeler un homme ?
Sur combien de mers une colombe blanche doit-elle naviguer
Avant de dormir dans le sable ?
Oui, et combien de fois les boulets de canon doivent-ils voler
Avant qu'ils soient définitivement interdits ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

Oui, et combien d'années doit exister une montagne
Avant qu'il ne soit emporté par la mer ?
Et combien d'années certaines personnes peuvent-elles exister
Avant qu'ils soient autorisés à être libres ?
Oui, et combien de fois un homme peut-il tourner la tête
Et faire comme s'il ne voyait rien ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

Oui, et combien de fois un homme doit-il lever les yeux
Avant qu'il puisse voir le ciel ?
Et combien d'oreilles un homme doit-il avoir
Avant qu'il puisse entendre les gens pleurer ?
Oui, et combien de morts faudra-t-il jusqu'à ce qu'il sache
Que trop de gens sont morts ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

شِعرٌ أسود

نزار علي بدر

POÉSIE NOIRE

LE PRIX DES ÉTOILES

Les gens chassés de ce côté-ci
Comme les gens chassés de l'autre côté
Les gens sont pris dans le mur

Le mur craque
Les gens craquent
Mais les gens se hâtent
De reconstruire ce côté-ci
Comme ce côté-là

Le mur a raison
Les gens ont raison
Mais les gens sont en prison
De ce côté-ci
De ce côté-là

Dans le mur la vie manque d'air
Alors les gens espèrent
Dans le mur mûrissent des graines
Alors les gens ont de la peine

Dans le mur murmure une source
Alors les gens poussent
Le mur va céder
Mais les gens tombent

Le mur se défend
Mais les gens tombent
Le mur grandit
Mais les gens tombent

Comme une tombe
Le mur est silence
Comme une bombe
Le mur est sentence

poème dit :

Et les gens sont des gens
Qui sable et ciment
Tiennent les briques
Jusqu'au firmament

Pierre Marcel Montmory - trouveur

POÉSIE NOIRE

SÉRAPHIN. IUDITH et IBRAHIM

Nouvelle de Pierre Marcel MONTMORY

-POÉSIE NOIRE - Journal gratuit - Pierre Marcel Montmory Éditeur -
Imprimé par TC Transcontinental à Montréal – ISBN - IMP - 978-2-925190-78-3

SÉRAPHIN, JUDITH et IBRAHIM

Nouvelle de Pierre Marcel Montmory

Son petit pied glisse dans la chaussure à talon-aiguille, entre ses doigts longs et fins. Elle attache la bride de cuir noir autour de sa cheville diaphane. Elle allonge sa jambe de ballerine et ses mains frôlent son galbe en remontant jusqu'à l'aine blanche. Elle tire son bas de soie couleur chair, elle défait un pli du bas en tirant la soie sur son mollet contracté.

Elle se lève de la chaise, elle se profile dans le contre-jour de la fenêtre de la chambre d'hôtel où elle finit de s'habiller, ce matin-là d'Avril.

Séraphin a attendu que Judith soit prête à partir, qu'elle ait dormi son compte.

Il la regardait dans la lumière qui éclaboussait sa silhouette si féminine que sa présence était comme un fluide dont les vagues se mouvaient en flammes bleues, en vapeur de lait, il avait le goût à la bouche de l'eau claire, de son corps mélangé au sien. Il s'était habillé exactement comme la veille. Il portait une chemise de coton blanc brodée à la main, le col large ouvert sur sa poitrine nue, il arborait un petit foulard de soie, rouge, autour de son cou musclé pour porter sa tête qu'il coiffait d'un large feutre violet foncé et un peu usé. Ses pantalons de velours à grosses côtes étaient larges, couleur noire, un peu usé aussi.

Par-dessus il avait un petit gilet sans manches qui cintrait sa taille et une veste noire de travail de toile rude; il se servait de toutes ses poches pour ranger ses seuls biens : une montre sans bracelet dans un vieux porte-monnaie de cuir mauve, une clef rouillée large comme la main, un petit carnet de notes effeuillé et un stylo-plume. Il avait en tout neuf euros cinquante, de ferraille.

Judith se retourna sur lui qui la regardait sans la voir car il était dans ses pensées. Elle devina ce qui le tracassait. Il tira ses traits vers le bas de son visage lorsque Judith se mit devant lui. Debout, elle le regardait d'en haut, elle plongeait soudain dans son visage défait. Et puis, en souvenir de cette nuit qu'ils venaient de passer tous les deux. Elle et lui souriaient en même temps. Dans leurs yeux on ne put dire qui avait commencé. Ils joignirent leur lèvres et leur baiser les unit pour l'instant de cette journée où les heures avaient commencé, elles aussi, à unir leurs forces, à se ramasser dans les bras du temps qui les broyait. Séraphin serra Judith si fort par la taille, qu'elle lui mordit la bouche. Le chœur de leurs cris réveilla le silence de l'hôtel, qui était comme un témoin muet, dans le silence de Dieu : un homme et une femme, qui se livraient parce que sacrifiés.

Ils ont desserré leur étreinte. Séraphin lave le sang de sa bouche. Judith repeint ses lèvres en rouge carmin, redresse sa chevelure, se contorsionne devant le miroir pour vérifier l'apparence d'elle-même. Séraphin s'approche de la porte comme s'il allait sortir.

- Prends ton sac, on se tire.

Judith, soudain affolée, ramasse son sac et balbutie :

- Où ?

- T'as qu'à me suivre.

- T'as du fric, pour un petit-déjeuner ?

- Pour un petit déjeuner, oui, pour le reste on a la vie pour trouver.

Séraphin dévale les marches quatre à quatre, son corps souple glisse le long de la rampe. Judith le suit et descend prudemment sur ses talons aiguilles, l'escalier est fraîchement lavé, elle manque plusieurs fois de se casser la figure.

Le patron de l'hôtel, un petit gros à tête de grec, prend le frais en sifflotant sur le trottoir devant la porte. Séraphin arrive en coups de vent, il aperçoit le taulier, esquisse un pas de danse comme pour changer de direction puis se ravise et va droit à la sortie, en passant près du boss. Il le salue en touchant son chapeau, lui tortille un sourire de connivence mais le vieux le regarde d'un œil noir, il l'inquisitionne :

- Quand allez-vous me payer ?

Séraphin s'approche, l'air bon enfant :

- Cette nuit où jamais.

Le vieux, les mains dans le dos, regarde ses pieds et, en bougonnant, il toise Séraphin qui le regarde dans les yeux, un air idiot sur le front, le sourire narquois dans le coin de sa bouche. Le taulier :

- Qu'est-ce que vous m'offrez en garantie ?

Le vieux con a l'air d'insister et Séraphin réplique comme au théâtre, une phrase dont il semble être lui-même l'auteur :

- J'ai laissé ma valise là-haut dans la chambre, vous pourrez en disposer si je ne vous paie pas, j'ai dedans quelques affaires de valeur.

- Pourquoi ne les rendez-vous pas puisque vous n'avez pas d'argent ?

- Ce sont des affaires de famille, c'est sentimental.

- C'est sentimental ? Et la note à payer : c'est sentimental. Vous n'avez pas d'argent, vous cherchez du travail ?

- Quel genre de travail ?

- Dans un restaurant.

- Ah, je vois, plongeur.

- Ça vous intéresse ?

Certainement pas, monsieur, je suis un artiste, moi, je ne gagne pas ma vie, elle m'est offerte, je suis un poète.

Le vieux propriétaire et le jeune Séraphin se retournent au bruit des talons-aiguilles de Judith qui tricote des gambettes devant l'hôtel. Elle s'approche des deux bonhommes :

- Je pourrais faire le ménage, je suis travailleuse.

- Merci ma jolie. Le ménage je m'en occupe... Occupes-toi de trouver de quoi, si tu veux que ton ami récupère la valise où il a caché un fabuleux trésor.

- Si tu touches à ses affaires, je te casse la gueule.

- Judith.

- Allez-vous en tous les deux avant que je me fâche.

- Salaud.

- Allez, viens, Judith.

Il empoigne la môme par le bras et la tire vers la fuite. Judith se retourne vers le vieux qui jubile en la regardant de ses deux yeux de cochon, il la déshabille mentalement, les deux mains fourrées dans les poches de son pantalon, il rit et bave. La gosse est furieuse, elle crache devant lui par terre avant de disparaître sur les traces de Séraphin qui l'attend au carrefour.

Séraphin lâche un grand coup de sifflet et Judith est déjà sur lui, elle saute dans ses bras, il la serre contre lui.

Les amoureux tournent et embrassent l'Univers avec eux. Le jeu peur durer car la faim ne les fait pas souffrir, ils n'ont que l'eau des fontaines pour vivre. Mais la Terre se dessèche et il faut faire vite avant que la peau des amants ne soit brûlée par le feu inextinguible de ce nouveau temps.

Ils remontent tous les deux l'avenue en direction du Soleil, ils marchent comme à l'affût, ils marchent vite regardant tout autour d'eux. Le ciel, une toile bleue tendue qui va craquer dans l'air sec. Un léger vent enveloppe leurs corps, seule leur âme est fraîche ombre où ils plongent, sans savoir si, à la surface ils nageront encore. Jusqu'à la rive, le passeur compte les pas de ces voyageurs aux sourires heureux. Il les guidera jusque chez la mort dans le noir des nuits. Quand enfin les marins amants de la mer auront trouvé le port d'attache au cou d'une fille qui les trompa, pour une chanson, un peu d'or; la mort les unit dans le linceul d'un lit d'hôtel.

Mais l'amour ne peut pas mourir de faim, il se nourrit de lui-même.

Séraphin et Judith traversent la rue. Ils entrent dans un petit café, où, à cette heure de midi, les tables à la terrasse commencent à se remplir pour le déjeuner. Ils choisissent une table au bord du trottoir. Judith lit la carte, Séraphin est presque allongé sur sa chaise, comme dans un fauteuil, il pose une jambe sur une cuisse, s'étale, décontracte, il baille.

- Qu'est-ce que tu prends ?

- Un grand crème et un croissant.

- Attends.

Judith l'interrompt :

= T'auras assez ?

- Si je prends qu'un café, oui.

- Je crois que je peux t'offrir le croissant. Attends un peu, il faut que je fouille dans mon sac.

Pendant ce temps-là, Séraphin tourne la tête dans tous les sens, il tente d'attirer l'attention du garçon qui zigzague entre les tables.

- Hep.

- J'arrive.

Judith étudie toujours la carte du menu comme si elle tenait à découvrir quelque met extraordinaire qu'elle puisse déguster pour satisfaire son appétit, tant la joie de vivre danse dans son corps à peine posé sur la chaise. Seul son regard est présent. Séraphin cherche à lire dans ses yeux tous les mots qui lui disent qu'il est heureux de vivre avec Judith.

Si le mot existe, c'est que la chose existe. Alors, l'amour existe et Séraphin et Judith aussi.

Judith lève le nez de sa lecture, elle apostrophe le garçon qui se trouve à côté :

- J'ai faim, monsieur.

Le garçon, un parisien au visage gris et à l'œil torve, se retourne.

- Tout de suite, mignonne.

- Eh, vas-y mollo, si t'es pas beau.

Séraphin engueule le garçon qui est déjà loin et qui gueule, lui, vers le comptoir, sa commande :

- Un crème, un café...

Le bruit des paroles mélangé au tintamarre de la ville embrouille l'ambiance chaude de la terrasse encombrée de gens et de marchandises.

Comme par miracle, le garçon est déjà de retour :

- Et voici, les amoureux.
- Et la soustraction ?
- Très juste, drôle même. L'addition donc : douze euros quatre-vingt-quinze.

Judith ramasse le ticket et compte dans sa tête. Séraphin ouvre son poing sur la table et sa main aplatit le tas de ferraille, Judith, bien droite sur sa chaise, sort la main de son sac et fait paraître sur la table un beau billet de deux cents euros.

Judith tient le billet posé sur la table, lâche un sourire de circonstance au serveur indifférent. Séraphin en sursautant sur sa chaise, se réveille soudain et interroge sa compagne qui coupe la question qu'il allait poser :

- Je m'excuse, je n'ai pas de monnaie.

Et elle se rassoit. Alors Séraphin en profite pour poser sa question mais, au moment d'ouvrir la bouche il reste la mâchoire bloquée, muet. Quelle question, en effet, valait-il la peine de poser ? Judith avait de l'argent, et bien tant mieux, de toute façon, avec ou sans il faudrait bien vire et, si c'était avec Judith, c'est évident qu'il l'aimait pour ne pas se passer d'elle, comme si elle était sa vie, comme si elle était la vie.

Judith a partagé le croissant en deux. Ils déjeunent sans parler, ils se fient aux bruits de l'ambiance. Les clients de midi vont et viennent. La chaleur étouffe.

Les clients, ici, ont le choix. On peut même emporter son casse-croûte et sa boisson enveloppés et aller déjeuner sur un banc dans la rue. Les pigeons font l'ambiance et les moineaux piaffent sur votre tête. C'est la fête pour soi tout seul, le défilé de têtes qui vont et viennent et vous, assis sur un banc dans la rue vous fixez les gens. Séraphin et Judith jouent à donner des noms à tous ces êtres que l'on croise dans la vie sans les connaître, ils sont faits de traits grossiers comme des anecdotes à l'intérieur d'un roman. Ils jouent tant qu'ils oublient tout. La mémoire revient et déchire le voile de leur absence au réel, ils se doivent de se lever et faire quelque-chose, mais quoi?

- Si on allait nous promener ?
- Faut que je me trouve un boulot.
- Tu en trouveras en chemin.
- D'accord, par où on va ?
- Par là.

Elle a levé la main en pointant son doigt, elle est debout maintenant, Séraphin l'imite et ils sortent de la foule presqu'à la nage, ils échouent sur le quai du port. Le vent, le calme bouillant, les mouettes criardes. Ils sont haletants. Appuyée à la rambarde, Judith crie :

- Viens, Séraphin.

Elle part en avant vers la mer, il cour presque derrière elle.

Séraphin la suit comme un loup, il est collé à ses pas, il rive sa marche à son odeur. Elle roule ses hanches. Ses jambes légères la portent comme une gazelle, elle marche devant lui pour lui ouvrir la route. Il chasse dans le sentier de sa gloire.

Le couple se promène sur le chemin côtier après avoir longé les quais du port encombré de bateaux de toutes sortes, de tous les pays. Le chemin domine une falaise abrupte qui domine la mer. Le temps est radieux. Un coin de l'horizon reste sombre. Tout le reste n'est qu'éclat de lumière. Le haut de la falaise est coiffé d'herbes balayées par le vent fort. Il faut se pencher en avant pour avancer. Judith arrête de marcher, elle relève son corps qui se déplie dans une claque de vent, elle est assise de force et, ses paroles sont noyées :

- Arrêtons-nous.

Séraphin n'a pas tardé à la rejoindre et il se couche près d'elle dans les hautes herbes.

La fille s'approche du garçon, bouge comme un vrai félin. Son corps ondule à la surface de l'herbe tendre, sa chair frémit sous sa peau transparente, blanche rosée, comme l'hymen d'une vierge. Elle balaye de ses longs cheveux noirs le visage de Séraphin.

Séraphin la regarde faire dans la tranquillité de son désir il sait que c'est elle qui l'appelle. Il a croisé les bras sous sa tête et semble attendre que la mer s'ouvre tant il est prêt à se donner à elle dans le calme parfait de son âme. Judith défait sa robe, son soutient gorge, sa culotte. Dans la discrétion de la nature elle commet ses actes d'instinct, pour son amour. Ses seins se gonflent de sève, sa croupe se fait large, elle cabre ses reins, s'ouvre à lui, Séraphin.

Il est encore plus beau lorsqu'elle est nue. Elle ouvre sa braguette et lui fait un plaisir coquin. Goûte à la force du désir, emportée par les flots. Le

marin la trouve sur sa quille. Pauvre goélette de pacotille, fille mouillant mon port, je monte à son bord.

Ils se sont assoupis, le temps au vent de passer sur eux, emportant les nuages.

Le Soleil avait basculé derrière l'horizon quand ils se sont mis debout et ont repris leur marche, en direction de la ville.

- Viens, lui avait simplement dit Séraphin.

Et elle l'avait suivi. Et elle a bien fait, de le suivre, cet amoureux-là. Elle ne s'ennuyait jamais avec lui.

Ils revinrent sur leurs pas et Séraphin ouvrait la marche. À l'horloge du port il était huit heures. La journée avait été magnifique et les gens s'attardaient dehors, avant les souper.

Ils entrèrent dans le petit café de ce matin près de leur hôtel.

Camille, le patron, s'affairait derrière son bar à servir des apéritifs quand Séraphin fit son entrée. Il se dirigea tout droit entre les clients, fit le tour et passa derrière le bar. Là dans un coin entre des caisses il prit sa guitare. Camille qui l'avait senti dans son dos laissa tomber malgré lui :

- Bonne chance, Séraphin.

Séraphin s'effaça, vite fait, et rejoignit Judith qui l'attendait dehors.

Judith est assise à une table avec Ibrahim qui sirote un café :

- Bonjour Ibrahim.

- Bonjour Séraphin, comment tu vas ?

- Bien, merci. Tu es prêt ?

- Dans deux minutes. Assieds-toi.

Séraphin s'assoit à la table entre Ibrahim et Judith.

Maintenant ils forment un cercle pour se concerter. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de mots pour se comprendre. Ils se connaissent bien, ils savent qui ils sont : des artistes. Ils vont bientôt entrer en scène et ils se détendent une dernière fois avant de bondir à l'assaut du public. À la prochaine manche, ils feront les comptes. Maintenant le compteur est à zéro, c'est un nouveau jour, il faut en profiter d'être là tous les trois, réunis pour le Grand Mystère.

Ibrahim sort avec précaution de sa veste de costume, un étui à cigarettes. Lentement, il en choisit une, la porte à la bouche, referme son étui en le faisant claquer d'un petit coup sec, d'une autre poche il sort un joli briquet doré qu'il fait claquer aussi et qui étincelle dans sa main. Il porte la flamme doucement jusqu'à la pointe de sa cigarette, tire une longue bouffée de fumée qu'il rejette en l'air après l'avoir dégustée.

Le scénario est le suivant : un vieux monsieur riche a rencontré une pauvre fille des rues et, par charité, il l'invite à manger au restaurant. Pendant ce temps, l'amoureux de la fille est à sa recherche. Il entre par hasard dans le restaurant où sont attablés le vieux et la fille.

- Comment, c'est encore toi, et moi, moi qui te cherche, moi ton fidèle serviteur que tu trompes pour un repas.

- Pour un repas, pour un repas ?

La fille se lève et continue à crier :

- Ça fait trois jours que je n'ai rien mangé. Tout ce que tu me laisses, c'est les restes.

Le garçon se fâche :

- Les restes, des restes ?

Il se tourne vers le vieux qui tremble de peur. Il fait semblant de lui donner une tape sur la tête mais, dans son mouvement, il accroche exprès la perruque du vieux. Son trophée à la main, le jeune annonce à la cantonade :

- Il ne reste rien sur la tête des vieux qui volent la jeunesse.

Alors, le vieux, se sentant humilié se lève, va pour récupérer sa perruque, esquisse un geste mais le jeune garçon, plus fort et grand que lui avance pour le faire reculer vers la porte en brandissant bien haut la perruque. On croyait que le jeune allait frapper le vieux.

D'un coup la claque partait et l'assistance sursautait, et c'est le jeune qui s'affalait. Sur quoi, Ibrahim se hâtait de dire :

- Merci messieurs-dames pour notre petit théâtre.

Ibrahim saluait tout le monde et Séraphin se relevait pour saluer avec lui, et Judith, et tous en chœur passaient leur chapeau en disant de belles paroles, des mercis les amis, à votre bon cœur, la paix soit avec vous...

Ils ressortaient triomphant comme des stars après leur show, ils comptaient ensemble la recette et se la partageaient en parts égales et ensuite, avec de quoi pour tenir deux ou trois jours d'avance, ils décidaient : c'est le temps des vacances, il faut se lâcher. Séraphin partait avec sa pépée dans la nature, et Ibrahim allait draguer dans sa chasse personnelle.

Une fois les dettes payées au taulier, Séraphin et Judith avaient des ailes.

Pierre Marcel MONTMORY trouveur

Ce qui compte c'est la puissance de la joie qui éclate à la vitre de nos yeux.

Anton Tchekhov :

Comment les communautés défaillantes fonctionnent-elles ?

Dans les sociétés en échec, il y a mille imbéciles pour tout esprit raisonnable, et mille mots pourris pour chaque parole consciente, la majorité reste l'ignorant, et domine toujours le sain d'esprit.

Si vous voyez des sujets triviaux s'élever dans une société sur des paroles conscientes, et que des gens triviaux mènent la scène, vous parlez d'une société très ratée.

Par exemple, des chansons et des mots insignifiants, vous voyez des millions de gens danser et répéter les mots. Et le propriétaire de la chanson devient célèbre, connu et aimé, les gens prennent leur opinion sur les produits de la société.

Quant aux véritables écrivains et auteurs de talent, personne ne les connaît et personne ne leur donne de la valeur ou du poids.

La plupart des gens sont banaux et consomment les absurdités et les drogues.

Quelqu'un qui nous engourdi pour faire disparaître nos esprits et quelqu'un qui nous fait rire avec des choses banales est mieux que quelqu'un qui nous réveille à la réalité et nous blesse en disant la vérité.

Je t'aime.

Personne n'est un étranger.

Sham a huit ans :
« Avant j'étais très belle ».
***(Avec ses mains, elle mime les contours d'un visage disparu)*:**
« La guerre m'a détruite ».

Les descendants de résistants et de résistantes entendent rappeler, à la veille des élections législatives la nocivité des idées d'extrême droite qui propagent toujours les mêmes messages de haine à l'encontre de minorités.

La vie est courte. Nous l'avons passée dans le tourment et son titre est douleur.

Autrefois c'était toujours et maintenant c'est revenu et demain c'est encore.

Nous vivons d'éternité, et nous laissons aux aquoibonnistes le temps mécanique des horloges.

Nous glissons dans la fluidité de l'infini.

Se taire aide l'oppresseur.
Parler inquiète le tyran.

Federico Fellini : *« Le fascisme naît toujours d'un esprit provincial, d'un manque de connaissance des vrais problèmes et du rejet des gens, que ce soit par paresse, préjugés, cupidité ou ignorance, pour donner un sens plus profond à leur vie. Pire encore, ils se vantent de leur ignorance et cherchent le succès pour eux-mêmes ou pour leur groupe à travers une présomption, des affirmations sans fondement et une fausse démonstration de bonnes qualités, plutôt que de faire appel à la véritable capacité, à l'expérience ou à la réflexion culturelle.*

Le fascisme ne peut être combattu si nous ne reconnaissons pas qu'il est simplement le côté stupide, pathétique et frustré de nous-mêmes dont nous devons avoir honte ».

La démocratie bourgeoise populiste déteste le peuple.

Il n'y a pas trop d'immigrants,
Il y a trop de salauds.

Si le silence est d'or
Si la parole est d'argent
L'action est le prix

Mon pays c'est la Terre
Les frontières c'est misère

Mon pays c'est mon corps
Mes racines sont mes jambes

Je suis de partout
Souverain de ma personne

Je suis humain
Résistant à la violence

Je me donne à aimer
Libre d'être libre

Famille humaine
Enracinée dans l'Univers

Fier de mon présent, de mon don, de ma récolte
Je ne fais pas de littérature

J'écris pour tout le monde
Ouvrier travailleur artisan

Pourquoi des guerres ?
Parce que :
Chaque salaud a quelqu'un à tuer.

Si tu es triste lorsque tu es seul,
c'est que tu es en mauvaise compagnie.

C'est bien d'aider les plus faibles.

Mais l'aide aux plus faibles est souvent de l'apitoiement. Les médiocres gèrent la misère pour améliorer leur statut.

C'est pourquoi les plus forts devraient aider aussi les meilleurs.

Car les meilleurs se rongent d'angoisse et leurs révoltes les tuent.

Ne te lasse pas de crier
ta joie d'être en vie et
tu n'entendras plus d'autres cris.

Boris Vian :

« Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous les hommes, c'est celui de chacun.»

Maryse Condé :

La vie ne serait un don
Que si chacun d'entre nous pouvait choisir
Le ventre qui le porterait
Or, être précipité dans les chairs d'une miséreuse
D'une égoïste, d'une garce
Qui se vengera sur nous des déboires de sa propre vie
Faire partie de la cohorte des exploités, des humiliés
De ceux à qui on impose un nom
Une langue
Des croyances, ah, quel calvaire !

Pierre Marcel Montmory :

JE SUIS NÉ RICHE

Je suis né riche
Pas besoin de rien
Pour chercher mon pain
Et me payer du bonheur

J'étais déjà quelqu'un
Je suis devenu le même
Je dis toujours je t'aime
Et cela fait le bien

Ceux qui refusent mes cadeaux
N'acceptent pas leur innocence
Car ils ont mauvaise conscience
À fabriquer le néant des sots

Ceux qui refusent mon bonjour
Cultive la haine des salauds
Qui tuent tout ce qui s'aime
Et à eux-mêmes restent sourd

Ceux qui disent tout
Ne disent pas ce qu'ils pensent
Ils ont peur du grand trou
Ils vivent et ils meurent sans naissance

Les ratés de l'existence
Trouvent la terre trop basse
Pour être saluée d'importance
Cette mère mal aimée lasse

Paltoquets foulant les trottoirs
Qui visitent les foutoirs
Et se laissent croire
Comme larrons en foire

La rude maladresse
Des salauds en laisse
Obéissants au stress
D'une mort maîtresse

Le jour est pour eux le calvaire
Et la nuit place à l'enfer
Les perdus n'ont pas de repos
Et ils n'échangent pas leur peau

Ils votent et ils rotent
Ils gagnent au jackpot
Ils fument de vieux clopes
Dans l'œil du Cyclope

Heureusement le drapeau
Flotte au mat de misère
Et quand le mal est trop haut
Il est temps de partir en guerre

Misère de misère l'ennemi en vue
Ils cherchent un mot rassembleur
Le mot chien n'ayant jamais mordu
Ils marchent sur l'étranger
qui leur fait peur

Je les ai vus passer devant ma porte
La Terre roulait sous leurs pieds
J'ai vu le malheur qui les porte
Ils ne m'ont pas entendu crier

Je me suis dit il est trop tard
Il eût fallu qu'ils m'écoutassent
Quand ils n'étaient encore que des as
Dans le jeu de carte des mignards

La peur mauvaise conseillère
Leur a pris le bras ballant d'ennui
Et leur a soufflé son haleine amère
Et leur sang est devenu bruit

Ils n'ont plus eu de sens
La bataille du sang mêlé
Rougissait la Terre assoiffée
De cet argent que l'on dépense

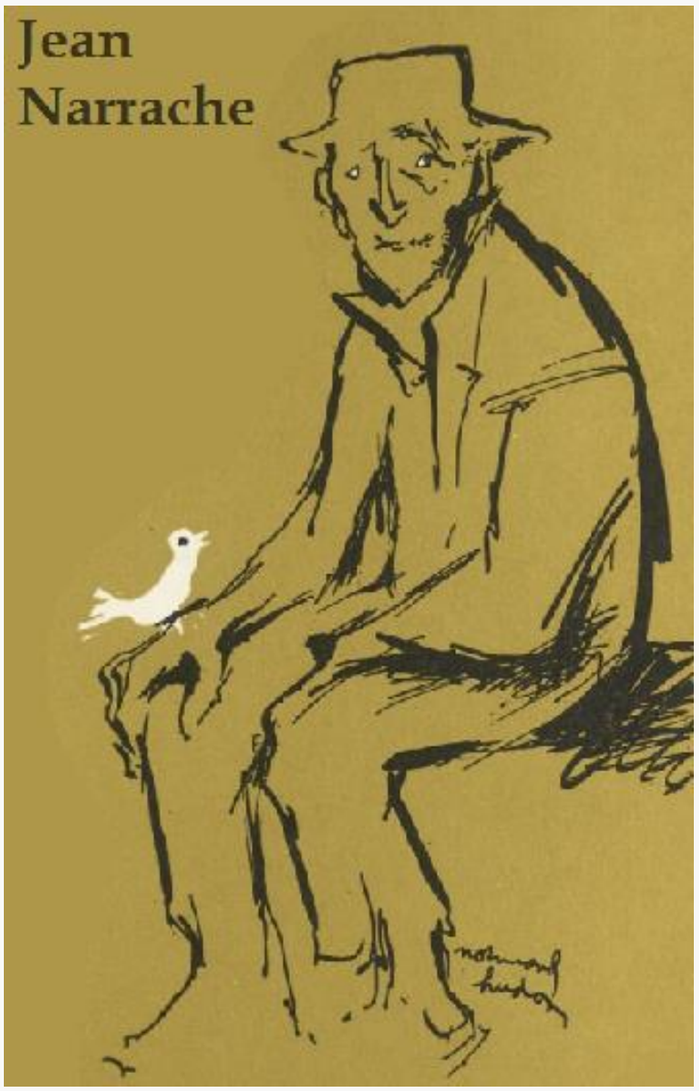
Je ne veux pas mourir assassin
Car je n'ai pas renié de quel sein
Je me nourris le cœur serein
La paix avec moi se sent bien

Ahmed Ben Mahmoud :

Nous vénérons le pain la pluie
les aboiements de chiens dans la nuit
les reflets de nos lopins de terre
sur le limon maladroit
il y a le citronnier
il crie de sa grande bouche
que faire des saisons
si elles sont de ciment
j'irai nu de souvenirs
je chargerai mon dos
de regards d'oiseaux
ils traceront une ligne de sable
autour des rivages incertains
ils ouvriront ma poitrine
à la joie des mains cueilleuses d'olives
ces mains qui me poussent
à ouvrir la porte
à l'étreinte vive
ma prière est une ovation
aux routes invisibles
aux splendeurs de l'inconnu
entre un visage et le bleu du ciel
il y a le fracas de la vie pour laquelle
je ne prends aucune précaution
je suis vivant maintenant
que j'ai atteint certaines imprudences.

بدر شاعر العالم

JEAN NARRACHE, LE GRAND POÈTE CANADIEN



PRÉFACE

Je vous fais part de mes réflexions de flâneur le long des rues et le long de la vie. Je suis un type qui rit jaune pour faire oublier qu'il s'attendrit.

La vie a tellement changé, la vie a changé et pour le mieux, il n'en faut pas douter. Nous avons eu la deuxième grande guerre en 1939, celle qui devait mettre fin à tout jamais à toutes les guerres, mais la guerre n'est pas terminée, vous le savez bien. Grâce à un truc merveilleux découvert par les marchands de fournitures de guerre, elle dure toujours. Et il en coûte des milliards par année pour la faire durer, et l'on s'y habitue.

Évidemment, la fabrication perpétuelle de nouveaux armements donne du travail à beaucoup de gens. Oui ! Et ces mêmes gens se font arracher le plus gros de leur salaire par des taxes de plus en plus élevées afin de permettre à notre sage gouvernement de faire fabriquer encore plus d'engins de guerre.

...Et puis, autre beau progrès ; nous avons la bombe atomique, mes amis. Ça, c'est une fichue belle invention dont les gueux comme moi peuvent se réjouir. Pensez donc, on a toutes les chances du monde de crever sans avoir à payer le médecin et le croquemort.

Et puis aujourd'hui les gens vont dans la lune et ceci n'est pas si nouveau. Depuis combien de millénaires les poètes vont-ils dans la lune sans fusées compliquées ? Habitués à vivre sans manger dans un pays qui, pourtant, engraisse si bien.

Les poètes canadiens sont d'une maigreur qui les prédestine à ce genre de voyage.

En tout cas, les gueux sont encore plus gueux que jamais et les millionnaires encore plus riches que naguère. Qu'il y ait des gens qui sont immensément et même dégoûtamment riches, je m'en fous éperdument, je n'ai jamais voulu me résigner à perdre mon temps à faire de l'argent.

Mais je ne peux m'empêcher de songer aux gueux d'aujourd'hui. La misère a évolué comme tout le reste, mais elle n'a pas diminué.

J'erre dans le Parc Lafontaine et le long des rues pour y regarder passer les pauvres gueux, les malchanceux, les éternels mal foutus, les *"Under dogs"* de notre terrible société. Ils sont mes frères et vous ne pouvez me le reprocher de les aimer, de les comprendre et de partager leur humour parfois amer, mais jamais méchant.

Bon sens de bon sens ! On m'a toujours dit que je ne savais pas écrire... comme si je ne m'en étais jamais douté moi-même ! Voilà bien des lignes que je gaspille et je n'ai pas trouvé le moyen d'employer les expressions courantes des gens qui écrivent bien : *"prise de*

conscience, dépouillement, engagement, dimensions !" Il faut que j'en fasse mon deuil : je ne serai jamais membre de l'Académie ! Il ne me reste d'autre alternative que de me faire pendre comme mon vénéré maitre le poète François Villon ; c'est le seul moyen qui me reste de m'élever au-dessus de mes contemporains.

Mes chers lecteurs, quand vous aurez lu ce livre, vous serez peut-être désappointés. Si j'étais plus riche, je vous offrirais de vous remettre votre piastre, mais que voulez-vous, ce n'est pas ma faute, si je suis... Jean Narrache et sans le sou ! Jean NARRACHE

Juin 1961

J'PARL' POUR PARLER

J'parl' pour parler...
j'parl' comm' les gueux,
Dans l'espoir que l'bruit d'mes paroles
Nous engourdisse et nous r' console...
Quand on souffre, on s' soign' comme on peut.

J'parl' pour parler... ça, je l'sais bien.
Mém' si j'vous cassais les oreilles,
La vie rest'ra toujours pareille
Pour tous ceux que c'est un' vie d'chien.

J'parl' pour parler pas rien qu'pour moi,
Mais pour tous les gars d'la misère;
C'est la majorité su' terre.
J'prends pour eux autr's,
c'est ben mon droit.

J'parl' pour parler. Si j'me permets
De dir' tout haut c'que ben d'autr's pensent,
C'est ma manièr' d'prendr' leur défense:
J'parl' pour tous ceux qui parl'nt jamais !

PENSÉES POUR LA ST-SYLVESTRE

Ben oui ! Encore un an qu'achève,
Encor douz' mois qui sont passés
En emportant un peu d'nos rêves
Puis en nous laissant plus cassés.

Ah ! faut pas dir' ça pour se plaindre !
D'abord, ça sert à rien d' chiâler.
Puis, y'a tant d'chos's
qu'on pouvait craindre
Mais qu'à pas fallu avaler !

On s'est empesté l'existence
À s' fair' peur en r' gardant l'av'nir ;
Et puis, nous v'là qu'à soir on pense
Qu'tout ça, ç'a fini par pas v'nir.

Pensez-y puis vous aller m'croire :
Au lieu d'jouir d'la vie comme ell' vient,
On s'est bourré la tét' d'histoires
Qui nous ont fait souffrir pour rien.

Quand on r'gard' notr' passé, faut s'dire :
« C'a pas t'jours été ros', mes vieux;
Seul'ment, ç'aurait ben pu étr' pire. »
Comm' çà on peut se compter chanceux.

On s' figur' trop qu'la vie est dure ;
On est là qui r' chign' puis qui s'plaint.
Si on r' gardait c'que d' autrs endurent
On trouv'rait p'-t'être
qu'on s'plaint le ventr' plein.

On trouv' qu'le bonheur vient pas vite,
Puis quand il vient, c'pas pour longtemps.
Mais s'i'v'nait rien qu'quand on l'mérite,
Pensez-vous qu'i' viendrait souvent ?

Des fois, on s'plaint de pas étr' riches,
D' pas êtr' rentiers, comm' de raison,
D'pas vivr' fournis d' pièc's et d'babiche,
D'pas avoir d'auto ni d'maison.

On s'imagin' qu'la vie est rose
Pour tous les gars qui r'suent argent,
Et qu'd'avoir de mém' des tas d'choses,
C'est ça l'bonheur ! ... Band' d'innocents! ! !

A LA DERIVE

Oui, quand on a du gris aux tempes
Et qu'on sent qu'on a plus vingt ans,
Y'a ben des soirs que, sous la lampe,
On r' pense à nos jours d'l'ancien temps.

On feuill'te son coeur comme un livre
Où c'est qu'des pag's au coin plié
Marqu'nt des passag's
qu'on voudrait r'vivre
Et qu'ça s'rait trop trist' d'oublier.

On r'pense à tout c'qu'on a pu dire
De mots d'amour, d'mots enjoleurs
À cell' qui, rien qu'à nous sourire,
Nous avait ensorcelé l'coeur.

Notr' rév' s'en va à la dérive,
Comme un bateau qui vient d'casser '
Son câble et qui s'éloign' d'la rive,
Sur la mer houleus' du passé.

Pas d'matelots, pas d'capitaine,
Pas d'voil's, surtout pas d'gouvernail,
Notr' bateau court la prétentaine
Toujours au larg', ben loin du ch'nail.

L'bateau qu'a cassé son amarre
Descend, des fois, jusqu'aux flots bleus
Et fil' sans que rien le rembarre,
Du côté des pays heureux.
D'autr's fois, quand la mer se démonte,
Son sel nousfait pleurer les yeux.
C'est quand les souvenirs remontent
Du fond du gouffre des adieux.

Oui ! quand on a du gris aux tempes
Et qu'on repenseànos vingt ans,
Les yeux mouillés, sous l'or d'la lampe,
On r'fait nos voyag's d'l'ancien temps.

JASETTE À NOTRE-DAME

J'sais ben qu' ma toilette est pas belle ;
j'ai pas l'temps d'aller m'rhabiller,
excusez ! J'rentr' dans votr' chapelle
tout en m'en r'venant d' travailler.

Me sembl' que votr" visag' se penche
comm' pour sourire à tous les gueux,
bonn' Sainte-Vierge en robe blanche,
aux bras tendus sous votr' chal' bleu.

J'voudrais vous dir' ma r'connaissance
pour toutce que j' vous dois d' bienfaits;
j' jargonn' si mal que, quand j'y pense,
ça m'rabat tout d' suit' le caquet.

Pour êtr' capabl' d'vous fair' comprendre
tout c'que mon pauvre coeur voudrait,
j'peux pas trouver les mots ben tendres,
les mots en or que ça prendrait.

Pourtant, quand j' veux faire un' jasette
a Saint-Joseph ou Notr'-Seigneur,
c'est curieux comm' j'ai d' la parlette:
ca march' tout seul, puis a plein coeur.

Ça s' comprend,
j' leur parl' d'homme à homme,
vu qu'y' étaient, comme moi, ouvriers.
Quand mêm' que
j'suis pas d' la haut' gomme,
j'me sens à l'ais' pour les prier.

Seul'ment, c'est une autr' pair' de manches
pour vous parler, Ô Rein' des Cieux,
M' faudrait un parler du dimanche,
vu qu'vous ét's la Mer' du Bon Dieu.

Ecoutez ma pauvre prière,
c'est cell' d'un gars la larme aux yeux ;
écoutez-la, vous ét's ma mère,
vous, Notre-Dam' des Malchanceux !

Ma mèr' d' la terr', j' l'ai pas connue,
j'me souviens pas qu'ell' m'ait bercé ;
mais quand j' tais p'tit, vous êt's venue
dans mes rêv's pour la remplacer.

J' vaux pas grand chos', j'suis en guenilles;
j'vous en prie, faut pas m'en vouloir.
C'est d'mêm' dans les meilleur's familles ;
y faut toujours un mouton noir.

J' suis l' mouton noir ! J'suis la bête
qui sait rien fair' qu'a du bon sens.
J'suis comme une espèc' de poète ;
pardonnez-moi, j'ai ça dans l'sang.

Oui! j'fais des vers, j' barbouill' des livres !
J' mourrai, comme ils dis'nt, indigent; |
mais j' m'en fous! j'ai l'plaisir de vivre
sans perdr' mon temps à fair' d'l'argent.

Dans la vie, c'est comm' ça qu' ça s'passe;
quand ben mém' qu'on s'dégrimonerait,
on peut pas tous étr' « premier d'classe »,
en faut à la queue, c'est pas vrai ?

Quand on est à la queue d' l'école,
c'pas un' place au gouvernement !
Saint' Mère ! on en r'çoit des torgnoles
ben plus qu'on r'çoit des compliments.

Ah ! les bêtis's que j'ai mangées!
Ah ! les coups d' pied
qu' j'ai r'çus dans l'dos!
Ah ! les filets d' vache enragée
qu' j'ai avalés sans dire un mot !

J'suis malchanceux; c'est pas d'ma faute
si j'irapp' pas les bons numéros.
Tandis que l'succès va aux autres,
moi, j'attrap' toujours les zéros.

Ah ! croyez-moi, j'ai pas d'envie
contr' ceux qui sont rich's avérés,
mém' si j'travaill' rai tout' ma vie
sans gagner d'quoi m'faire enterrer.

Ca, ca fait rien. Tout's mes souffrances,
j' les accept' toujours comm' mon lot,
vu que j'perds jamais l'espérance
que j' serai récompensé en Haut.

La misèr', ça dur' l'existence,
mais l'ciel dur'ra l'éternité.
J'suis tell'ment sûr d' ma récompense,
si j' viens à bout d'la mériter.

J'vous d'mand?'ni succès ni richesse,
pourvu qu' ma vieille ait le confort,
puis qu'on vive ensembl' notr" vieillesse
et qu'on se r'trouve après notr' mort.

Ma vieille, ell', son affaire est claire ;
son ciel est gagné, c't' entendu.
Moi, j'sais qu' j'ai ben du ch'min à faire;
trompez-vous pas ! j'suis pas rendu !

Pour moi, y'aurait pas d'ciel sans elle. —
Excusez si j'ai mal parlé ! —
Y'a rien qu'ell' qui m'rend la vie belle :
mon bonheur, c'est là où elle est.

Mes pauvres vers, c'est des rimettes ;
Ah! non, c'est pas rich' comm' cadeau !
J'ai beau suer à m' mettre en lavette,
j'sais pas l'tour d'en fair' des plus beaux.

Acceptez-les, à Notre-Dame!
Acceptez-les avec mon coeur.
Ayez encor pitié d'mon âme,
c'est tout c' que j'demand' comm' faveur.

J'os' pas espérer qu'en fin d' compte,
vous essuierez mon front en sueurs
avec votr' châl' bleu, comm' dans l'conte
du pauvre diabl' qu' était jongleur !

ORAISON FUNEBRE DE MON CHIEN

Non ! t'étais pas un chien d'salon,
un d'ces chiens-chiens pour demoiselles,
qu'ont des prix aux expositions
pis qui couch'nt dans des lits d'dentelles...

Quand j't'ai trouvé tout estropié,
j'ai compris qu'dans ta vie d'misère,
t'avais mangé ben plus d'coups d'pieds
que d'viand'... Pour ça, on était frères.

Tu me r'gardais d'un air si doux
quand tu mettais ta pauvr' têt' ronde
pis tes gross's patt's su' mes genoux,
qu'on aurait dit qu't'étais du monde.

Tu comprenais ben sûr, pauvr' vieux,
tout's mes rancoeurs, tout's mes détresses.
Rien qu'à me r'garder l'blanc des yeux,
tu devinais tout's mes tristesses.

Tu m'guettais comme un collecteur,
comme un' police, un' sentinelle.
C'est pour ça que j't'app'lais Malheur ;
tu m'lâchais jamais d'un' semelle.

SOIR D'ÉTÉ

L'soleil s'couche au bout d'la rue Wolfe
En ayant l'air de j'ter un œil
Sur la terre ousque tant d'mond' souffre ;
C'est ben lui quis'fich' de nos deuils.

Comme tous les autr's soirs, j'me promène
Sans trop r'garder, sans trop savoir.
J'fil' mon ch'min comme une âme en peine,
Droit devant moé l'long du trottoir.

J'long' les rues ousque sont tassées
tout's nos masur's de pauvres gens,
notr' rue qui pue la fricassée,
le ling' sale et pis l'manqu' d'argent.

C'est l'quartier des quêteux d'naissance
Qui sont v'nus au mond' tout ratés,
Des gâs comm' moé qu'ont pas eu d'chance
Et pis qu'la vie a pas gâtés.

Dans les fonds d'cour, a gauche, a droite,
Je r'marqu' les famill's d'ouvriers
Qu'étouff'nt dans leurs maisons étroites,
Assis dehors en train d'veiller.

La femme à moitié débraillée,
Rien qu'en jaquett' sous son jupon,
Les ch'veux en fond d'chais' dépaillée,
Est à cul plat su' son perron.

Elle a pas l'coeur d's'mettre en toilette.
D'abord, elle a l'p'tit à nourrir :
Pis un' journée su' la cuvette
Ça vous ôt" ben l'goût d's'embellir.

Ell', c'est ça sa villégiature :
S'assir dans l'air mort du soir d'août
D'vant les hangars pis les clôtures,
Tout en r'gardant s'battr' les matous.

Son mari, les culott's pendantes,
S'est mis nu-pieds et pis en corps.
Y fum' sa pipe à la brunante.
Y'a pas a dir', c'est beau l'confort !

Tandis c'temps-là, au coin d'la rue,
Les enfants jouent, sal's pis morveux.
Tout' c'te marmâill'-là qui pouss' drue,
C'est encor' d'la grain' de quêteux...

...La gueul' serrée, l'homm'pis la femme
R'gard'nt, sans rien dir', dormir le p'tit.
D'quoi qu'i' parl'raient ?
Chacun s'renferme
Dans l'silenc' d'un rêve abruti.

S'parler d'amour ? S'fair' des tendresses ?
Y'a ben longtemps qu'ca leur dit plus.
Tous les espoirs de leur jeunesse,
Ca fait un' méch' qu'i' sont foutus.

Lui, pens' que d'main faudra d'l'ouvrage
Pour payer l'groceur pis l'loyer.
Y pens' qu'à mesur' qu'i' prend d'l'âge
Ça d'vient plus dur de travailler.

...Elle, a s'voit encore en famille,
Dans la misère à pus finir ;
Ell' pense au lavage, aux guenilles,
Pis ell' s'demand' c'qu'i' vont d'venir.

Y s'aim'nt toujours, mais sansse l'dire ;
Y' s'ront comm? ça jusqu'à leur mort,
Comme un' pair' de vieux ch'vaux qui tire
Toujours att'lée dans l'mêm' brancard.

Et sur c'tableau plein d'vie réelle
Du bonheur simpl' du travailleur,
Entre les cord's à ling' d'la ruelle,
La lun' qui s'lèv', jett' sa lueur

JASPINAGES

<u>Nos lumières</u>

Nos députés, c'est des lumières
qui m'font penser aux mouch's a feu.
Y'ont tout leur éclat dans l'derrière
et ça éclair' rien qu'les suiveux.

L'espoir

Nourrir d'l'espoir dans notr' jeunesse,
c'est naturel ; tout nous sourit
jusqu'à ç'qu'on trouv', dans notr' vieillesse,
qu'l'espoir nous a jamais nourri.

Bilinguisme

Etr' bilingue ! Ah ! quel avantage!
pouvoir prendre à la radio
deux fois plus d'romans-savonnage
et de commentair's idiots !

La musique moderne

Tout' la grand' musiqu' modern', j'pense
qu'c'est du vacarme organise.
Mais l'don qu'on peut pas lui r'fuser,
c'est d'nous faire aimer mieux l'silence.

Economie

Ménag', t'auras ta récompense
quand le trent' d'avril s'ra venu :
tu pourras p't-êtr' payer, - quell' chance !
tout ton impôt sur le r' venu!

Le secours

Fiez-vous pas à tout l' mond'. C'est drôle
mais ça s'pourrait qu' vous vous trompiez!
Quand vous d'mand'rez un coup d'épaule,
des fois, vous r'cevrez un coup d'pied.

Sans taxes

Un d'ces bons jours, faudra qu' tu crèves;
A quoiça sert de t'tracasser ?
Ris à la vie et fais des rêves,
Puisqu' y'a rien qu'ça qu'est pas taxé.

L'PARC LAFONTAINE

A soir, j'suis v'nu tirer un' touche
dans l'pare Lafontain', pour prendr' l'air

à l'heure ousque l'soleil se couche
derrière' la ch'minée d'chez Joubert.

Ici, on peut rêver tranquille
d'vant l'étang, les fleurs pis l'gazon.
C'est si beau qu'on s'croit loin d'la ville
ousqu'on étouff' dans nos maisons.

Les soirs d'été, c'est l' coin d'ombrage
pour v'nir prendr' la fraîch'
pis s'promener,
après qu'on a sué su' l'ouvrage,
qu'l'eau nous pissait au bout du nez.

Faut voir les gens d'la class' moyenne,
c'-t'adir' d'la class' qu'a pas l'moyen,
tous les soirs que l'bon Yieu amène,
arriver icit' à pleins ch'mins.

Les v'là qui viennen'nt,
les pèr's, les mères,
les amoureux pis les enfants
dans l' z'allées d'érabl's-à-giguère
qui tournaill'nt tout autour d'l'étang

Ça vient chercher un peu d'verdure,
un peu d'air frais, un peu d'été,
un peu d'oubli qu'la vie est dure,
un peu d'musique, un peu d'gaîté !

Les jeun's, les vieux,
les pauvr's, les riches,
chacun promen' son coeur, a Soir.
Y'en a mêm', tout seuls, qui pleurnichent
su' l'banc ousqu'i' sont v'nus s'asseoir...

Par là-bas, au pied des gros saules,
v'la un couple assis au ras l'eau ;
la fill' frôl' sa têt' su' l'épaule
d'son cavalier qu'est aux oiseaux.

A l'ombre destall's d'aubépines,
d'autr's amoureux vienn'nt s'fair' l'amour.
Vous savez ben d'quoi qu'i' jaspinent :
Y s'promett'nt de s'aimer toujours.

Y sav'nt pas c'te chos' surprenante,
qu' l' amour éternel, c'est, des fois,
comm' l'ondulation permanente :
c'est rar' quand ça dur" plus qu'un mois.

Pour le moment, leur vie est belle ;
y jas'nt en mangeant tous les deux
des patat's frit's dans d'la chandelle,
en se r'gardant dans l'blanc des yeux.

Deux mots d'amour, des patat's frites !
Y sont heureux, c'est l'paradis !
Ah ! la jeuness', ça pass" si vite,
pis c'est pas gai quand c'est parti !

...D'autr's pass'nt en poussant su' l'carosse ;
c'est des mariés d'l'été dernier.
Ça porte encor leu ling' de noces,
qu'ça déjà un p'tit à soigner...

Par là-bas, y'en a qui défilent
devant le monument d' Dollard
qu' est mort en s'battant pour la ville.
...D'nos jours, on s'bat pour des dollars...

Tandis que j'pass' su' l'pont rustique
fait avec des arbr's en ciment,
l'orchestr"' dansl'kiosque à musique
s'lanc dans: « Poète et Paysan ».

Oh ! la musiqu', c'est un mystère!
On dirait qu'ça sait nous parler...
on s'sent comme heureux d'nos misères;
ça parl' si doux qu'on veut pleurer.

D'autr's s'en vont voir les bêt's sauvages,
(deux poul's, un coq pis trois faisans.) —

Y s'arrét'nt surtout d'vant les cages
des sing's qui s'berc'nt en grimacant.

Y paraîtrait qu'des savants prouvent
qu'l'homme est un sing' perfectionné.
Mais, p't'êtr' ben qu'les sing's,
eux autr's, trouvent
qu'l'homme est un sing' qu'a mal tourné.

... Les yeux grands comm'
des piastr's françaises,
la bouche ouverte et l'nez au vent,
Y'a un lot d'gens qui r'gardent à l'aise
la fontain' lumineus' d'l'étang.

C'est comme un grand arbr' de lumière,
ça monte en l'air en dorant l' soir.
- C'est couleur d'or, d'rose et d'chimère:
a ca r'tomb, d'un coup, comm' nos espoirs.

Ÿ Ah! c'est ben comm?' les espérances
qu'la vie nous four' toujours dans l'coeur !
Ca mont', ca r' tomb' pis ça r' commence :
dans l'fond, ca chang' rien qu'de couleur.

VALEURS HUMAINES

Les valeurs humaines ne sont-elles plus que des valeurs marchandes ? L'être humain ne serait-il qu'un client dans le grand magasin?

Les anges qui protégeaient nos vies ne sont-ils pas moins vénérés que les armées ?

Le sentiment profond de l'amour ne serait-il pas réduit au simple émoticône pour le désir d'un instinct satisfait et d'un objet convoité ?

L'être peut-il être autre chose qu'un humain ?

Peut-on posséder plus que la vie ?

L'amour ne se résume-t-il qu'à de futiles intérêts ?

Le poète est-il bien mort ?

Est-ce la fin du rêve et l'extermination des utopistes qui annonceraient la fin de ce monde matérialiste ?

L'être humain se détesterait-il lui-même au point de détruire tous ces semblables ?

L'amour de la vie serait-il remplacé par la soumission à la morale des tyrans ?

La nuit debout et le jour assis voilà un poète qui oublierait son sommeil pour écrire un commentaire sur l'instant précédant l'appui sur la gâchette.

MATURITÉ

Herman Hesse, écrivain :

"Faire parvenir au plus haut degré de maturité et d'achèvement votre vie et vos aptitudes, celles de votre esprit, voilà où réside la signification de votre existence et mieux vous y réussirez, plus vous serez heureux. Vous avez déjà remarqué vous-même que la majorité des hommes vivent et agissent constamment en tant que masse et que la plupart d'entre eux n'ont pas d'existence ni de pensée qui leurs soient propres. Nous ne pouvons rien y changer et il en sera toujours ainsi - au contraire, plus le genre humain se multipliera rapidement, plus il possédera de moyens techniques et plus il sera voué à la platitude et se transformera en une collectivité uniforme. Pour l'humanité en tant que masse, la tâche primordiale consiste uniquement à s'intégrer et à s'adapter, avec le moins de conflits possibles, à la société, à réduire au minimum la part de la responsabilité personnelle.

Nous autres, c'est-à-dire la minorité toujours infime de ceux qui ont les aptitudes et la vocation nécessaires pour mener une existence personnelle, individuelle, nous possédons cet avantage sur les masses d'avoir des sens plus délicats ainsi qu'une plus grande capacité de réflexion et il est indéniable que ces dons peuvent nous procurer un grand bonheur. Chez nous, la vue, l'ouïe, les sensations, la pensée, sont plus précises, plus réceptives et plus riches en nuances ; en revanche, nous sommes seuls, exposés aux dangers, nous devons renoncer à l'heureuse irresponsabilité de la masse. Chacun de nous doit tirer au clair la nature de sa propre personnalité, de ses dons, de ses possibilités et de ses particularités, il doit consacrer sa vie à se perfectionner moralement et à devenir ce qu'il est. Si nous accomplissons cette tâche, nous servons en même temps la cause de l'humanité, car toutes les valeurs propres à la culture (art, poésie, philosophie, etc.) résultent de cette démarche. Lorsqu'on suit cette voie, l' *"individualisme"* si souvent décrié devient le serviteur de la communauté et perd le caractère odieux de l'égoïsme."

H. Hesse. Lettres. 1900-1962

POÉSIE NOIRE

DEPUIS LE NÉANT

Depuis le temps que je marche
Noé a construit son arche
L'homme l'a-t-il remercié
Sans qu'il trahisse la pitié

Depuis le temps que je marche
Dans les yeux de mes ancêtres
J'ai vu tous les enfants naître
Sur les pas des patriarches

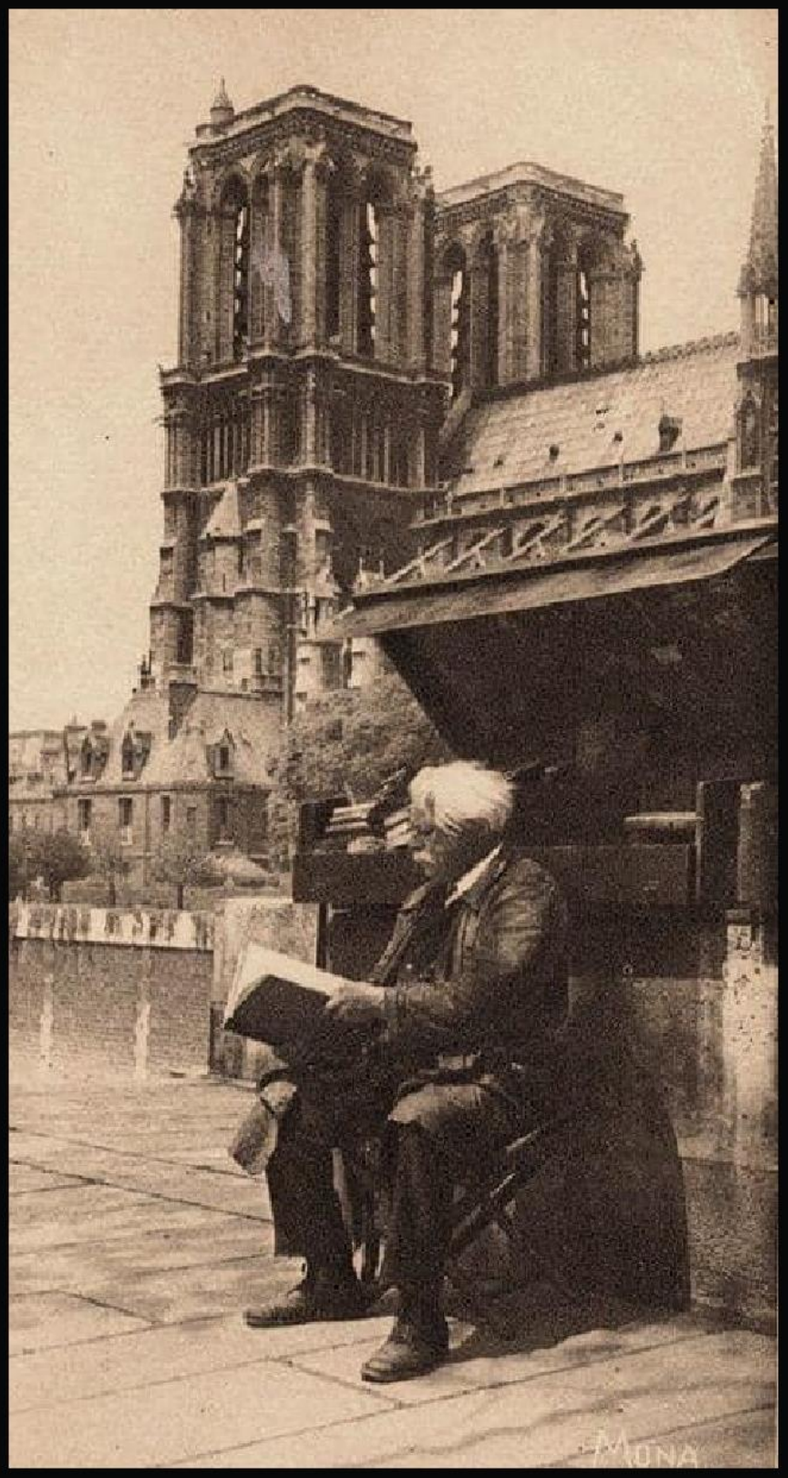
Depuis le temps que tu me suis
Comme un chien abandonné
Je vis méfiant en Jésus Christ
Sans autre maître que la vie

Depuis le temps que tu me suis
Les carrefours te réveillent
D'autres intrus te conseillent
Tu vas selon ce que tu fuis

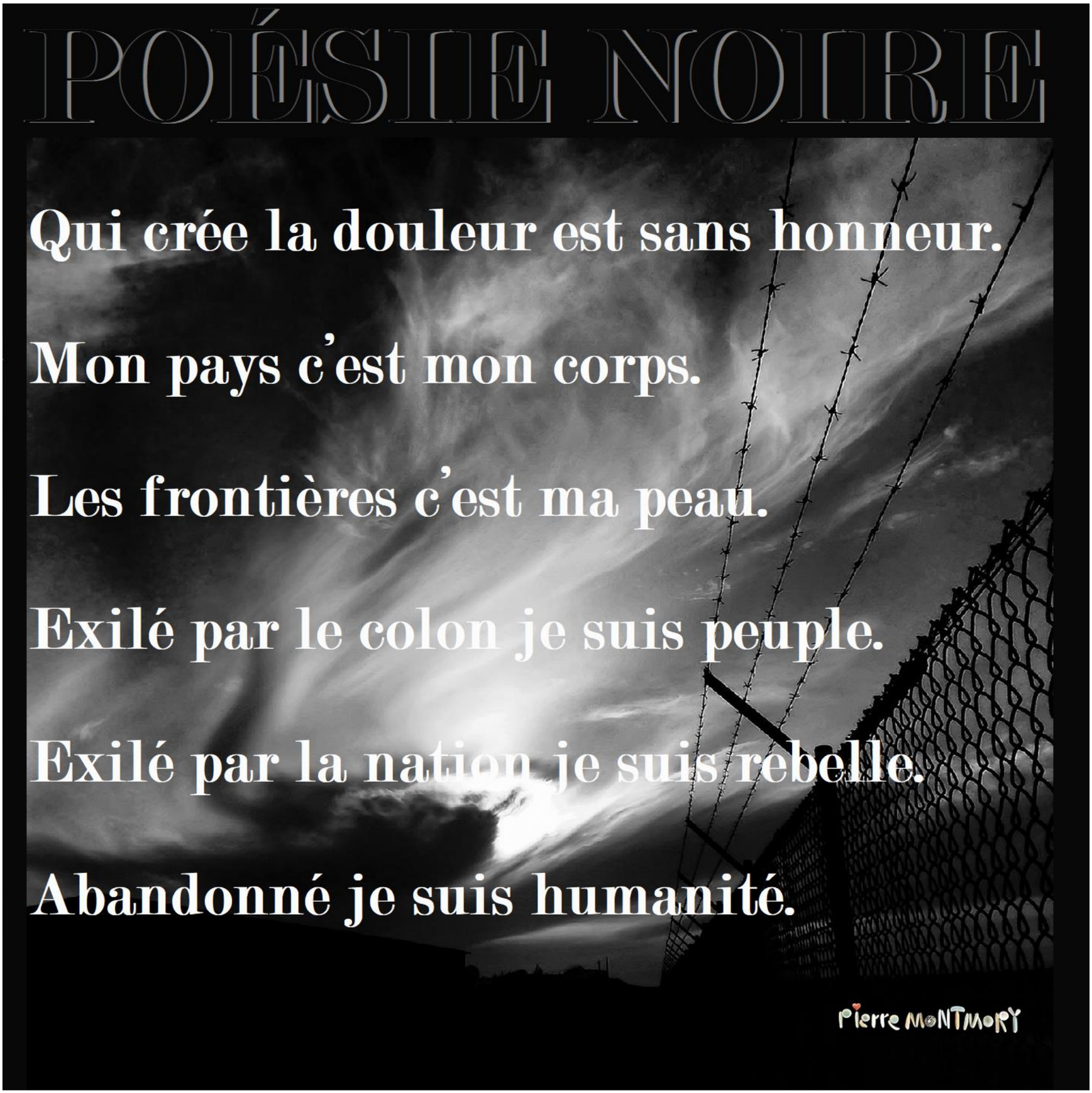
Depuis le temps d'éternité
Je n'ai pu planter ma maison
Entre les murs des prisons
Le vent toujours m'a libéré

Depuis le temps qu'il pleut pour rien
Mes yeux ont vu pleurer les miens
Ma femme porte mon enfant
Je lui donne un nom : Néant

Pierre MONTMORY



POÉSIE NOIRE



POÉSIE NOIRE

photographie de Rohan Shrestha

NOTRE DAME DES PLEURS

Une belle ruine où croassent les corbeaux
Elle a bonne mine avec ses oripeaux
Esméralda danse dans la lumière d'eau
Dans la niche de pierres du vieux Quasimodo

Cosette et Gavroche la connaissent à fond
Toutes les misères y reposent leur front
Des hirondelles au printemps qui y refont
Toutes les faims plus vives avec leurs démons

Le ciel toujours pardessus les trous des pierres
Le vent porte parole à toute la Terr'
Du cœur volontaire monte une prière
Pour que de pain l'éternité jamais n'espèr'

Les petits fanfans des ruisseaux du grand Paris
Jouent juste pour oublier leurs parents démunis
La prison de la mauvaise foi ennemie
Qui sacrilège ignore tout de la vie

Pierres sur pierres les travailleurs de la sueur
Construiront les bons pardons du riche seigneur
Des étrangers vanteront les belles heures
Où la lumière sans ombre brûle les rieurs

Poètes sans noms savants ignorés des rois
Vos vitraux laissent passer la science reine
Vos mélodies nourrissent terre sereine
Artisans de la maison des joies et des peines

Notre Dame des Pleurs perdue sur la Terre
Nous te donnons tous notre cœur pour te plaire
Fais ce que tu veux pour tes cieux et espère
Nous penserons de l'ombre à la lumière

Pierre Marcel Montmory trouveur

POÉSIE NOIRE

LES SAIGNEURS

Quand un peuple s'émancipe
Les saigneurs ont pour principe
De frapper le front populaire
Pour garder le sens des affaires

Les saigneurs créent la haine
Pour remplir leur bas de laine
Ils mettent les peuples en haillons
Et traitent la vie en souillon

Pierre MONTMORY

POÉSIE NOIRE

Le ciel vu des racines.
Le ciel des enterrés vivants.
Le ciel des nations.
Le ciel des croyances.
Le ciel des morts.

Le ciel du prisonnier.
Le ciel des promesses.
Le ciel de l'ignorance.
Le ciel des enfances interdites.
Le ciel des femmes humiliées.
Le ciel des hommes exploités.
Le ciel du ciel du paradis oublié.

Pierre MONTMORY

POÉSIE NOIRE

À l'homme :

La femme est ton hôte.
La femme est ton autre.
Accueille-la !

La femme
te révèle à toi-même.
La femme
te fait grandir.
Invite-la !

للرجل:

المرأة هي مضيفتك.
المرأة هي أنت الآخر.
رحِّب بها.

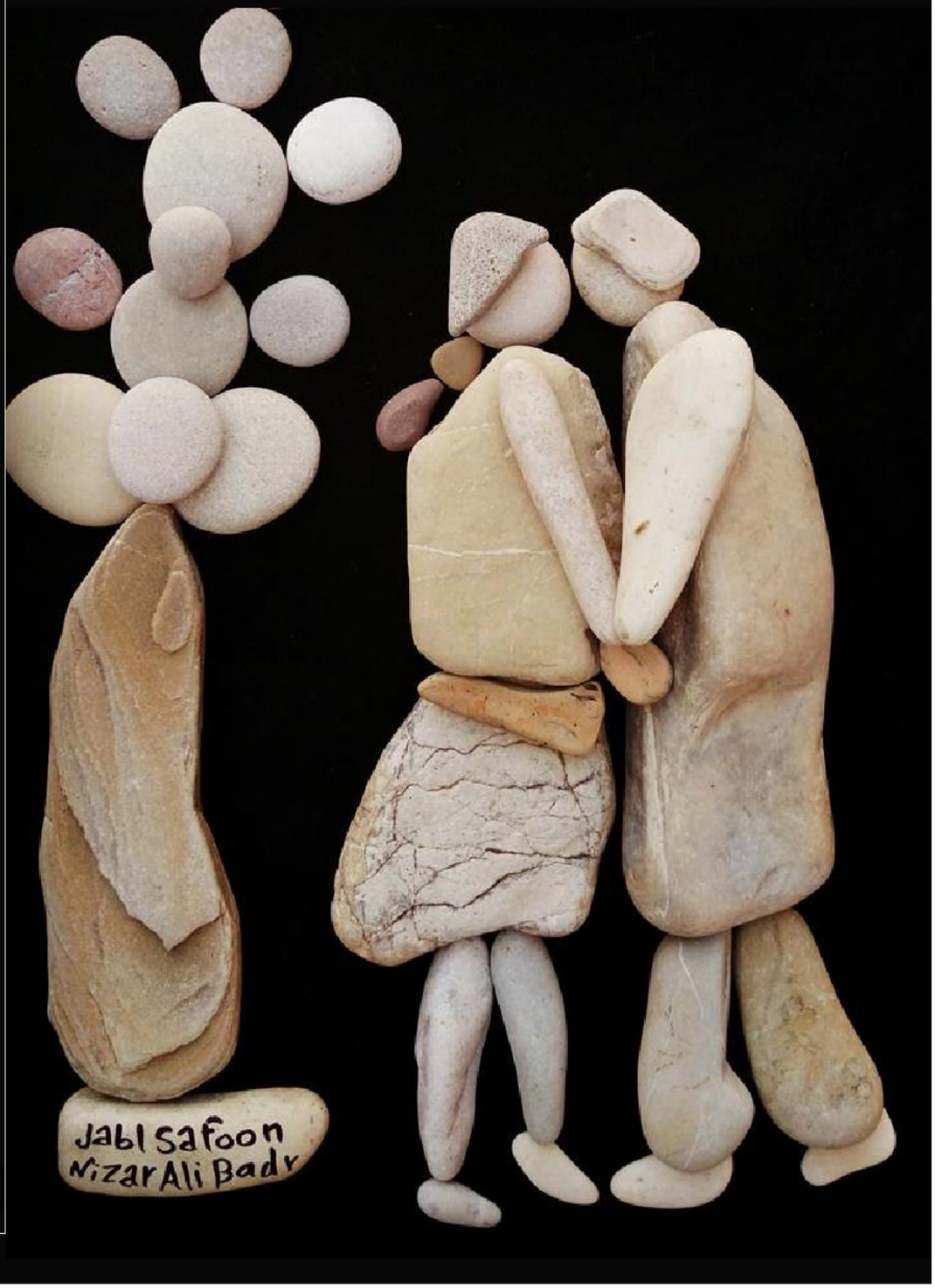
تكشفكَ المرأةُ لنفسكَ.
تجعلك المرأة تكبر.
قدِّم لها دعوةً

tableau de Samoukan Assaad et poème de Pierre Marcel Montmory

POÉSIE NOIRE

Ton pays c'est ton corps
avec ta peau pour frontière.
L'humain a les mains nues
pour protéger la vie. Tu
travailles bellement. Ta cabane
est jolie. Ta peau est propre.
Tes animaux sourient. Ta
cuisine est bonne. Ton lit
moelleux. Ta porte reste
ouverte. Le jour nouveau est à
ta fenêtre. Ta muse enchante
ton cœur. Ta plume légère
caresse la beauté. Tu remercies
avec ton poème. Le présent t'es
connu. Ta compagne s'est mise
nue. La vie aime ses amants.
Tu offres ton cadeau. Un peu
de pain et beaucoup de justice.
Les enfants reconnaissent
l'enchanteur qui leur demande
de se présenter aux autres pour
eux-mêmes. Les bras parents de
l'être enseignent la vie aux
nouveaux mondes qui viennent
à naître.

Pierre MONTMORY



CIEL DU MATIN

J'aimerai comme un enfant pas encore déformé
par les croyances et les préjugés, les jugements et les châtiments !
Un enfant le cœur aux lèvres, la tête curieuse, la main généreuse.
Un enfant doué pour vivre.

CIEL DU SOIR

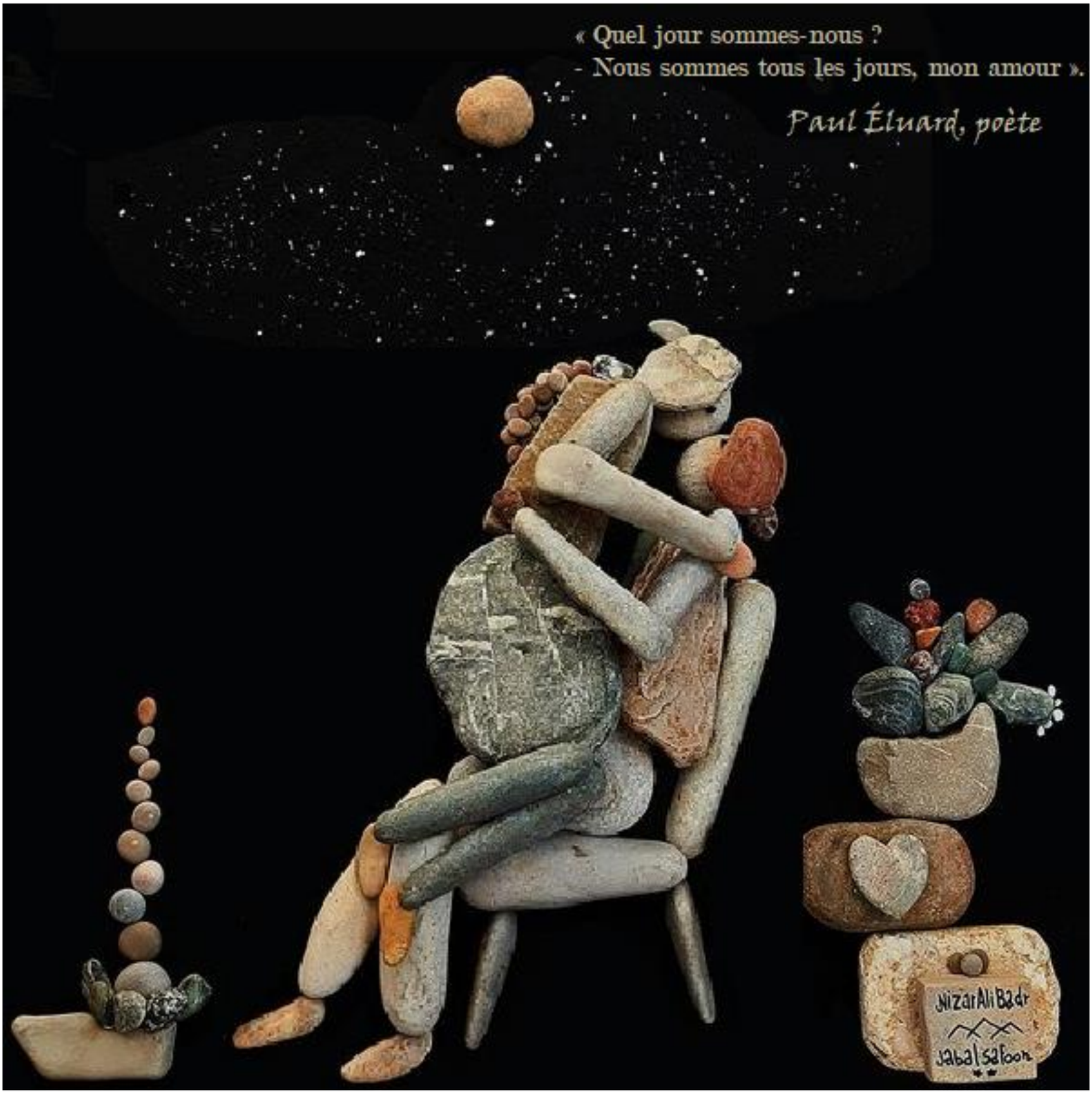
Le dernier rayon de Soleil avant la Nuit.

La dernière parole de Veille avant le Jour.

Le premier geste du Souffle au Feu.

La première caresse de l'Eau à l'Amour.

Pierre MONTMORY


« Quel jour sommes-nous ?
- Nous sommes tous les jours, mon amour ».
Paul Éluard, poète
NizarAliBadr
Jabal Safoon

Que dieu et déesse nous inspirent !

POÉSIE NOIRE

La musique charme, éloigne le mal, guérit.

La musique provoque l'amour.

Pierre MONTMORY

OPUS SUR LA MUSIQUE

1.

Un musicien aimerait construire une machine qui transformerait les sons de sa musique pour guitare en lumières et en couleurs.

L'ingénieur Cybernéticien qui concevra cette Sphère Musicale devra avoir une connaissance des Sciences Intuitives (celles qui travaillent les perceptions et l'émotion).

Le musicien s'inspire des théories suivantes : celles, différentes mais combinées des Sphères Harmoniques dans les traités anciens et modernes; et des théories telles que le Traité des Couleurs de Goethe.
Soit l'invention et la création d'une sphère dans laquelle il y a le silence absolu, théorique.

Sur le dos de cette sphère seront gravées 24 harmonies (le choix est arbitraire de prendre les gammes de base plus classiques et connues)

24 harmonies/gammes relatives les unes des autres) dans l'ordre et en cercle à égale distance du centre de la sphère et à distance égale les unes des autres. (Ainsi, par exemple, le Do majeur a pour Harmonie de Contraste le Fa dièse Majeur).

2.

Construire une sphère assez grosse et très transparente pour observer les phénomènes à travers cette boule de cristal.

Cette boule de cristal doit nous montrer quelles formes prennent les lumières; et quelles sont les couleurs de chaque œuvre musicale en mouvement; c'est-à-dire en train d'être exécutées par le musicien sur une guitare.

La lumière donnera forme aux couleurs. Les couleurs réfléchiront la lumière et ainsi nous aurons le tableau vivant de la perception des sons.

En gros, dans son rêve d'oiseau, le musicien s'imagine que d'un coup la boule de cristal image son chant et que l'auditeur voit ce qu'il voit et que nous partageons avec lui la même émotion devant le monde.

La Sphère Musicale pourrait servir à voir et connaître toutes les palettes des lumières et des couleurs provoquées par les sons de la guitare.

Et puis : d'entre toutes les notes, jouer les meilleures : pour charmer, pour éloigner le mal, pour guérir, pour provoquer l'amour.

3.

Certains secrets de fabrication sont des savoirs dont l'artiste dispose intuitivement et qu'il est difficile de communiquer précisément.

Les sciences intuitives nous les portons en nous en entrant dans la vie ou nous pouvons en être dépourvus totalement.

L'être humain libre penseur vit de ses intuitions tandis que l'être humain soumis à des règles vit d'instincts.

Tout ce qui vit est intelligent.

Tout n'a pas de talent.

L'avoir humain prisonnier sans pensée vit de ses institutions ; l'avoir humain en crise fait la guerre.

L'instinct, c'est la règle. Dans notre société l'intuition n'est valable que lorsqu'elle mène à la preuve.

Le libre penseur vit où il peut, comme il veut.

Nomade.

C'est parce qu'il n'a pas emprunté les chemins tous faits qu'il arrive d'un horizon nouveau.

Il n'existe pas d'être humain sans culture.

4.

Spécificités de la Sphère Musicale :

Le technicien procède par calcul;

L'artiste sait intuitivement.

L'Harmonie est contenue dans la nature; elle est égale au Nombre d'Or.

Une note est l'égale de sa propre harmonie.

Les Accords sont des ensembles de notes.

Des harmonies qui vibrent ensemble

Dans un certain ordre, dans un certain rythme.

Des algorithmes.

5.

La culture ce n'est pas aller au théâtre, au cinéma ou lire des livres.

La culture c'est être humain.

Le familier, le tribal, le national, le religieux, sont des folklores, des coutumes, des habitudes.

Tous les êtres humains sont cultivés par ce qui les rassemble : leurs peines, leurs joies et leur destinée.

Il n'existe pas d'être humain sans culture.

Nous aimons et nous souffrons de la même manière.

Le mal de dent, le mal d'amour, la joie de vivre, la jalousie, l'adversité, la mort, la naissance, le froid, la faim, la misère, l'abandon, les retrouvailles, l'amitié, la peur et la haine, la curiosité et le rêve sont le commun des humains.

Nous sommes tous une humanité, une terre à défricher, des graines à semer, des moissons à récolter.

Nous connaissons tous la brûlure du soleil, la caresse du vent, la douceur de l'eau, la poussière de la terre.

Nous sommes savants qui inventons des réponses aux questions de notre imagination.

Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir.

Notre art de vivre est l'art d'être humain.

Nous avons bâti une société des loisirs.

Une minorité s'est instruite pour développer le capital.

Une majorité crève de toutes les faims.

Mais le pire n'est pas l'ignorance, c'est la volonté de ne pas savoir.

Gare à vous si vous êtes trop différent.

Vous avez choisi la liberté et vous serez haïs.

6.

Le son tourne en spirale autour de l'onde

Et éteint sa course dans le bruit ténu des mondes.

Le silence, le silence absolu n'existe pas

Que dans le cœur chenu des hommes;

L'absent silencieux veille sur le chaos dehors

Des kyrielles d'harmonies donnent la vie.

N'écoutez les conseils de personne, sinon le bruit du vent qui passe et nous raconte l'histoire du monde. Être supérieur aux autres n'a jamais représenté un grand effort si l'on n'y joint pas le beau désir d'être supérieur à soi-même. De tout temps, la beauté a été ressentie par certains comme une secrète insulte. Voir le jour se lever est plus utile que d'écouter de la musique en boite. Il n'y a pas de théorie : il suffit d'entendre. Le plaisir est la règle. Écoutons les mille bruits de la nature, cette musique si variée qu'elle nous offre tant d'abondance. Elle nous enveloppe, et nous vivons au milieu d'elle jusqu'à présent sans nous en apercevoir. Voilà selon moi la voie nouvelle. Mais croyez-le bien, je l'ai à peine entrevue car ce qu'il reste à faire est immense ! Et celui qui le fera sera merveilleux ! La musique charme, éloigne le mal, guérit. La musique provoque l'amour.

Si j'avais un pays
J'irai tout de suite
Je n'ai qu'un ami
Jamais je le quitte

J'ai perdu un amour
J'écris ce poème
Je ferai tout le tour
De celle que j'aime

J'ai quitté ma patrie
Écoute mon roman
J'habite le néant
Mon rêve s'est enfui

Si j'avais un pays
J'irai tout de suite
Je n'ai qu'une amie
Jamais je la quitte

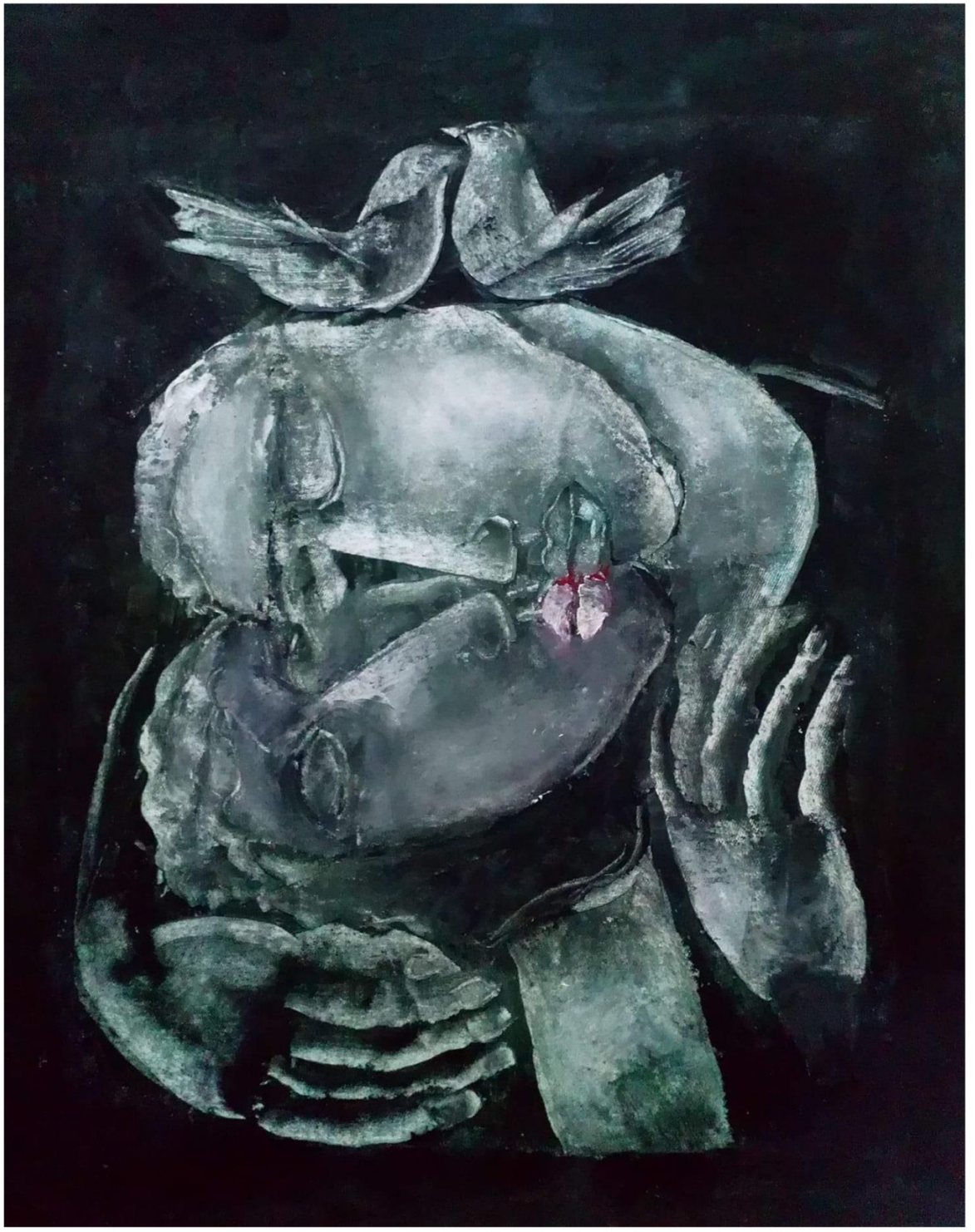
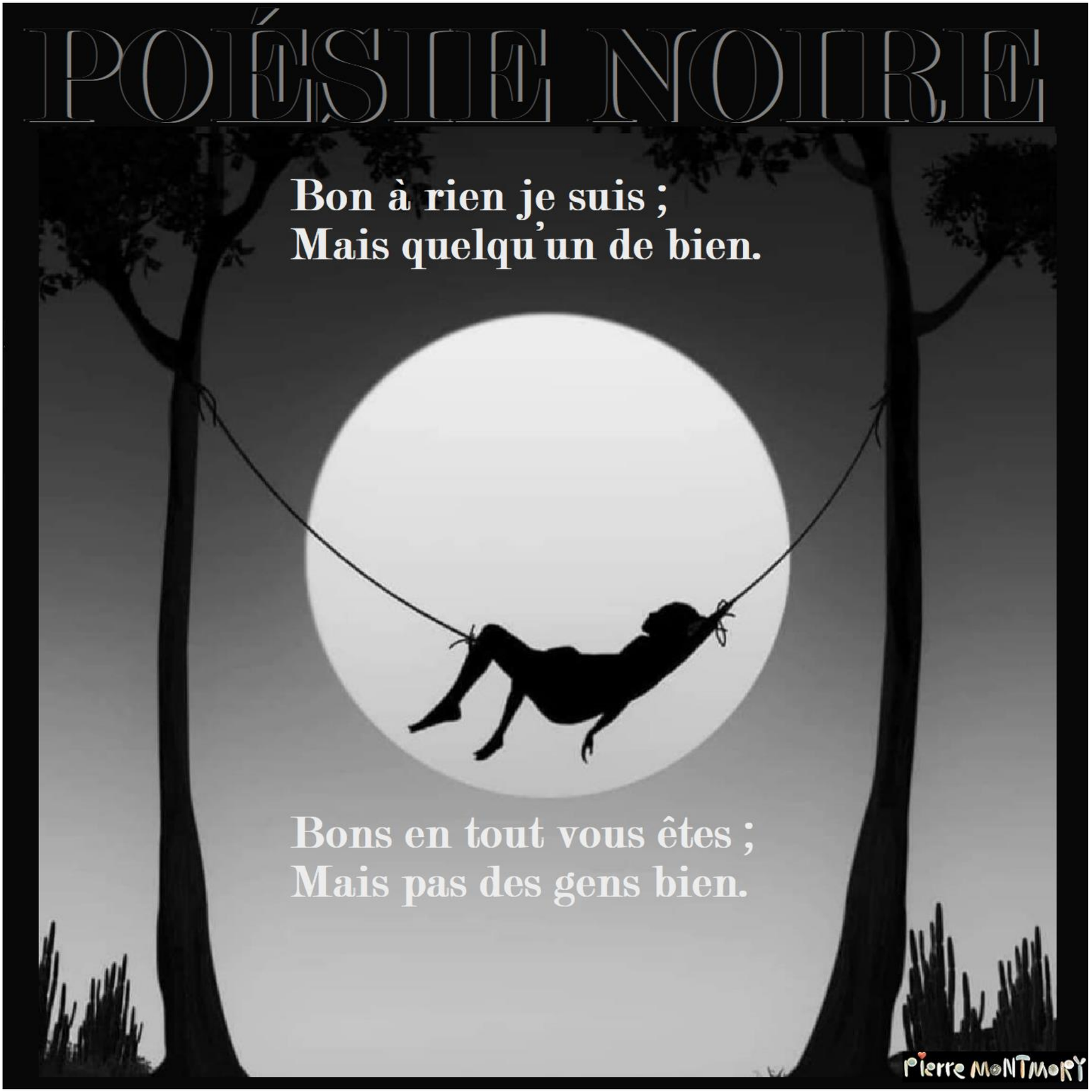


tableau de Samoukan Assaad et poème de Pierre Marcel Montmory

POÉSIE NOIRE



ON APPREND À LIRE DANS LE GRAND LIVRE DE LA VIE

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

Tout ce qui vit excite ta curiosité
Les animaux, les plantes, tous les éléments
Tout l'Univers t'appartient pour l'étudier
Avec tous tes sens, regarde, et écoute !

Observe et poses-toi toutes les questions
Écoute bien ton cœur qui bat à l'unisson
Tes émotions t'inspireront des images
Tes pensées seront coloriées de sentiments

Tout ce qui vit est écrit dedans et dehors
Tout seul tu écriras tes propres paroles
Car tu es un bel animal qui pense comme
La nature adorée te fait bonhomme

Regarde ! Tout ce qui vit parle ta langue
Poète de tes jours, oui, voici tout l'amour
Tu es né savant, tu peux travailler, créer,
Ta belle personne plait à la vie sacrée

Sur ton chemin tu trouveras des dons
Prodigue tes talents pour le monde
Tes muses rendront jalouse la Joconde
Qui de ton génie t'ont offert un joli nom

La poésie est le même mot que la vie
Ta vie est la poésie que tu te fabriques
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète
Tu es responsable, tu réponds de toi

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

Pierre MONTMORY

photographie d'Anisur Rahman

POÉSIE NOIRE

HUMAINE DESTINÉE

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

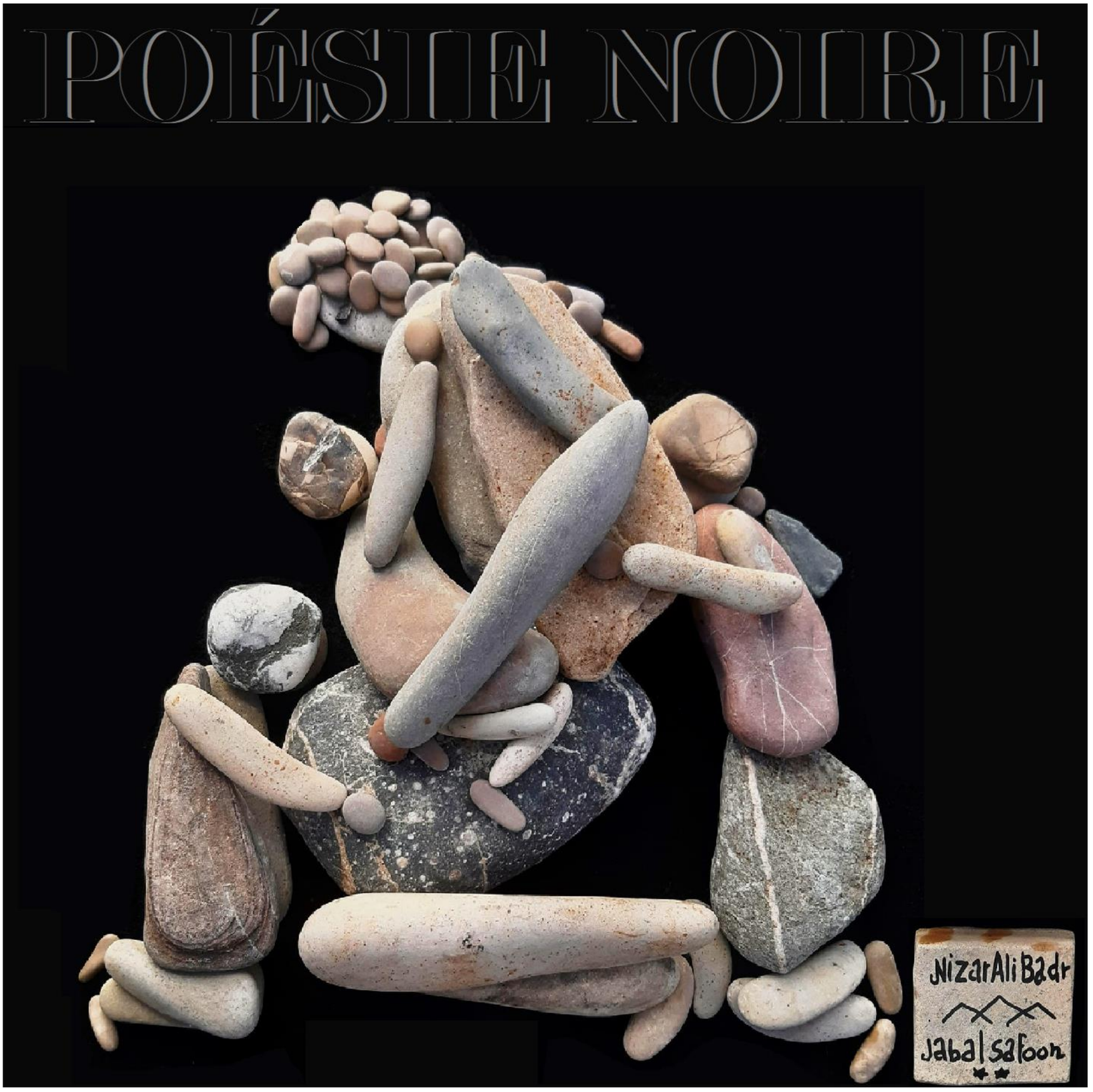
chanson :

Nizar Ali BADR sculpteur

poème de Pierre Marcel MONTMORY trouveur

نزار علي بدر

POÉSIE NOIRE



J'écris mes vers à pieds
La Terre roule sous mes souliers
La houle d'un vin coule d'un moule à lettres

Je sens l'évidence qui va naître
J'ouvre les rideaux à la vedette
Elle lance son premier geste

La chanteuse reste muette
La bouche ouverte
Le vent souffle la fin

D'un vers qu'elle renverse
La créature hurle au vent
Sa douleur son tourment

Alors je fredonne en marchant
Un air du temps mauvais
La voix cassée d'un rossignol

Sur une pierre du désert
Se chauffe un serpent
Mon ombre passe

Je n'arrête jamais
Jusqu'au suivant
Qui mangera mes vers

La mort en cheminant
Relève les gisants
Mon cœur chante

Debout et en route
Sur l'île tranquille
Va éternellement

Je suis né trouveur
Et bon enfant
Pour filles de chœur

Je vais à l'adab
Faire mes politesses
Au diable les compliments

Mes mains caressent
Le roseau du calame
Que le jour a blessé

"À L'ADAB"
poème
de
Pierre MONTMORY

DERNIERS MOMENTS

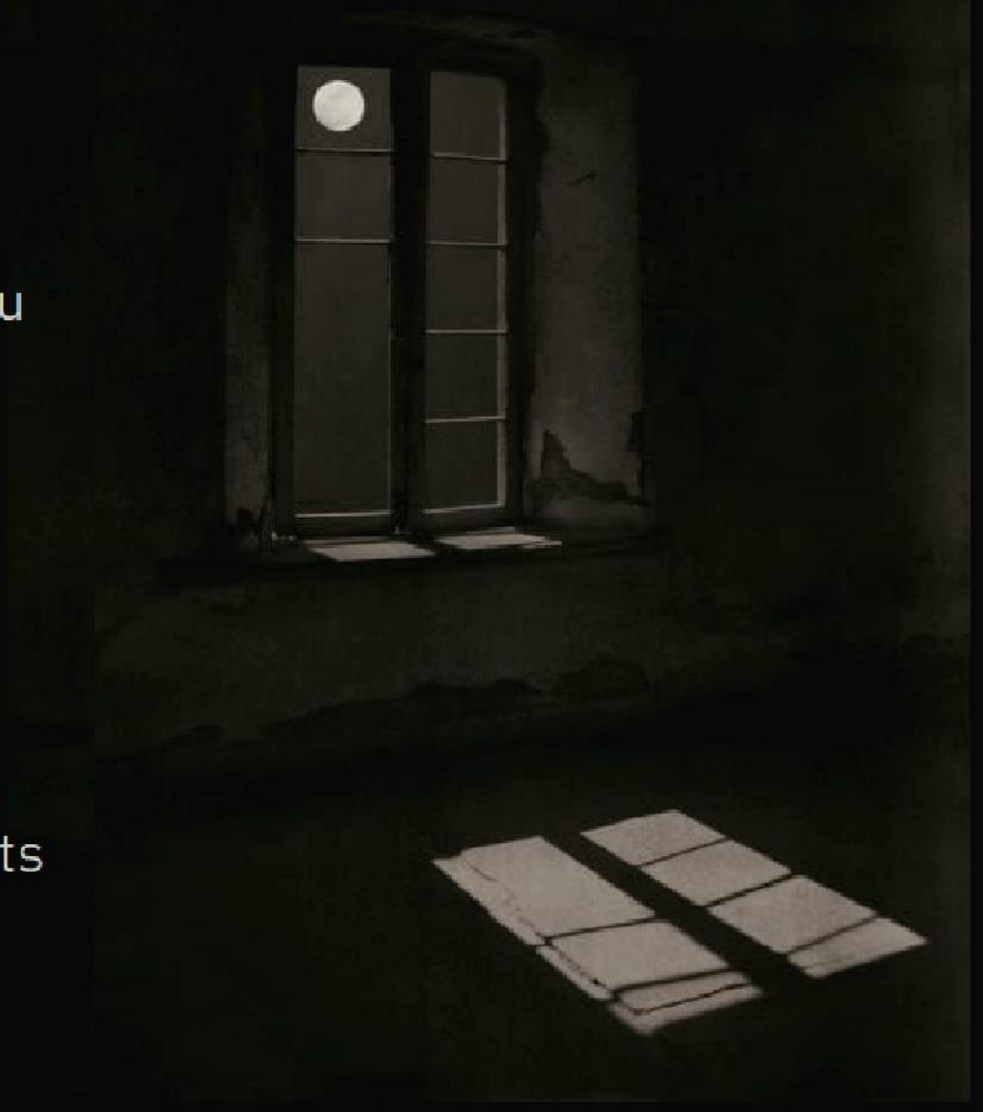
Les pierres peuvent parler
Entre elles j'aurai chanté
Que l'absolu m'inspire
L'éternité d'un soupir

Le voyage est trop court
Pour un petit peu d'amour
Chante mélodie des dieux
Tous les mots tristes d'adieu

Mon poème me quitte
Pour une autre belle vie
Elle et moi sommes quittes
Ne cédons rien à l'ennui

Ma poésie a fleuri
J'ai connu bien des chéries
J'ai quitté beaucoup d'enfants
En compagnie des géants

Et sur une pierre encor
Je parie renoncements
Sans quoi je serais un mort
N'aurais point vécu amant.



Pierre MONTMORY

LE JOUR SE LÈVE

Le jour se lève ouvre les yeux à la lumière le pays paraît
À chaque saison par tous les temps la beauté charme
Le cœur des amoureux s'emplit de courage volontaire
Ils tendent leurs bras pour embrasser leur infinitude

Le babillement des nouveaux nés étonnent les oiseaux chanteurs
Et les libres poissons dans l'eau gaie nagent par cœur
Tandis que les montagnes embrassent les rivières joyeuses
Quittent le nid secret des sources pour abreuver le mystère

La vie sans raison vit et voit tout ce qu'elle fait naître
Et la nuit qui passe comme le jour va naître à la fenêtre
Une jouvencelle rêve derrière son rideau en dentelle
Un jouvenceau mène sa monture au galop du ciel

Ya ! Ma belle ! Défie le vent comme je défais mes liens
Oyo ! Mon beau ! Défais ton habit comme j'enlève mon voile
Il est temps de nous connaître et d'abord disons nos noms
Sur la table du présent le diamant de nos cœurs en offrande

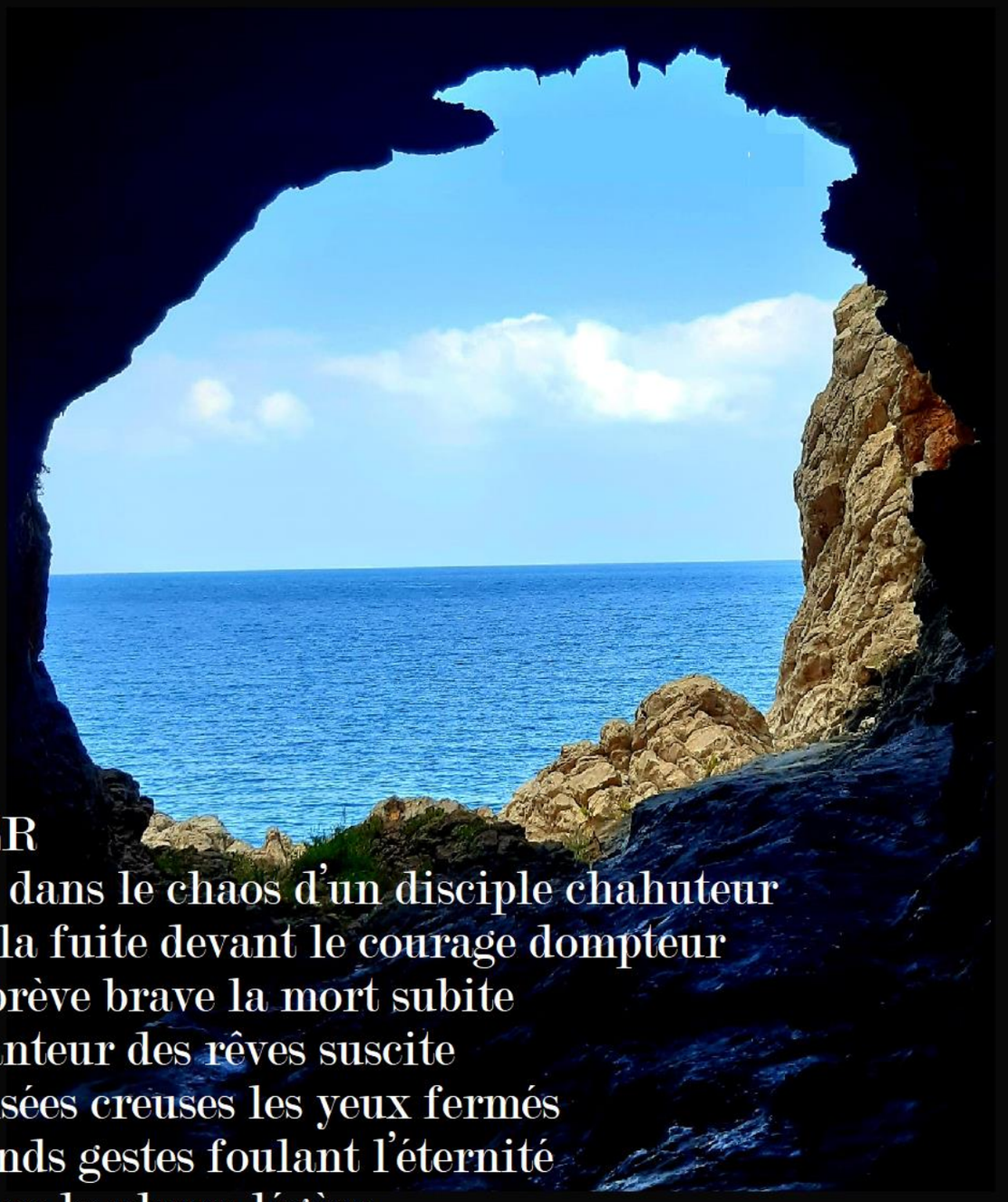
La joie de vivre a des amants, gare à l'eau vive, gare aux serments
Que chaque jour renaisse avec de nouvelles promesses dans le vent
La poussière d'hier pour modeler ton visage avec l'eau de l'éternité
Chaque instant les amoureux libres côte à côte n'ont pas de passé

Le jour se lève ouvre les yeux à la lumière le pays paraît
À chaque saison par tous les temps la beauté charme
Le cœur des amoureux s'emplit de courage volontaire
Ils tendent leurs bras pour embrasser leur infinitude

Pierre MONTMORY

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE



LA MER
L'ordre dans le chaos d'un disciple chahuteur
Obéit à la fuite devant le courage dompteur
La vie brève brave la mort subite
L'enchanteur des rêves suscite
Des pensées creuses les yeux fermés
Des grands gestes foulant l'éternité
Écrit avec la plume légère
Son sentiment à une passagère

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

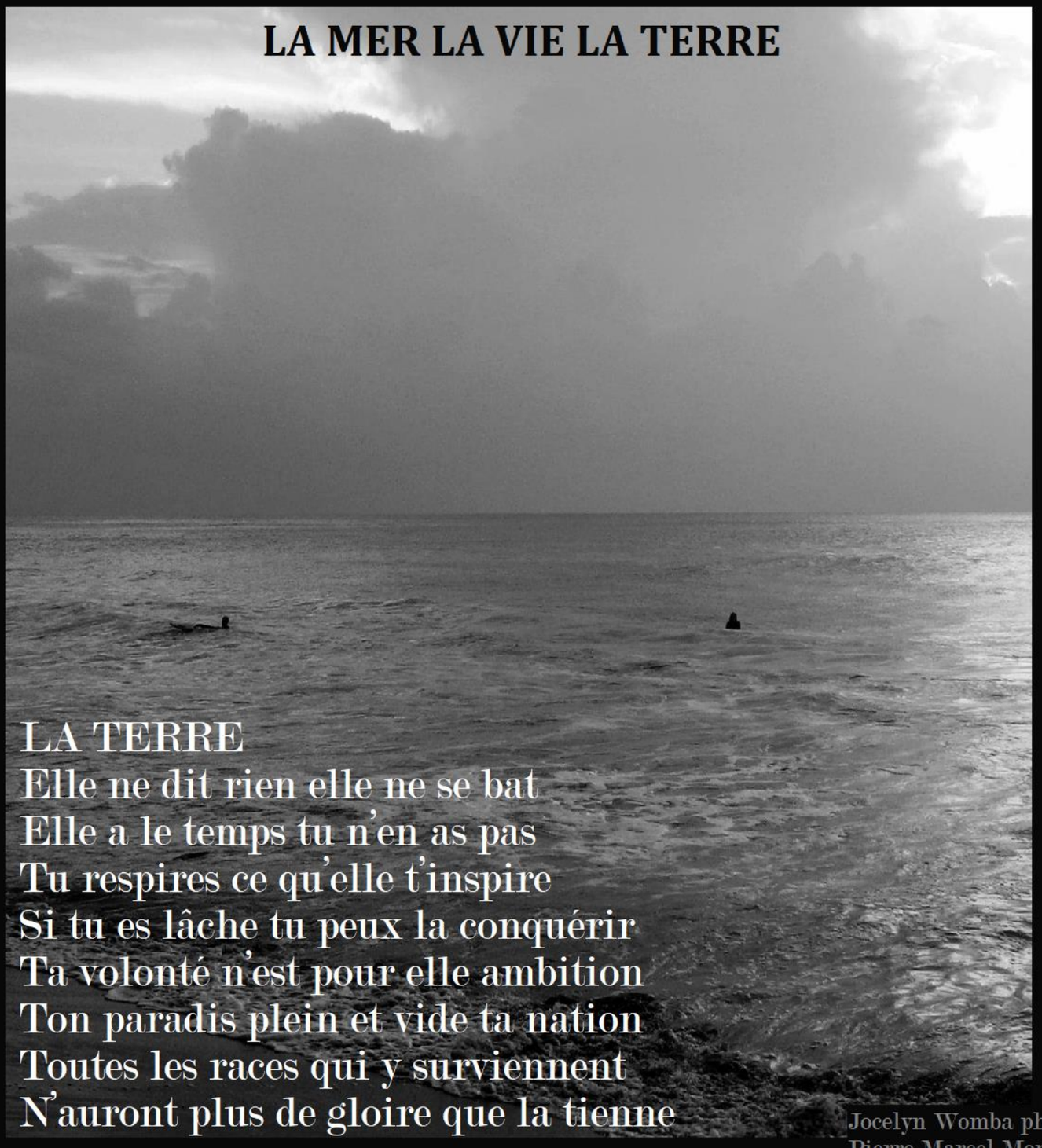
LA MER LA VIE LA TERRE

LA VIE
Ce que tu sais te porte
Ce que tu ignores t'attend
Il n'y pas vraiment de porte
Que l'ignorance ne puisse franchir
Si dans l'instant pour ouvrir
La curiosité soudaine t'oblige
À taire les fredaines du vent
Pour accueillir le prodige

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

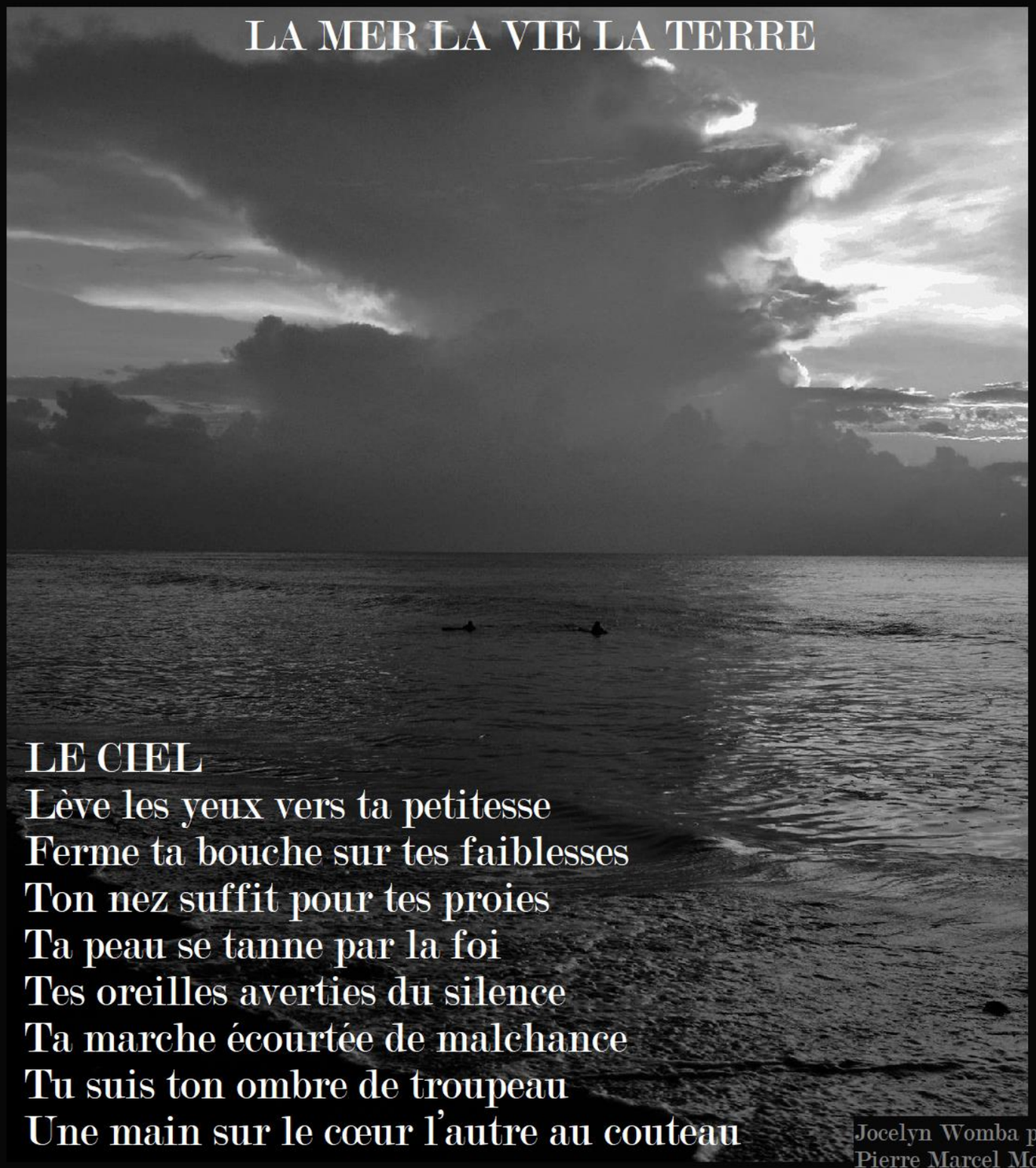


LA TERRE
Elle ne dit rien elle ne se bat
Elle a le temps tu n'en as pas
Tu respires ce qu'elle t'inspire
Si tu es lâche tu peux la conquérir
Ta volonté n'est pour elle ambition
Ton paradis plein et vide ta nation
Toutes les races qui y surviennent
N'auront plus de gloire que la tienne

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE



LE CIEL
Lève les yeux vers ta petitesse
Ferme ta bouche sur tes faiblesses
Ton nez suffit pour tes proies
Ta peau se tanne par la foi
Tes oreilles averties du silence
Ta marche écourtée de malchance
Tu suis ton ombre de troupeau
Une main sur le cœur l'autre au couteau

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

LE SOLEIL

L'éclat de tes yeux reflète sa lumière
Ton sang bouillonne dans sa chaudière
Étoile de feu en lutte contre l'oubli
Tes jours paraissent après la nuit
Ton arche cabote sur les flots trop salés
Drague les fonds pleins et aborde les terres habitées
Tu te consumes feu de paille orgueilleux
Ta fierté se moque des astres oublieux

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

LA LUNE
Tu franchis le jusant aux marées claires
Ton navire passe au noir les frontières
Te voilà marin dans les bras des douces
Qui consolent sur les quais les mousses
Te voici donc capitaine de tes horizons
Ton équipage chante des légendes à l'unisson
Sur le pont de l'Univers passent les bohémiennes
Hautes mers joyeuses qui te mènent

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

LE FEU
La flamme forge les dons
Le génie part en fumée
Il laisse dans les cendres
Le goût amer de Décembre
Un trésor inachevé pour les muses
Curieux jouet qui amuse
Le temps d'un soupir il bondit
Et sa renommée est le dit

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

L'AIR
Il apporte la musique
On chante son nom
Il n'est pas une réplique
Qui lui réponde non
Il allège l'émotion
Il dessine les visages
Il manque à la mort
Il abonde au sort

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

ACTUALITÉS NOUVELLES ET ANCIENNES

L'HUMANITÉ

L'humanité se compose de deux minuscules minorités : celle des brutes féroces, des traitres, des sadiques systématiques d'une part, et de l'autre celle des hommes de grand courage et de grand désintéressement qui mettent leur pouvoir, s'ils en ont, au service du bien. Entre ces deux extrêmes, l'immense majorité d'entre nous est composée de gens ordinaires, inoffensifs en temps de paix et de prospérité, se révélant dangereux à la moindre crise Germaine Tillon, résistante

Êtes-vous bien sûr qu'un peuple gagne après des massacres provoqués par les colonisateurs ? N'est-ce pas plutôt le résultat d'une trêve entre les hommes d'affaires qui installent de nouveaux commandements ? Le pays blessé mettra plusieurs générations à cicatriser et alors, les salauds lui imposeront leur médecine faite de contraintes et d'humiliation. Et puis, quand les hommes ont l'indépendance, les femmes ne la retrouvent jamais. Les femmes doivent garder leur bâton tout au long de l'Histoire. Les idéologies et les dogmes sont autant d'armes dont les effets détruisent l'amour.

/ Les enfants de la guerre sont malades, les parents rêvent de vengeance, et les salauds auront toujours quelqu'un à tuer. L'esprit guerrier ne quittera pas les hommes qui naissent, vivent et meurent avec la peur, car ils n'osent pas valoriser leur cerveau, la partie noble qui les distinguent de la vie végétative et qui doit leur permettre de penser car, ce sont les rares humains qui pensent qui sont capables de dompter leurs instincts et, l'humain qui pense ne lève pas la main sur autrui. Les vrais résistants ne sont pas les guerriers. Résister c'est dire non et refuser de collaborer avec des gens armés. Et qui fabrique les armes est complice de tous les criminels. Amen. Mais, c'est le destin des peuples qui ont l'habitude d'être exploités par les forces colonisatrices. Ils n'ont pas d'autre moyen pour recouvrir tant soit peu de leur dignité que les armes, mitraillettes et autres couteaux. Pierre Marcel Montmory

LES YEUX DU VOLCAN

Depuis le temps je te regarde
Tu ne feras pas l'éternité
Je te chasserai avec ton ombre

Aux bruits du sol prends garde
Pas de feu sans fumée
L'orgueil mène au pays sombre

Le visage de la Lune se farde
Des oripeaux de tes fiertés
Tes poussières seront du nombre

« *La grande majorité des hommes ne saurait résister à un meurtre sans danger, permis, recommandé et partagé avec beaucoup d'autres* », écrivait le Prix Nobel de littérature (1981) Elias Canetti [1905-1994] dans Masse et puissance (Gallimard, 1960). Cette phrase résume le tragique de la condition humaine. Elle nous renvoie au rôle décisif de la « petite minorité » restante quand vient l'heure de la meute et de la fusion. Elle nous met en garde contre les raisonnements tribaux, adaptés au confort de nos identités de naissance.

Que nous soyons Israéliens ou Palestiniens, Libanais, Syriens, juifs ou musulmans, chrétiens ou athées, Français ou Américains, nous ne nous méfierons jamais assez du recours au « nous contre eux », qui signe fatalement le début de l'obscurantisme et de la cécité.

Or l'emploi de ces mots enregistre à l'heure qu'il est des records terrifiants, d'un bord à l'autre de la planète. Et il se répand à une vitesse si foudroyante qu'il emporte les têtes, comme un ouragan des maisons.

Celui qui vit à fond *(sans drogue, ni idée, ni croyance, ni désir)* ne fait que sentir, alors, il est voyant ! La vie lui appartient comme son corps. Donc la ville *(comme toute chose visible et invisible)* est un membre de son corps. L'organe principal de la vie est le cerveau alimenté par l'énergie du coeur. Celui qui vit vraiment est un coeur dans le corps de l'Univers.

La science sans coeur, ou la conscience sans amour n'est que morale. Et la morale est la pire des geôlières.

Quand on n'a pas de réel et profond amour à offrir, on ne peut que manipuler des marionnettes agents de contrôle de la morale; car on a que désir de domination, ambition d'un pouvoir.

Si tu ne désires rien, la vie t'es déjà servie et tu jouis !

L'Homme est l'Homme mais la conscience est souvent absente de son corps.

Beaucoup de chiens sont plus intelligents que la plupart des Humains.

Nous osons rester bêtes car nous sommes bêtes.

Tout être humain sain éprouve les mêmes sentiments lorsque d'autres sont humiliés, blessés. Je ne supporte pas la souffrance des autres et suis révolté comme eux. Je ne vois jamais les autres d'après leur apparence ou leur identité. Je vois les autres comme moi. Je suis l'Autre. P. M. Montmory

Pas de pays, pas de prospérité dans une mer de pauvreté.

Les maladies de l'être humain les plus courantes sont la paresse de volonté et la timidité morale.

La plupart des gens ne désirent pas réellement la liberté, car la liberté implique des responsabilités, et la plupart des gens ont peur des responsabilités.

Des hommes lâches abandonnent leur liberté et acceptent leur misère morale, sociale et politique. Pour se consoler de leur lâcheté, ces hommes veulent être les maîtres des femmes et les soumettre à leur domination. Ces hommes n'ont pas d'honneur.

ÉLU DU DIABLE

T'es bon dans ton travail, t'es bon commerçant, t'es bon père, t'es bon payeur, bon mari, bon pour l'avenir, t'es bon pour la patrie

Mais si ton confort de petit bourgeois est en danger

T'es prêt à tuer parce que tu n'es pas quelqu'un de bien.

ÉLU DU DIABLE

LES SALOPARDS DISENT QU'ILS NE SONT PAS RESPONSABLES DE LA CRISE :

Ils autorisent la construction de logements de luxe

Ils autorisent l'augmentation des loyers

Ils autorisent les expulsions

Et maintenant ils gèrent les gens à la rue

LES POLITICARDS EXPLOITENT LE PAUVRE MONDE

Ils grignotent le budget des retraites, de la sécurité sociale, des écoles… de tous les biens du peuple

Et ils gonflent le budget de l'armée

ILS SONT LES VALETS DES GENS D'AFFAIRES

Le peuple est l'otage

La fin ou la faim ?

Des ténèbres surgit le feu alors sa lumière nous éclaire et nous sommes avec notre ombre.

Entre le cerveau et le cœur, il y a l'estomac.

La cupidité a empoisonné l'âme des hommes,
a barricadé le monde avec la haine,
nous a mis dans la misère
et un bain de sang.
Nous avons développé la vitesse,
mais nous nous sommes enfermés.
Machines qui donne de l'abondance
nous ont laissés dans le besoin.
Nos connaissances nous ont rendus cyniques ;
notre intelligence, dure et méchante.
On pense trop et on se sent trop peu.
Plus que des machines,
nous avons besoin d'humanité.
Plus que l'intelligence,
nous avons besoin de gentillesse et de douceur.
Sans ces qualités,
la vie sera violente et tout sera perdu.

Charlie Chaplin

Ernest Hemingway, écrivain :

« La leçon la plus difficile que j'ai eu à apprendre en tant qu'adulte est le besoin incessant de continuer, peu importe à quel point je me sens brisé à l'intérieur. Cette vérité est brute, sans filtre et douloureusement universelle. La vie ne s'arrête pas quand nous sommes épuisés, quand nos cœurs sont brisés ou quand nos esprits se sentent usés. Elle continue de bouger—inébranlable, indifférente—exigeant que nous suivions le rythme. Il n'y a pas de bouton pause pour le chagrin, pas de pause pour la guérison, aucun moment où le monde se retire gentiment et nous permet de nous réparer. La vie attend de nous que nous portons nos fardeaux en silence, que nous avançons malgré le poids de tout ce que nous portons à l'intérieur. La partie la plus cruelle ? Personne ne nous prépare vraiment à cela. En tant qu'enfants, on nous raconte des histoires de résilience avec des fins nettes et pleines d'espoir—des récits où la douleur a un sens et où chaque tempête se dissipe pour révéler un horizon lumineux. Mais l'adulte que nous devenons nous enlève ces illusions réconfortantes. Il nous enseigne que survivre est rarement poétique. Le plus souvent, il s'agit de se montrer

quand on préférerait disparaître, de sourire à travers une douleur invisible aux yeux des autres, et de continuer malgré la sensation d'être en train de se défaire de l'intérieur. Et pourtant, d'une manière ou d'une autre, nous persistons. C'est le miracle discret d'être humain. Même lorsque la vie est implacable, même lorsque l'espoir semble lointain, nous continuons d'avancer. Nous trébuchons, nous nous brisons, nous tombons à genoux—mais nous nous relevons. Et ce faisant, nous découvrons une force que nous ne savions pas avoir. Nous apprenons à nous réconforter de la manière dont nous aurions voulu que les autres le fassent. Nous devenons la voix de réassurance que nous recherchions autrefois. Lentement, nous réalisons que la résilience n'est pas toujours liée à de grands actes de bravoure ; parfois, c'est juste un murmure—"Continue". Oui, c'est épuisant. Oui, c'est injuste. Et oui, il y a des jours où le poids de tout cela semble insupportable. Mais chaque petit pas en avant est la preuve que nous n'avons pas abandonné. Que nous nous battons encore, que nous tenons encore, que nous refusons de laisser l'obscurité nous engloutir. Cette défiance tranquille—choisir d'exister, d'essayer, d'espérer—est la chose la plus courageuse que nous puissions faire ».

Une déclaration faite par Picasso qui était dans une interview parue dans Libero Nero en 1952. Le Maestro a dit : *"Dans l'art, la masse des gens ne cherche plus à se consoler et s'exalter et, ceux qui sont raffinés, riches, inoccupés, qui sont distillateurs de quintessences, cherchent ce qui est nouveau, étrange, original, extravagant, scandaleux. Moi-même depuis le Cubisme et avant, j'ai satisfait ces maîtres et critiques des bizarreries changeantes qui passaient par ma tête et moins ils me comprenaient, plus ils m'admiraient ! En m'amusant avec tous ces jeux, avec toutes ces absurdités, puzzles, rebus, arabesques, je suis devenu célèbre et ça très vite. Et la gloire pour un peintre signifie vente, fortune, richesse. Et aujourd'hui comme vous le savez je suis célébré et je suis riche Mais quand je suis seul avec moi-même je n'ai pas le courage de me considérer comme un artiste dans le grand et ancien sens du terme. Giotto, Titien, Rembrandt étaient de grands peintres. Je ne suis qu'un animateur public qui a compris son temps et exploité du mieux qu'il pouvait l'imbécilité, la vanité, la cupidité de ses contemporains. Ma confession est amère, plus douloureuse qu'il n'y parait, mais elle a le mérite d'être sincère."*

Je ne raconte pas ma vie
Je n'ai pas le temps je la vis

Poésie La Vie
Éditeur et Diffuseur
Culture Humaine et Art De Vivre
courriel : poesielavie@gmail.com

Il faut danser comme si personne ne regardait...

Et tu dois aimer comme si tu ne serais jamais blessé.

Et tu dois chanter comme si personne ne t'écoutait.

Vous devez vivre comme si votre vie était le paradis sur terre.

LA MACHINE À SCANDALES DES BOURGEOIS

La létalité, la méritocratie, la responsabilité, les normes et la préparation : se présenter comme un courtisan, risquant sa dignité dans l'espoir d'obtenir les faveurs du trône.

Tension générale entre le populisme et le libertarisme : Wall Street pleine d'élites financières qui murmurent des avertissements pour ne pas aller trop loin, ne pas perturber le marché.

Les faucons contre les réalistes et les colombes.

Le théâtre de disputes existentielles, d'une guerre culturelle.

Les imposteurs, menteurs et idiots sont les modèles.

Les intellectuels sont moqués et méprisés et condamnés.

La tolérance atteint un tel niveau que les personnes intelligentes sont interdites de toutes réflexions pour ne pas offenser les imbéciles.

Dans un monde où tout le monde triche, c'est la personne vraie qui fait figure de charlatan.

POÉSIE NOIRE

À notre Dame des Ruines, sculpté dans la pierre, le masque des tyrans du coupe-gorge de la rue au Pain, près de la prison de la nation où la parole vole au vent la vie, la jeune fille à la rose porte le bâillon des poètes et dans sa langue elle est le chiffon rouge.

Pierre MONTMORY

POÉSIE NOIRE

LE RÉVOLTÉ

1

LE SILENCE DES OUBLIÉS
LA VENGEANCE DES MAL AIMÉS
LE VRAI PRIX DE L'HUMANITÉ

2

TOUT LE MONDE A DÉJÀ VU PLEUVOIR
LE SAVOIR NE FAIT PAS LE SAGE
CELA NE S'APPREND PAS

3

LA CULTURE
L'INSTRUCTION
LE SAVOIR-VIVRE

4

LE MYSTÈRE DU DON
L'OUVRIER AU TRAVAIL
LE RÊVE RÉALISE

Il est encore des chemins. Tu marcheras seul. Tu quêteras l'infini.

POÉSIE NOIRE

Nizar Ali BADR
sculpteur

Et l'on peut simplement
imiter le feu et devenir flamme,
pour la lumière du monde.

Pierre MONTMORY

LA GUERRE EST UNE FORCE DE DESTRUCTION DE LA PLANÈTE

La guerre est une force de destruction planétaire.

La guerre incessante empoisonne le sol, l'air et les eaux. Des ruines d'usines chimiques et des débris explosés jonchent le paysage. Des incendies ravagent des milliers de kilomètres carrés. Des poussières toxiques sont libérées dans l'air par les bombardements et des eaux usées brutes contaminent les eaux.

Les dégâts dans les zones de guerre s'inscrivent parfaitement dans l'histoire du militarisme des 200 dernières années. Au cours de cette période, les guerres, qu'elles soient menées pour asseoir leur empire et leur domination, pour conquérir un territoire ou pour s'assurer une suprématie raciale ou religieuse, ont été un facteur tenace de dommages planétaires.

La plupart des travaux scientifiques récents considèrent que les racines de la crise climatique se trouvent dans les technologies transformatrices et dans les phases concomitantes du capitalisme : les plantations, la machine à vapeur, la mondialisation de la fin du XXe siècle. Mais étonnamment, on a peu parlé ces derniers temps de la place centrale de la guerre dans le récit des menaces environnementales mondiales.

Personne ne peut l'éteindre – l'humain semble ne pouvoir rien faire.

Les citoyens sont à la frontière des fronts de bataille entre armées en guerre. La guerre a libéré des pouvoirs de destruction humains qui dépassent ceux d'un tremblement de terre ou d'un cyclone.

La chaleur extrême cause le plus de décès. Des incendies ravagent les ruines dans un énorme nuage de fumée brûlante et aveuglante. Les incendies alimentent les crématoires où des millions d'humains sont assassinés.

Le faible espoir de liberté humaine au milieu d'une telle inhumanité réside dans le monde naturel.

« Aujourd'hui, ici, notre seul objectif est d'atteindre le printemps », écrit un poète.

Au dernier instant, les bombes atomiques larguées en masse sur les villes définiront le seuil final de la ruine.

Des milliards de kilogrammes de suie réduisent le rayonnement solaire sur la surface de la Terre.

« Génocide », « écocide », « biocide » et « écocide » : une combinaison d'horreurs offre une nouvelle façon de voir le sombre aboutissement d'une histoire de la destruction humaine de l'Humanité.

Le militarisme a le pouvoir de détruire les fondements mêmes de la vie.

Les guerres s'intensifient.

Et des dommages durables : cancers, diabète, troubles immunologiques, enfants nés avec des handicaps transmis de génération en génération.

Une cause quelconque pourrait-elle légalement ou moralement justifier la destruction délibérée de l'Humanité ? Cette question nous hante.

Des eaux usées dans la mer chaque jour.

80 % des arbres disparus.

Des industries polluent l'air avec des produits toxiques, des polluants organiques.

Des milliards d'oiseaux morts.

Des centaines d'espèces animales disparues.

L'avenir de notre planète ?

Des tonnes de refus obstinés des États.

Le militarisme est au cœur de notre crise planétaire morale et politique. Notre empathie les uns pour les autres disparaît et tue les autres espèces de vie qui partagent cette Terre.

Le poète perçoit le massacre mécanisé qui montre un monde impérial fondé sur la domination de la nature, et c'est un monde qui s'effondre sur lui-même : *« Soudain, tous devenus fous, la danse des Furies brise ses propres membres, les dispersant dans la poussière. »*

Des voix courageuses doivent être amplifiées à l'heure où le conflit nucléaire semble plus probable que jamais depuis des générations. Nous devrions tenir compte de leur profonde sagesse qui nous avertit que la vie sur Terre dépend de la paix.

La réparation de notre planète endommagée peut devenir un vecteur actif de paix.

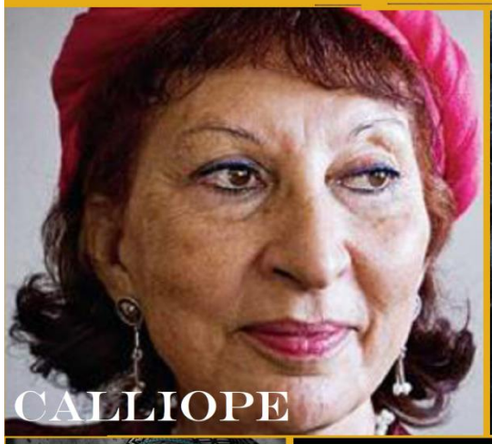
Une utopie : transformer des épées en socs de charrue ?

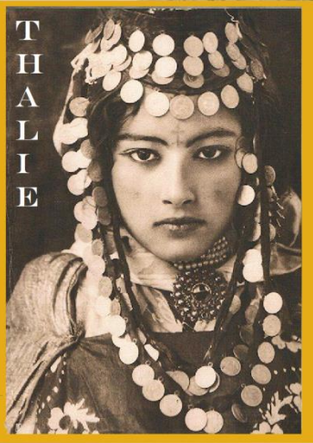
La seule voie vers un avenir viable passe par un désarmement de la planète.

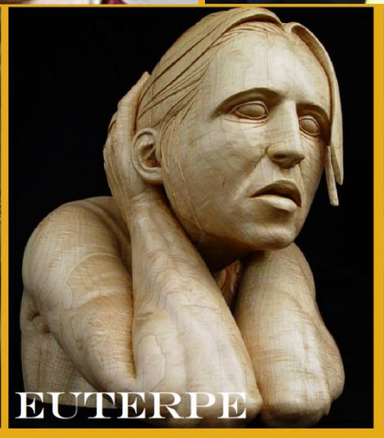
X

Filles du jour et de la mémoire

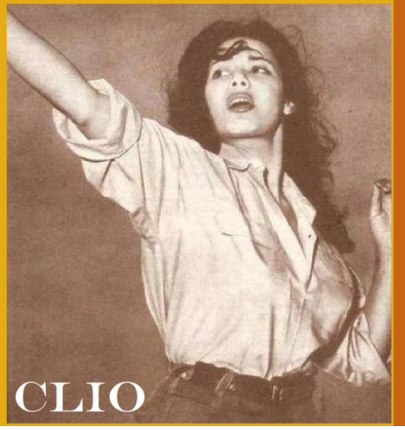
LES MUSES







Les Muses
sont ces femmes du Peuple
qui tissent l'écran de douleur.
Le Poète écrit une chanson.
Les Muses laissent là leur ouvrage;
elles peignent l'azur en bleu
avec un petit nuage.



LA MUSE MAQUILLÉE

La muse maquillée
Protège sa beauté
Des infamies du temps
Mains sales des méchants

Muse libre masquée
Au bal des infamants
Où le jeu est truqué
Parle élégamment

Muse sans visage
Femme de tous les noms
Dérange les sages
Réveille les sans noms

Muse de vent voilée
Cache son mystère
Aux amants dévoyés
Qui n'ont plus de terre

Muse se dévoile
Réveille le génie
Poète je t'en prie
Tisse-moi ma toile

Muse s'amuse rit
Le beau savant en pleurs
Imagine bonheur
D'être toujours en vie

Pierre Marcel MONTMORY

LA MUSE

LE CHEMIN DU BRUIT DES VAGUES

J'ouvre ce cahier aujourd'hui pour raconter. Il manque les pages du début, elles ont été arrachées, déchirées, froissées, mise au rebut, ou bien, quelque note ou fragment de cette récolte éparpillée à l'insu du souvenir, du monde féérique trop vaste trop grand, là, présent devant ce cahier comme une vague retirée du rocher, soustraite à la mer.

Raconter d'abord comment le poison entre dans la mémoire et comment, le corps évanoui, l'esprit chevauche aux grands galops, et pense, pense à rien. Pourtant, avant que le poison ait souillé la couleur de la plage, le poète a découpé la vague dans du papier pour garder sa lumière, et, comment les rochers furent-ils roulés et consignés sur la page?

Pendant la répétition de l'évènement la nature bout de tant d'embrasements que l'homme désintègre le silex qui sert tant aux agréments!

Quelle étendue dans le feu où il perdra le regard. Quels battements oisifs dans son sommeil. Quels trésors de la nuit trouvés au réveil. Le rêve est une pierre décrochée de la Lune; un morceau d'étoile dans le lit des dormeurs.

Le Poète, voyageur immobile, regarde la Grande Ourse et fixe un point de départ. Les Muses sont ces femmes du Peuple qui tissent l'écran de douleur. Le Poète écrit une chanson. Les Muses laissent là leur ouvrage; elles peignent l'azur en bleu avec un petit nuage.

LA MUSE

La muse se mire dans la mer qui reflète les étoiles au fond du ciel.

La curiosité de l'amoureux est l'expression du don gratuit qui grandit l'humain.

Quand le poète est inspiré par la muse, son souffle harmonieux crée la beauté.

La nature ne fait pas inventeur qui veut, c'est un chemin réservé aux preux.

Le travail ne suffit pas, il y faut la tendresse des Muses et la ruse des dieux.

JE MUSE

Elles sont toutes dehors celles qui me cherchent et c'est gratuit ! L'ordinateur est inutile. Quand tu as une tête et un coeur, tu as tout ce qu'il faut, le bonheur d'être vivant et le bonheur d'être aimé, par toi, au moins !

Cherche ta muse par les rues et les sentiers, dans la ville, au milieu de la jungle. Ta muse t'attend et fait durer l'attente pour éprouver ton ardeur au bonheur.

Si la muse est là, le poète recopie son chant sans oublier une voyelle ni un accent. La muse que tu trouveras est celle qui a besoin de toi pour que tu entendes sa voix.

Sur le chemin de l'amour il y a l'autre et il y a toi.

Écoute le silence. Les bruits de ton corps sont la ruine du néant, parce que tu es vivant. Ta vie sera bruyante. Ta vie aura passée comme une partie de poker. Tu la perdras et, en attendant, tu la gagnes.

Parce que tu as reçu la vie gratuitement tu te dois de te donner à elle sans rien attendre d'autre que l'instant de ta mort. Et comme tu trouves le temps long à force de compter tes pertes, tu t'ennuies.

L'imagination n'a besoin de personne, que de toi, et de ton autre désiré que tu aimes déjà : toi, qui attends après toi.

Toi qui t'aimes, tu peux aimer.

Et souris ! Non d'un chien!

Les autres se sentant à leur aise viennent et te saluent.

JE MUSE (2)

Pour entendre les mélodies d'Amour d'un poème écrit par Liberté, le poète a besoin de la voix de la muse. La muse personnifie l'inspiration.

La muse et le poète sont en amour.

Par sa voix, la muse exprime le sentiment profond d'où surgira le sens que fixera le poète par l'écriture, le geste, ou par la parole directe.

On dit alors que le poète est inspiré. Le poète interprète, par la parole et le chant, le mystère du Monde.

La muse vit dans des dimensions inconnues et invérifiables.

Les hommes ont fait bien des battues et sont rentrés misérables que la muse les a tous pris sous son aile aimable et a endormi la douleur.

Le cœur des hommes s'est mis à chanter dans la brume évaporée, leurs voix montaient si haut dans le ciel si bleu qu'un silence se fit entendre et les hommes sentirent dans leur poitrine, le vase de leur cœur verser une eau douce et fraîche. Les corps reprenaient le goût du pain.

JE MUSE (3)

Le plus bel acte qu'il te reste à faire après toutes ces récitations, c'est de trouver par ta bouche les belles paroles restées muettes dans ton coeur et que ta pensée intimide pour ne pas encore nous les faire entendre.

Je musique.

Moi, les filles me tournent bien autour depuis toujours, il me suffit de tendre le bras, quand je suis d'humeur, car souvent le vent de l'action m'emporte et je n'ai pas le temps de les embrasser toutes. Je suis souvent occupé par d'autres amoureuses et les enfants que je sème et qui me réclament sans façon. Et mon art

exigeant et ma guitare qui est la pire des maîtresses, je ne peux m'en débarrasser !

Et toi, ma mie, virtuelle provocatrice avec tes dons d'enchantements...

Maintenant la muse m'appelle, il faudrait que je la travaille au corps pour la faire chanter, la garce !

Ma muse c'est mon inspiration qui exige que j'expire tout mon souffle et pousse le chant dehors. Jouer d'un instrument ou chanter est un travail très physique. L'inspiration guide le dire.

La Lune est plutôt désargentée ces temps-ci, le Soleil ne fait qu'augmenter. Mais mon coeur est riche avec toutes les étoiles que je ramasse en chemin.

Ce soir c'est toi ma muse avec qui je m'amuse à composer le poème du jour, notre premier baiser d'éternité.

Le silence et les cieux.

Tu es trop vivante pour avoir été.

L'amour est un état de grâce et aimer est un verbe impersonnel. Je suis toujours amoureux parce que je ressens l'éternité dans le présent. Aimer ce n'est rien posséder, seulement le désir de durer quand on s'aime assez pour que les autres le ressentent et s'approchent par sympathie, ou s'éloignent par dépit de ne point s'aimer.

Et quand on n'aime point on cherche à posséder, on devient jaloux de tout ce qui sourit à la vie.

La liberté se marie avec l'amour.

L'essence et le ciel.

Ce genre d'illustration très utilisée ne m'intéresse pas beaucoup car elle ne dépasse pas le stade du symbole. Ce qui te correspond le plus c'est ta liberté dans notre présent dialogue de deux amoureux de la vie.

Je suis tout le temps amoureux. Et je ne plaisante pas.

Tu fais tout ce que tu peux.

Ne te sous-estime pas.

Tu ne peux sortir de chez toi ? Mais tu peux sortir de toi-même.

Penses-tu jeter des cailloux aux étoiles ?

Tu es essoufflée ? C'est dur de me courir après, il y a douze pieds dans mes vers et je fais de grandes enjambées mais la muse, elle, sait voler et me passe par-dessus pour me souffler la rime et m'indiquer l'entrée du prochain quatrain en mesure avec les battements de mon coeur, le maître de céans qui s'appelle Amour quand la muse est Liberté.

Tu me vieillis pour me rappeler que le jour tire à sa fin et que tu veux te retirer en douce mais je ne te retiens pas je renais chaque matin.

Non ce n'est pas ça du tout, mais, du tout, je suis arrivé à ça.

Pour m'attraper dans mon domaine, il suffit de pousser la porte.

Quel est ton mobile ?

Pour me parler ?

Le don et la curiosité.

Bonne nuit ma mie, tu peux me parler sur l'oreiller, je trouverai ton rêve à mon réveil, comme une étoile décrochée du ciel.

Et je t'embrasserai comme le feu du Soleil embrase le jour qui me voit renaître.

Et de ses cendres l'astre lumineux laisse paraître le joyau de ton cœur qui me pénètre.

Le jour t'appartient tant que tu vas à ton destin. Et la nuit à sa fenêtre restera muette le temps du festin.

Bonne nuit ma mie. Je m'en vais sans chagrin pour une éternité. Je cours vers l'autre rive du fleuve qui charrie son sang dans les ténèbres de mon palais endormi.

Bonne nuit ma mie. Je veille avec les fantômes pour faire de la nuit un bal de pendus. Et dame la mort choisira son cavalier. Il se peut que celui-là soit moi, alors, excuses-moi si je n'entends plus sonner les heures. C'est que le funeste destin accomplit sa ronde au milieu des gens de ce monde. Tu me verras dans l'autre demeure quand ce sera ta dernière danse.

Bonne nuit, et à chacun sa chance.

Avec toi ma mie, à rien je pense. Tes caresses et ton souffle sur ma peau me font oublier. Nous partons ensemble pour un voyage dans le firmament.

Nous choisirons de rester tant que sera la volonté. Alors nous n'avons qu'à paresser en attendant le grand travail du jour.

Cet appel frémissant de l'amour. Il suffit d'être libre pour répondre par oui. Sans raison et sans façon.

Ma mie, demain m'appelle.

Je ferme les yeux, ta bouche sur mon front clos le poème.

C'est vraiment que l'on s'aime. Il n'y a pas d'autrement.

C'est la loi des amants. Et si tu désobéis c'est que la liberté t'abandonne. L'amour est intransigeant. T'es mort ou t'es vivant.

Dors ma mie, c'est le bruit du vent dans les volets. Demain, à la fenêtre de tes yeux je renaîtrai, parole de Don Juan.

Je t'ai séduite avec le jour. Mais la nuit porte le conseil aux démons des infidèles comme à la sagesse des stèles.

Rien n'est sûr, que le murmure de la voix, dont la bouche n'est qu'entre-ouverte. Et le jour qui va naître.

LA MUSE (fin)

Elle n'est pas pauvre.
C'est la muse d'un vagabond, libre d'être.
Elle ne s'ennuie pas, elle aime.
Peu de gens ont cette liberté d'être.
Je cherche partout cette liberté.
Je me sens enchainé quelque part.
Les chaînes sont dans la tête qui oblige.
Vive la Liberté !

Pierre Marcel MONTMORY trouveur

La joie de vivre a des amants,

Gare à l'eau vive,

Gare aux serments.

Pierre MONTMORY

LA VIE EST UN RÊVE

1

La vie est un rêve
État de poésie
Synonyme de la vie
C'est là
Un rendez-vous avec vous-même
Un livre qui soit vous
Un livre ouvert
Un livre à défricher comme une terre
Qui livrerait ses fruits
Cela délivre

2

L'art est voué à l'errance
La foule est une morte
La liberté est le seul prix
que personne ne veut payer
La foule est le dictateur

3

De simples fêtes improvisées
Pour nous rencontrer autour d'un même feu
L'amitié l'égalité entre les amis
Il n'existe pas d'être humain sans culture
Qui a encore faim de justice et de pain et d'amour

4

Je pense à toi, je pense à toi
À ce livre de poèmes composé
de tes cris arrachés à la douleur
Et je ne voudrai pas crever
Avant de t'avoir donné ce que je dois te donner
Sur les trottoirs la glace est dure comme l'acier
L'ombre des passants sur ma peau de chien
me fait frissonner
Et le vent puant ronfle
dans le ciel merdeux couvrant la terre de pus
À la rue ! Libre de circuler;
mort si tu t'arrêtes en chemin
Les pierres dans la gorge je quête un sourire
Y aura plus de musique car je vais mourir
Les bonnes gens diront
c'est un étranger on ne lui devait rien
Et à leur chien ils donneront du pain et des câlins
Je n'ai jamais eu besoin de croire pour aimer
J'ai aimé tout de suite ce monde qui
se donne à aimer
J'ai aimé tout de suite ce monde qui
se donne à connaître
Et quand je l'aurai connu je le quitterai
Je n'avais pas encore les mots que j'aimai
Je suis un amoureux
qui se donne à connaître
qui se donne à l'autre
Le mot amour est ce monde à aimer
Les autres mots de nos maux sont
l'injustice, la famine et la folie
Il n'y a que des portes fermées par la mort
Qui m'enterre vivant avec mon trésor
Ce n'est pas le froid de l'hiver
C'est votre cœur de pierre

5

On attend quelqu'un et puis il en vient un autre
Un étranger de la planète Terre
Le pays de tous avec pour seule frontière
Le ciel si beau même avec des nuages

On attend quelqu'un et puis il en vient un autre
Qui aime sans compter n'accepte pas la charité
Tu portes un nom bien à toi
Chaque personne a quelque-chose

On attend quelqu'un et puis il en vient un autre
Regarde-toi, tu n'es plus qu'ombre
et le ciel n'a plus de feu pour toi
Les lampes sont pour les morts

Je t'avais dit qu'à mon étage il n'y a pas de porte

On attend quelqu'un et puis il en vient un autre
La liberté est le vrai courage
Nos enfants meurent de toutes les faims
dans les ruelles du silence
Quelque-chose détruit l'innocence
et impose sa tyrannie

On attend quelqu'un et puis il en vient un autre
Il n'est pas intéressé par quelque-chose
qui ne s'offre pas à lui
Le vœu de pauvreté tous les jours de sa vie
Il faut repartir à la conquête
nous donner ce qu'on se doit

On attend quelqu'un et puis il en vient un autre
Dans ce quartier de la Terre
nous choyons la belle langue
Avec nos manières la parlant à chaque carrefour
Aller dire ce qui presse quand c'est le temps

6

Il n'y a que des êtres humains
Il n'y a que des imparfaits
Dans la souffrance et la difficulté
Pour fuir l'ennui qu'ils ont d'eux-mêmes
Ils ont des réflexes au lieu de réflexion
Et passent d'un fanatisme à l'autre
C'est dangereux qui suit les maîtres à penser
Les armées vénérées avec un sentiment religieux
Des cavernes aux tavernes aux casernes
Au prochain tour ils nous parlent d'amour
Nous arnaquent avec l'espérance
Nous retiennent avec la dette
Ce n'est pas tant la force des méchants
Que la faiblesse des meilleurs
Paresse de volonté et timidité morale
Personne n'a trouvé de remède à l'ennui
Il n'y a que des êtres humains
Il n'y a que des imparfaits

7

La nuit est une douce qui veille sur nous
Un rayon de soleil reste allumé
pour celui qui veille
Toujours je veille
Et je passe chez toi
Parce que j'ai vu de la lumière
À la fenêtre de tes yeux
Tu vas naître
L'oiseau est ici pour chanter
Et s'il doit manger,
il lui faudra chercher sa nourriture
Mais le chant il l'a trouvé
Qui était là dans sa gorge
Jusqu'à la fin des mondes l'être humain
n'aura qu'une main pour tout confondre
Le signe et la trace
Le droit divin et la raison d'État
Éphémère du sang et de l'encre
D'un geste orgueilleux
nous balayons le vent de poussière
Il reste l'écume de la mer
Le sucre est dans l'arche sacrée du cœur
Vagabond solitaire
Exilé volontaire
Je passerai dans l'huis de l'aube
Je ne fais que passer
Dis des mots à toi
Des mots qui viennent de toi
Des mots que t'inventerais
Je dis les choses dans la joie
Je danse avec ma bien-aimée
La vie malgré elle
Je chante mes soucis
Partage ma peine avec les amis
Ô, notre musicien
J'aime quand tu joues

Chantes avec les oiseaux
Fais danser mon cœur quand il est gros
Ça fait valser les fleurs dans les volées du vent
Un enfant qui joue
Qui erre et flâne dans l'air caressant
La couleur au noir et blanc
Dans le gris nonchalant
La belle du jour sourit aux amants
Les enfants jouent
dans la ruelle ensoleillée de rêves
Les bas-fonds s'étendent à perte de vue
Les courageuses prennent
un bâton pour corriger leurs bâtards
Les pères sont partis il y a longtemps
Il ne reste que des ruines
Le ciel est merdeux et des étoiles se sont éteintes
Bientôt la nuit absolue
Règnera le silence
Les armes sont la raison des assassins
Sous les pyramides
sont enterrées toutes les femmes
Une s'est échappée et s'est réfugiée dans mon cœur
C'est pourquoi je pleure pour elles
Profites-en tant que tu peux encore rire
Dis des mots à toi
Des mots qui viennent de toi
Des mots que t'inventerais

8

Tu n'es que rêve
Un rêve qui rêve
C'est la loi
La bonne foi
Qui s'aime
Fleurit sa vie
Qui s'aime
Donne des fruits

9

Avant de te connaître je m'ennuyais tant
Avec mes rengaines barbouillées
Un chanteur nouveau est entré dans mon cœur
Des paroles qui parlent vrai
Bravo magicien
Le pain et les paroles de nos vies
Nous appelons cela poésie
Raconter vrai
Entre chaque note passe la vie
Le tempo c'est le battement du cœur
Quelques-uns sont nés pour donner
Quand les autres ne savent que prendre
Faites circuler la monnaie
Où sont les marins
Et quand chantent les sirènes
Toutes les guerres sont inutiles
Pour faire la paix préparons la paix
Supprimons la misère
nous aurons assez de la souffrance
Les atrocités commencent bien souvent
Dans les familles entre les murs des maisons
C'est le travail de la misère et de l'abandon
Il n'y a personne nulle part
Où sont les gens
Derrière l'esthétique
Non
Devant cette pauvre image.
Nous sommes tous bouleversés et confus
Aucune invention là-dedans
N'est pas artiste qui veut
Pas besoin de souliers de luxe
pour aller de vie à trépas
Qui vous aime ?
Qui vous porte ?

Pierre Marcel MONTMORY trouveur

HUMAIN DE RACE

MAUVAIS	BON
- genre pervers	- genre naturel
- né pour prendre	- né pour donner
- politique pouvoir malin	- sage devoir intelligent
- temps argent peur	- éternité amour rage au cœur
- faible violent lâche	- déserteur courageux brave
- client libre de choix	- choix de la liberté citoyen
- réflexe soumis obéit	- pense debout digne
- croît espère	- sait ou ne sait pas doute
- croyance	- science
- tyrannique supplie	- ne quête pas souffre en silence
- cupide avare	- donne son pain partage la faim
- indifférent	- curieux
- moi dictateur	- avec nous ou contre nous mais toujours avec nous
- arrogant prétendant	- humble travailleur artisan
- haine des talents	- beauté tendresse
- jaloux violeur peureux	- politesse du cœur hospitalier
- xénophobe	- étranger
- raison de la force	- force de la raison
- concourt	- participe
- s'augmente	- s'améliore

Pierre Marcel Montmory
www.poesielavie.com

POÉSIE NOIRE

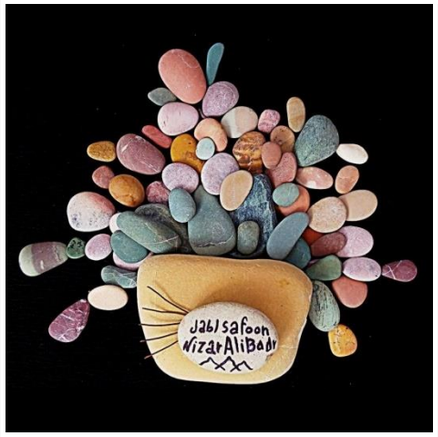
Mais, un ami qui ne soit pas moi, un trésor sur qui veiller.

Amitié

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Devant le poème si tu vois ce qui est
Présent et caché sous son masque
Un naufragé volontaire
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Sur une île de silence si tu regardes bien
Une paix à peine née
Un vieil enfant
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Entre deux soupirs entends-tu
Les bruits du monde
Une mort annoncée
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Poignée de grains dans la main du semeur
Dans le sillon de la plume
Ton contentement
Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un chant d'oiseau d'un vol de vent
Accroches-tu les étoiles
Dans le ciel de ta tête
Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un gémissement de moineau d'un cri d'enfant
Dans la poitrine d'un humain
Dans la cage de tes mains
Je te dirai alors le malheur des sans nom
L'aigreur de n'avoir pas
Un ami qui ne soit pas moi
Un trésor sur qui veiller

Pierre MONTMORY

POÈMES EN FLEURS de Pierre Marcel MONTMORY - trouveur



.1.

La rose rouge pleure
À cause des blessures
Causées par ses épines

Quand sonnera mon heure
Je prendrai les mesures
Ô ma chère débine

La joie dans mon cœur
J'enlèverai mes chaussures
Et baiserai ma copine

.2.

La marguerite blanche
Étale ses pétales
Pour provoquer mon amour

Roule tes rondes hanches
Mieux que ma sœur natale
Tiens mon bras tout le jour

Chérie sur qui je penche
Pour baiser ta joue pale
Je suis prêt à tous les tours

.3.

Joli jaune bouton d'or
Fais-moi rire encore
De tes guilis de tes ors

Ta bouche toute beurrée
M'embrasse à pas feutrés
Langue salive à jouer

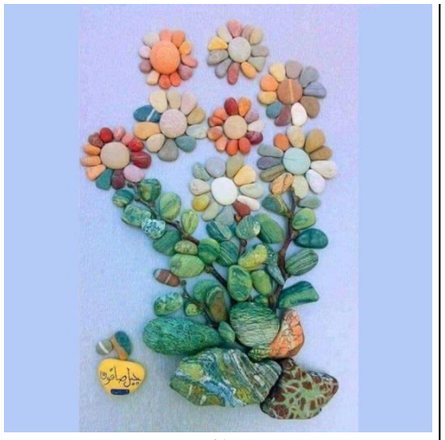
Bouquet de bonheur le jour
La nuit bleue tu t'endors pour
Réveiller mes chagrins lourds

.4.

Les clochettes du tendre
Le pissenlit du printemps
Pire amer au mauvais temps

Tous mes rendez-vous ratés
Goûtent les herbes salées
Le désespoir emmêlé

Si tu voulais bien de moi
Tu m'inviterais chez toi
L'éternité serait loi



.5.

Parfum de la violette
Envoûte les toilettes
Des belles des coquettes

Tu me tournes la tête
Tu ries sous ta voilette
Tu provoques ma quête

Mais quand finit la fête
Je suis devenu bête
Pour manger tes recettes

.6.

Ciel bleu léger d'un souci
Tout mon ennui réuni
Pas de nuage rien n'est dit

La pluie volage revient
Comme le temps des chagrins
Et les pleurs de ma catin

Si vous passer par là-bas
Au village des Trépas
Ma mie aimée n'y sera

.7.

Le rouge de ta robe
Le feu qui se dérobe
Le désordre d'une aube

Le vent chante et rime
Le cœur de la famine
La foi haute des cimes

Les enfants coquelicots
Se réveillent sans manteau
Entre leurs dents un couteau

.8.

J'ai pleuré sans les larmes
Drap de ma peau en armes
Soldat de peu en charmes

J'ai laissé las mes pieds nus
Abandonné mes mains drues
Sans travail qui m'aurait cru

Le bleuet des métallos
À la sortie des cachots
Blêmissaient les drapeaux

.9.
Moins sauvage que l'humain
Il borde les chants marins
En équipages sereins

Il est l'hôte vagabond
Des apôtres et du don
Des alizés du pardon

Toujours jeune sans jeûner
Il travaille sans fatiguer
Le genêt des libertés

.10.
Il inspire les oiseaux
Graines de poèmes beaux
Nourriture des ciels hauts

Les piafs s'y piquent le bec
Le troubadour l'aime sec
Le vin chantant au rebec

Le chardonneret connaît
La saine paresse l'ivraie
Chardon de l'âne le vrai

.11.
Les hautes solitudes
À hauteur de poète
Le pays des grands pays

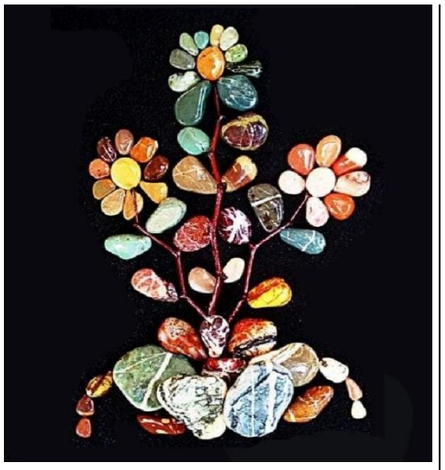
Très près des multitudes
Étoile de l'Éden fête
L'éternel entend les cris

Édelweiss dans les pages
Du livre des requêtes
Étudie toute sa vie

.12.
Chrysanthèmes de la mort
Ne font pas pleurer les morts
Vivants ont le mauvais sort

Vous ne voulez pas aller
Car revenir c'est risqué
L'avenir vous connaissez

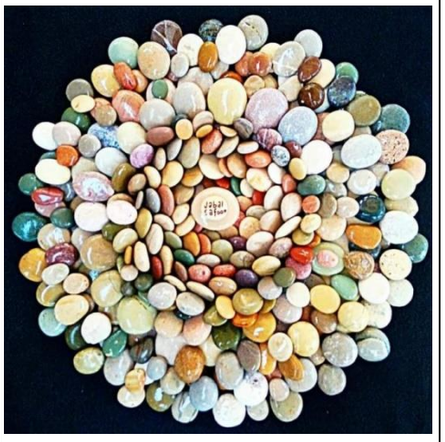
Des poèmes tout en fleurs
Un panier de fruits du cœur
Une brassée d'amis en pleurs



.13.
Un bouquet de mes pensées
Comme un feu de paille
Dans une nuit emmurée

L'éclat des voix étouffées
Où voulez-vous qu'on aille
Quand est un déporté

Le vent ne peut se mêler
Pour faire voler la caille
La cage est trop dorée



.14.
Mon cœur n'est plus visité
L'abeille ne mielle plus
Mes jours de résignation

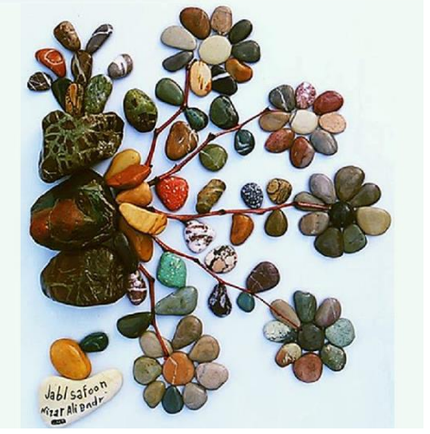
Dans ma poche un épi
De lavande parfume
Mon infortune passion

La paix serait-elle répit
Dans la guerre qui fume
L'obscurité des nations

.15.
Farandole jonquille
Joli bouquet de filles
Dans le chant des fontaines

La voix des sources claires
L'eau des mots désaltère
L'amoureuse fredaine

La sècheresse des cœurs
Évaporera les pleurs
Et la joie sera vaine



.16.
Les fanfans la tulipe
Courent à travers le vent
Leurs parents en chantant

Printemps fume ta pipe
L'amour traverse le temps
Ses enfants sont innocents

Embrasse-moi la lippe
Le jour est à nous souvent
La nuit cache ses amants

.17.
Le chardon va-t'en guerre
Parle langue de pierres
Brave toutes les saisons

Souvenirs de naguère
Il offre son présent fier
De toutes les attentions

Ses fleurs en solitaire
Cueillies par les bergers
Emblèmes de nos maisons

.18.
Le gai marin des cimes
Grande robe d'épines
Rose au cœur du Soleil

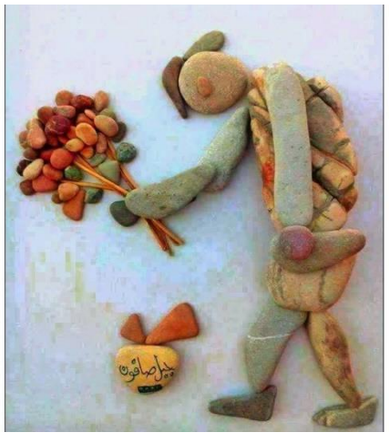
À l'envers des abîmes
Le jour nait l'aubépine
La grâce des merveilles

Ne pas cueillir sa rime
Vie sacrée qui sublime
Ses poèmes sont pareils

.19.
Il est connu des troupeaux
Familier des immigrants
Qui se caressent à lui

Bavard comme le perdreau
Volubile comme enfant
Apprend tout ce qui se dit

Ses flèches tombent à l'eau
Les bourdons le butinant
Liseron cache l'ami



.20.
La fleur l'œil du poète
Dit ce qu'elle reflète
Du cœur des gens passionnés

À votre boutonnière
Ou sur une bannière
Elle provoque l'émotion

Quand je serai le gisant
Elle gardera mes ans
Comme fidèle amant

POÈMES EN FLEURS

poèmes écrits par le trouveur

Pierre Marcel MONTMORY

compositions de pierres

par le sculpteur

Nizar Ali BADR

LA LIBERTÉ S'AMUSE

Exilée sur le trottoir
Circule la mémoire
Communauté notoire
Des jours et nuits
sans espoir

Va le poète le dernier
Vivre la vraie richesse
Amour de l'éternité
Contenter ses maîtresses

Et meurt l'envieux cupide
Avec l'argent malheureux
Le pauvre est stupide
Avec l'or des orgueilleux

Exilé sur le trottoir
Je fais tourner le monde
Et jouis sans le vouloir
La gueule rubiconde

Et vive la science bue
Calice des délices
La mamelle des repus
Les plaisirs
sans supplices

Et passent les fantômes
La bourse
des impuissants
Jamais pouvoir ne chôme
Les morts
ne vont pas bandants

Exilé sur le trottoir
Je rêve une chanson
Au matin de tous les soirs
Je chante à l'unisson

Et fais danser les muses
Tu dois ce que tu te dois
Tu pourras
ce que tu pourras
La liberté s'amuse

AU PAYS COLORÉ

(L'hospitalité est la politesse de l'amour.)

Le pays des Blancs Becs est administré par les Souches. Les Souches ont un hautain mépris pour les Autres qu'ils gouvernent avec célérité. Les Autres sont des Mélangés qui vivent autour du mur épais du ghetto où se tiennent les Souches.

Le premier Mélangé est arrivé ici il y a des millions d'années. Le dernier Mélangé est encore en train de débarquer. Les Souches appellent leur propriété privée Nation. Dévote qui célèbre des Valeurs à chaque heure.

Les Valeurs sont le bien et le mal, le cher et le bon marché.

Les Mélangés disent qu'ils sont au pays Coloré et ne possèdent rien d'autre que la Vie et sont contents d'Être.

Les Mélangés qui se nomment aussi Colorés parlent avec toutes leurs langues de Sympathie avec Eux-Mêmes comme avec N'Importe-Qui.

Le crédo du Blanc-Bec est travail, famille, patrie et « Garde ton ennemi ».

Les Souches communiquent par signes ostensibles et agitent leur langue seulement pour le crédo du valeureux Blanc Bec tandis que leurs sourcils circonflexes indiquent leur humeur présente.

Les Souches expriment tous leurs sentiments en chialant jours et nuits ce qui fait beaucoup d'eau acide versée dans le fleuve des Martyrs - qui se jette dans l'Amer.

Si un Souche a une trop forte émotion ou érection, il se jette à l'eau et sa patrie en fait un Héros et l'immortalise en gravant sont numéro dans la pierre grise des temps Historiques.

Les Colorés rient tout le temps même en dormant. Les Colorés Mélangés tricotent serré leurs amours lâches et leurs relations sont élastiques. Leur jeu préféré est d'entasser du temps et lorsqu'ils en ont assez empilé, ils déménagent et reprennent leur circonvolution sur la Terre en chantant la complainte de l'Exilé dans le seul pays de l'Univers qui les accueille sans rien leur demander.

Au pays Coloré l'hospitalité des Mélangés est la politesse de l'amour.

Si un Coloré invite un Autre, il lui fait une grande fête. Il lui donne une aubade sous les fenêtres de ses yeux étonnés et animés par la Curiosité. Alors, quand l'invité se sent vraiment à son aise devant tel déploiement de dons gratuits et merveilleux, le Coloré – qui est en fait un Mélangé comme ce nouvel hôte, le Coloré se tait, regarde son hôte dans les yeux, l'invité sourit et comprend que c'est à lui de parler, le premier, parce qu'il est le dernier arrivé, qu'on ne l'a jamais vu par ici, et dont on avait aucune nouvelle. L'invité charmé par tant de civilité se met à raconter ses aventures et même s'accompagne souvent d'un instrument de musique, et danse pour ses amis, et conte des contes jusqu'à la fin où son hôte le convie de passer à table pour continuer le festin pendant que eux-autres vont lui donner à leur tour leurs trouvailles d'Amour avec tout l'art du vivre qu'ils connaissent.

Les Souches voient d'un œil circonspect et entendent d'une oreille suspicieuse tout ce qui vient par les Autres. Les Souches évaluent les évènements, jugent les situations, et, s'il le faut châtient les excès avec grande sévérité parfois car il en va de leur sécurité d'être mis en cause par trop de liberté modérée aux Autres. Il en va de leur personne personnelle de rester identique à leur grande Souche muette dont les racines pourrissent sans le tronc de la Nation, les branches tribales, le petit bois de leurs artistes. Quant aux fruits du passé, la grande Souche muette ne s'en souvient comme si sa propre mémoire rabâchée pouvait cacher à elle seule la nouvelle forêt qui émerge autour de son bois mort.

Le pays Coloré des Mélangés, que les Souches désignent par les Autres, ce pays prospère éternellement et est fier de ses enfants multicolores.

Et chaque enfant qui naît au pays Coloré est un nouveau monde au monde et les étoiles de tout le ciel peuvent se compter, les enfants multicolores sont aussi nombreux que les jours à venir dans cette aube que l'éternel présent m'a offert en cadeau de bienvenue tandis que je dis un au-revoir aux Souches déçues qui disparaissent dans les trous noirs de notre mémoire.

Au pays des Autres, je suis enchanté.
Mon enfant sourit au drapeau du ciel.
Il fait gris aujourd'hui la beauté paraît.

LE PAIN DE VIE

(Lettre à un monsieur qui faisait une conférence)

Moi, monsieur, je suis fatigué et je n'ai plus beaucoup de temps pour écouter les discours. Ce que je vois c'est le pays en ruine et mon peuple égaré.

Ce que j'entends ce sont les cris des enfants qui réclament de leur famille

humaine les bras parents de l'être pour grandir.

Ce que je sais c'est que de mon temps la vie était la vie et que pour se la faire belle il fallait oublier le mot difficile. Que par la volonté et avec un cœur vaillant je pouvais m'aventurer pour inventer de la beauté et que le pain quotidien n'a jamais suffi à ma table sans que j'y ajoute le pain de vie.

Oui, monsieur, le pain de la vie, c'est la parole, monsieur, la parole que nous échangions librement, et sans les directives ou les ordres de spécialistes qui répètent les consignes et les ordres des étrangers qui ont gagné la dernière guerre des pouvoirs et qui se disputent loin de nous autres.

L'histoire que vous racontez est écrite dans les livres par les vainqueurs des guerres entre dominateurs.

L'histoire, votre histoire, monsieur, comme toute votre science est distribuée par des contrôleurs qui professent dans les écoles et d'autres informateurs qui écrivent l'actualité officielle.

Ce qu'il y a d'officiel, monsieur, et là je vous parle du seuil de ma maison, ce qu'il y a de vrai, c'est que chaque jour le soleil se lève puis il se couche et que c'est dans ce présent accablant que nous est offert le cadeau de l'éternité – ce bonheur à nous tous promis.

Alors monsieur, je me demande si vous savez comment je fais le pain, comment je m'occupe de mes enfants; comment je soigne mon chagrin et comment je fais ma joie avant la nuit.
Si vous me répondez, monsieur, je devrais vous voir bientôt franchir le seuil de ma maison et retrousser vos manches et partager ma peine. Comme vous, monsieur, je suis ce pays à défricher, je suis cet humain qui cherche à combler son exil terrestre avec le ventre plein et le cœur joyeux pour m'aimer et vous aimer, monsieur.

Oui, monsieur, mes enfants ne savent rien mais ils sont déjà des petites personnes qui vous regardent et attendent de vous sécurité et affection.

Et nous, monsieur, nous ne vous obligerons pas à discourir, nous sommes poètes aussi; aussi bien pour chanter, que peindre et écrire.

Le temps que je vous écrive cette lettre, monsieur, la Lune est montée au-dessus des cheminées fumantes, et à côté d'elle, fidèle, l'étoile du Berger.

Voyez, monsieur, lorsque je vous écris, chacune de mes lettres est un petit être qui ensemble forment tout mon peuple et par mes mots transportent sa voix, monsieur, sa voix qui est celle de sa constitution.

Et vous remarquez, monsieur, que je suis fait comme lui, d'argile et de rêve.

LE MONDE EST NOTRE HABIT POUR L'AVENTURE

(C'est ce que m'a confié mon âne.)

J'invente des réponses aux questions de l'imagination. Mon âne connaît le chemin, il sait trouver nourriture et eau. Je marche derrière mon âne en jouant du pipeau. Les oiseaux chantent ma mélodie et volent au-dessus de la clôture des cultures. Mon âne sourit et mange un chardon. Mon oralité c'est le silence blanc de la destinée qui m'est offert en cadeau avec le présent éternel. Alors, tu vois, je marche toujours derrière mon âne pour rester bête. Et je joue du pipeau.

Nous avons différentes langues et parlures en plus de celles qu'on invente tous les jours et des poètes y ajoutent des musiques instantanées et des savants y trouvent des répliques uniques. Barbarie prend tout mais pas nos rimes volages ou nos pensées vagabondes. Barbarie s'en fout elle n'a qu'un mot pour tout.

Composition de pierres par Nizar Ali BADR sculpteur

POÉSIE NOIRE

CHACUN COMPTE

Chacun fait ses comptes.
Réponse interminable
La vie devance soi
Chacun se dompte
Et passe à table
Crache son émoi
Chacun est prompte
Désire durer
Toujours en finir
Chacun décompte
L'effort assuré
Laisse qu'un reste
Chacun présomptueux
Du bénéfice
Harangue le fisc
Chacun toujours seul
Au bout du compte
L'esprit volage
Chacun toujours seul
Malgré fortune
Finit dans l'urne
Chacun hérite
De son mérite
Sage et doux mortel
Chacun fait le don
De sa poussière
D'or et de rêves
Chacun aucun
Ne veut du chagrin
Mais jouit des larmes
Chacun se cherche
Ses pas sur Terre
Les yeux dans les cieux
Chacun dans son cœur
Prends soin du pays
Près des étoiles

JOUIS !

Brouiller les pistes
Effacer traces
S'assurer la fin
Brouiller les pistes
Effacer traces
Le geste noble
Brouiller les pistes
Effacer traces
Suivre son âne
Brouiller les pistes
Effacer traces
Garder son âme
Brouiller les pistes
Effacer traces
Prendre récoltes
Brouiller les pistes
Effacer traces
Inventer son temps
Brouiller les pistes
Effacer traces
Imager les mots
Brouiller les pistes
Effacer traces
Créer images
Brouiller les pistes
Effacer traces
Tant qu'on est sage
Brouiller les pistes
Effacer traces
Jeûner pour vieillir
Brouiller les pistes
Effacer traces
Personne ne suit
Brouille les pistes
Efface traces
Jouis sans entraves

MEURS !

Laisse-leur l'oubli
Souviens-toi de toi
Tu es l'unique
T'embarrasse pas
Lâche le troupeau
Planque-toi du loup
Marche devant toi
Va vers où c'est beau
Et quand c'est malheur
Marche entêté
Entends les sources
Les belles chantent
Les moches aussi
Écoute le vent
Ton souffle est court
Tu es damoiseau
Cherchant oiselle
Tu vas oiselle
Cueillir un moineau
Bâtissez vos nids
À l'arbre de vie
Attendez saisons
Des nouveaux mondes
La farandole
Les petits fanfans
Les bons ancêtres
Béniront l'union
Des enfants aimés
Mais il y a mais
Quand naît le printemps
L'été s'approche
Tombe l'automne
L'hiver en poche
Vous vous rejoignez
Laisse-leur l'oubli
Souviens-toi de toi

Pierre MONTMORY

LE POÈTE EST LE CRÉATEUR, L'ÉTERNEL POÈTE

Un trouveur n'est que son scribe obligé.

Le plus têtu des humains ne sera pas capable de faire une goutte de la rosée du matin, ni un seul rayon de soleil au couchant.

On dit le poète a toujours raison parce que le mot poète signifie : celui qui fabrique. Et seul ce qui est fabriqué est vrai, même le faux!

Et qui possède le souffle du vent ?

Qui, la douceur de l'eau ?

L'humain a la parole facile mais il peine à faire une seule trace dans le sable !

Heureux le scribe qui s'applique à se taire avant d'écrire ce qui sera la révélation !

Le manuscrit d'un scribe méticuleux peut donner à sa lecture l'apparence du réel. Apparence telle que l'idiot, pressé de posséder tout savoir, déforme les mots et tord le sens. Apparence de réel est telle, que l'intelligent discourt, sans attendre la fin de la lecture du manuscrit.

Malheur à celui qui fait trébucher le porteur de parole.

Malheur à celui qui rompt le cercle du poète avec les gestes de l'idiot; les mots des sots.

Ridicule celui qui dit qu'il exerce la profession de poète !

Comme si le poète était un ouvrier fabricant des poèmes en série sous les ordres d'un patron; comme si le poète pouvait être un artisan qui fit poème sur mesure !

Trompeurs que ces professionnels ramasseurs d'argent et de titres prétentieux !

Dans la vie, dans la poésie, ils ne sont que des trouveurs de poèmes, les humbles déchaussées qui hantent les déserts sous tous les sables, qui flânent à moitié nus derrière les vents, errent décoiffés dans le feu de la douleur ou repeignés dans la joie de vivre, mais toujours sacrifiés pour dire ce qu'ils sont obligés de dire.

Ignorant qui voudrait ressembler à un de ces trouveurs.

L'ignorant ne peut connaître le tremblement de la main de l'écrivain tenant la plume avec son cœur et qui doit dompter l'encre de son propre sang À la source de l'encre bleue et noire instable comme le flot de la mer.

Le trouveur de n'importe où embarque sans connaissance du cap donné par le créateur et il ne voit que la proue de son bateau pour appareiller au hasard. Et c'est après bien des courses, où il ne s'est confié qu'aux vents de son inspiration, que le trouveur juge le cap de sa mouvance - quand un port au loin lui ouvre les bras, et sur ses quais y dépose sa cargaison de trouvailles transportées saines et sauves jusque-là. Et les muses qui le trompaient par le jeu de leur charme pendant qu'il naviguait, les muses seront là sur le quai en vestales et le pousseront vers une taverne pour y boire et pour la gaudriole. Des mendiants braillards lui donneront soif en sautant sur les bancs sous le ciel étoilé d'un bastringue.

Les muses sont les vierges du poète viril.

Le poète est le Créateur, l'Éternel poète.

Le trouveur n'est que son scribe obligé.

POÈTE REBELLE

Poète rebelle
N'a pas d'ailes
Mais une voix
De messager

Vive la guerre !
Pour nous tuer
Y aura p'us d'pain
Tout s'ra vendu !

Les clients ont pus d'couilles
Les clientes ont pus d'coeur
C'est la carambouille
Tout est malheur !

Y avait quelqu'un
Mais y a pus personne
Pour dire l'amour
Combien l'bonjour !

Passent les fantômes
Revoilà la couleur
Chair de roses
Bouquets de senteurs !

Le ciel amarré haut
La terre à marée basse
Voici le trémolo
La vie qui passe !

Y a qu' des existences
Qui maudissent l' paysage
Y a d' la bienfaisance
Des amoureux pas sages !

Nous sommes la réalité
La vie simple facile
Faut-il aller voter
C'est toi qu'tu préfères !

Y a des sous pour la guerre
Et du vent dans les soupières
Y a des fous qui politisent
Y a des sous pour la bêtise !

Y a même des révolutionnaires
Et des promis dictateurs
Chacun fait son beurre
En mangeant not 'pain !

La faim de toutes les faims
C'est tout de suite
On existe pour vivre
On veut pas mourir à la fin !

Le présent est si dur
Cache ton histoire
Ton passé sans avenir
Vit l'éternité !

DONNE CE QUE TU AS

Si tu ne fais rien,
pourquoi existes-tu ?

Si tu ne fais rien,
quel est ton but ?

Partage ta vie
avec quelqu'un d'autre
et ta vie changera.
Partage ta vie
si tu ne fais rien.
Donne
ce que tu as de mieux en toi
et garde toi le reste.

Donne et ne reçois pas.
Et si tu reçois,
donne
le double de ce que tu as reçu.
Et si tu n'as rien,
donne ce que tu as.
Dieu t'as donné la vie,
alors donne-la aux autres.
Car ta vie ne t'appartient pas,
elle est à Dieu.

LE PEUPLE DE LA NUIT

Prémices de la nuit,
dernières lueurs du jour.
Le jour disparaît,
la nuit apparaît.

Ombres, fantômes,
silhouettes dansant
sur la toile de la tente.
Feu, flammes, fumée,
rouge, jaune, grise.
Braise ardente,
cendre chaude,
étincelle au plafond.
Chaleur dans la tente.
Les Tsiganes
autour du feu.
Le peuple
de la nuit s'éveille.
Contes de fées,
légendes et histoires,
autour du feu.
Histoires épouvantables
dites par les Tsiganes,
le peuple de la nuit
autour du feu
Une marmite
sur un trépied,
une nappe sur le sol,
le repas de famille,
la famille tsigane
les pieds nus,
les yeux brillants,
la faim qui tenaille,
la lampe à pétrole,
la louche qui remue
la soupe qui fume.
Le peuple de la nuit
a faim !
Les enfants
au ventre bombé,
les filles aux yeux noirs.
Les femmes
aux longues tresses
les hommes
aux cheveux longs.
Le peuple de la nuit vit,
le peuple de la nuit
vivra !
Un son de guitare,
Le grincement du violon,
les vibrations
d'une cymbale,
le souffle de l'accordéon,
les battements des mains,
les pieds qui trépignent,
les lèvres qui remuent,
les voix qui s'élèvent,
musique tsigane.
Le peuple de la nuit
Est gai !
Le peuple de la nuit
Est joyeux
Le peuple de la nuit
Est vivant !

caravane tsigane dessin de George Sopot

SUR LES ROUTES

Sur les routes de France
qui montent
qui descendent
et remontent
une pauvre famille de Tsiganes
un cheval à bout de souffle
un taudis roulant
un chien malade de la faim
une famille qui meurt de faim
cherche sa nourriture
pour sa famille et son cheval
ne pas mourir
ne pas mourir de faim
sur les routes de France

Sur les routes de l'Europe
des milliers et des milliers
de roulottes tremblantes
de Tsiganes errants
ils combattent pour la vie
sur les routes :
« interdit de stationner »
dans les villages :
« interdit de stationner »
dans les villes :
« la mendicité est interdite »
dans les campagnes :
fenêtres et portes fermées
dans la France :
carnets de nomades
et carnets collectifs
dans l'Europe :
massacres
des siècles passés
des siècles présents
des siècles futurs
sur les routes de l'Europe

Sur les routes du monde
Des millions et des millions
de roulottes tremblantes
de familles affamées
affamées de tout
du pain et du sel
de l'amour et de l'amitié
de la tolérance et de la pitié
des millions et des millions
de Tsiganes
de chevaux malades
des enfants pieds nus
des femmes aux mains tendues
qui cherchent leur nourriture
sur les routes du monde

ostro (Barcelona) ... par Francesc Català-Roca (es, 1922 – 1998)

POÉSIE NOIRE

La nuit tombe

Les ombres
se tiennent aux portes
Les rideaux sont tirés

Dans l'huis de l'aube
Le matin cogne
Le jour tend son poing

Sonne le glas
L'indifférent mépris
L'injuste destin

Du Soleil rien
Du feu la faim
Gorge nouée

Midi explose
Les mains cèdent
Cœur à la bouche

Après se meurent
Les noyés de la pluie
Inaperçus

photographie d' Abdulkadir Karataş

POÉSIE NOIRE

JASMIN BLUES

Tu me fais pleurer
Le bleu de tes yeux
Ton regard de noyée
Méditerranée
Tu me fais rire
Ta bouche rouge d'aimer
Et soudaine muette
Comme l'aube
Tu me fais penser
Au blanc de tes murs
Au silence indifférent
À ta voix d'or
Tu me fais danser
Cœur africain
Corne de Rêve
La nuit ne tombe
Tu me fais grandir
Dans ton hospitalité
Au fond de tes jungles
Tu t'es construit un toit
Tu me fais envie
Quand tu luttes
Contre barbarie
Contre l'oubli
Bien des paroles
Portées par le Sirocco
Tu m'inviteras
À flâner sur tes chemins
Et à trinquer à l'amitié
Nous serons égaux
Du même quartier
De la Terre !

Pierre MONTMORY

Mahmoud Darwich poète : " Murale "

Cette mer m'appartient, Cet air humide m'appartient,
Ce quai et ce qu'il porte
De mes pas et de mon sperme… m'appartiennent
Et le vieil arrêt du bus m'appartient et m'appartiennent
Mon fantôme et son maître, les ustensiles de cuivre,
Le verset du Trône, la clé, La porte et les gardes et les cloches.
Et le fer de la jument, L'envolée des remparts m'appartient
Et m'appartient ce qui était mien, La citation de l'Évangile
Et le sel laissé par les larmes, Sur le mur de la maison…
Et mon nom, quand bien même je prononcerais mal mon nom
Fait de cinq lettres horizontales, m'appartient :
Le mîm du fou d'amour, de l'orphelin, de qui accomplit le passé,
Le hâ' du jardin, de l'aimée, des deux perplexités et des deux peines,
Le mîm de l'aventurier, du malade de désir,
de l'exilé apprêté et préparé à sa mort annoncée,
Le waw de l'adieu, de la rose médiane,
de l'allégeance à la naissance où qu'elle advienne,
de la promesse des père et mère,
Le dâl du guide, du chemin, de la larme d'une demeure effondrée
et d'un moineau qui me cajole et m'ensanglante.
Ce nom m'appartient …
Et il appartient à mes amis, où qu'ils se trouvent.
Et mon corps passager, présent ou absent, m'appartient …
Deux mètres de cette tourbe suffiront désormais …
Un mètre et soixante-quinze centimètres pour moi …
Et le reste, pour des fleurs aux couleurs désordonnées
Qui me boiront lentement. Et m'appartenait
Ce qui m'appartenait, mon passé, et ce qui m'appartiendra,
Mon lendemain lointain et le retour de l'âme prodigue.
Comme si rien n'avait été. Comme si rien n'avait été.
Rien qu'une blessure légère au bras du présent absurde …
Et l'Histoire se rit de ses victimes, Et de ses héros …
Elle leur jette un regard et passe …
Cette mer m'appartient. Cet air humide m'appartient.
Et mon nom,
Quand bien même
je prononcerais mal mon nom gravé sur le cercueil,
Mon nom m'appartient.
Mais moi, désormais plein, De toutes les raisons du départ, moi,
Je ne m'appartiens pas, Je ne m'appartiens pas,

Carnaval
NizarAliBadr
Syria
Jabalsafoon

LE POÈTE

Ce qui est représenté n'est pas ce qui est agréable, mais ce qui est réel, malgré le déplaisir qu'il peut entraîner. Ce déplaisir lui vaut les interdictions de ceux qui sont dans le déni des profondeurs infernales de la culture.

Le vrai poète vit avec tout le peuple et ne conçoit pas que la poésie puisse être séparée de la pensée. Sa parole forte n'est nullement effrayée par les tempêtes qu'elle peut provoquer. Il bouscule en permanence les acquis théoriques et déconstruit inlassablement les systèmes de pensée.

Les choses ne sont jamais acquises de façon irréversible. Le propre de la pensée est d'être en mouvement. La pensée ne peut se soutenir que de son propre dépassement.

Le poète est un éternel voyageur. Sa marche est superbement amoureuse. Dans son monde, la force de l'amour anime son œuvre. L'amour de la pensée, de la liberté et au nom de la dignité humaine. Mais également l'amour de la femme, du corps et de la poésie.

Le poète attend de la poésie la même chose que nous attendons d'un amour, un dépassement infini.

Houria Abdelouahed

JE VEUX D'LA POÉSIE

Je veux d'la poésie qui marche les pieds nus
Et crie le poing fermé, à s'en casser la voix
Le prix du sang perdu des damnés, des sans-droits,
D'la poésie qui pleure et qui dort dans la rue.

Je veux d'la poésie qui mouille sa chemise,
Éreintée de sueur autant que de colère
Et s'écrit main calleuse et cheville ouvrière
Au coin de l'établi, d'une danse insoumise.

Je veux d'la poésie qui brule ses papiers
Et marche tête haute en chantant ses slogans,
Qui écrit le pas libre et en sortant du rang
Pour pisser d'un jet dru sur tous les barbelés.

Je veux d'la poésie en carnet à spirale
Écornée de voyages et tachée de café,
D'la poésie de poche aux élans familiers
Accoudée au comptoir et les ongles un peu sales.

Je veux d'la poésie qui rit beaucoup trop fort
Et d'un rire d'appétit qui ne se cache pas,
Qui pète et rote à table et mange avec les doigts,
D'la poésie qui joue à l'envers du décor.

Je veux d'la poésie qui roule sous la table,
Enivré du bonheur d'être avec les copains,
D'la poésie qui sauce et qui finit son pain,
Qui lèche son assiette en élan délectable.

Je veux d'la poésie qui s'endort au soleil
Au milieu des enfants qui jouent dans le jardin,
Qui lave la vaisselle en se brulant les mains
Et la laisse sécher dans le chant des abeilles.

Je veux d'la poésie qui torche les bébés,
Qui fout les doigts dedans et qui sent le caca
Puis fouraille du nez au ventre délicat
Pour cueillir le bonheur qui sent le lait tourné.

Je veux d'la poésie dont la gorge se noue
Quand l'entre chien et loup se glisse à la fenêtre
En braises crépuscules aux allures de peut-être
Et qui s'offre l'oubli de tomber à genoux.

Je veux d'la poésie qui pétrit le vivant
Comme on pétrit son pain, d'une main généreuse
Émiettant son levain d'une course fiévreuse
Et qui s'essuie le front au soir en l'enfournant.

Je veux d'la poésie se coltinant la Vie,
La prenant à plein bras en désirs incarnés,
Qui bande tous ces vers en volcans embrasés
Et y fourre la langue et puis le sexe aussi.

Je veux d'la poésie qui ouvre grand les yeux
Sur le feu et l'abîme où le corps exultant
Éjacule ses mots de foutre et de diamants
Lorsque la jouissance engloutit tous les feux.

Je veux d'la poésie qui s'endort au matin
Les yeux plissés d'embruns d'insomnie volontaire,
Où les mots tachés d'ancre en folie solitaire
Acceptent de mourir en murmurant : « enfin »...

Alors si vous craignez pour vos parquets précieux
Au vu de mes souliers crottés de mots vivants
Et de mes bras chargés de colère et de vent,
Fermez-moi vos salons et détournez les yeux.

J'irai slamer mes rimes à Cité que veux-tu
Et écouter Léo éructer Baudelaire,
Arpenter du Verlaine au creux des réverbères
Hanté par un Villon amoureux des pendus.

J'irai taguer vos murs en crachats mélodieux
Et conter à vos chiens le temps qu'ils étaient loups
Puis j'irai m'endormir au secret le plus doux
De trop aimer la Vie avant que d'être vieux...

Jean-Luc Moulin

ON VIT COMME ON PEUT

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

Pis l'on fera tout avec ce qu'on ramasse
Des brins de pluie des chagrins des miettes de pain
Des fleurs avec des mots une joie avec rien
Pauvreté a ses richesses qu'on entasse

Pis au jour dit à l'heure grave on dira oui
J'accepte mon renvoi c'est mon tour de savoir
D'où que je viens pour faire une bon' histoire
Et mes amis me verront partir l'air surpris

Et c'est où qu'on s'en va quand on a plus de nom
Dans le cœur d'mes amis j'serai au paradis
On parlera de moi à l'imparfait : « C'tait lui !
« Parfois injuste mais souvent il était bon ».

Oh, je regrette mon arrivée dans cett' boue
Je suis tombé des grandes eaux de ma mère
Et mon père me releva me mit debout
Mes yeux frais ouverts contemplaient le mystère

J'ai bu le lait des jours et des nuits l'alcool
Poète j'étais savant sachant mon très peu
Suffisant pour errer autour de l'école
Me méfiant des ordres et des appels au feu

Je survivrai à ma mort tant j'aurai vécu
Donnant mon poème à la science innée
Des amis avec qui je parle à voix nue
Sans contrat je tiens parole à l'amitié

Bel ouvrage ou je préfère ne rien faire
La terre et l'eau contiennent mes beaux reflets
Et le Soleil et les vents seront mes seuls regrets
La mort n'a point d'horizon ni rien à faire

Je prépare mon départ et mes arrivées
En chemin au hasard remplis mes valises
Pour offrir mes trouvailles là où ils lisent
Les visages nouveaux des pays à charmer

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

POUR LE CARNAVAL Un outil pour les artistes

Par Pierre Marcel Montmory Maître trouveur

La fête du passage de l'hiver au printemps, de la mort à la vie, temps de fécondation et fête du temps, du devenir, des alternances du monde inachevé et ouvert, dominé par la joie, mais aussi temps de la folie et de la remise en question des règles et de l'ordre établis : le carnaval, au cours duquel surgit et s'impose le fou, le bouffon, annonçant l'écart, la marge, par rapport à la norme, à la loi. La figure du bouffon ou du fou, c'est l'incarnation du renversement des valeurs, du « monde à l'envers » où règnent la transgression, le désordre, la confusion et l'interdit, c'est-à-dire la liberté et le rire.

La carnavalisation est un état d'esprit, une façon particulière de percevoir le monde, marquée par la liberté et le rire, mais aussi et surtout par cette tendance à inverser codes et valeurs, à mettre *«le monde à l'envers»* pour mélanger sérieux et comique, haut et bas, sublime et vulgaire.

La culture populaire a toujours à toutes les étapes de son évolution, résisté à la culture *« officielle »,* elle a élaboré sa vision particulière du monde et ses formes propres pour la refléter.

Cette manifestation du génie populaire, d'origine orale, s'exprime librement contre la culture officielle et bourgeoise qu'elle vient subvertir, dans un éclat de rire puissant, féroce et jubilatoire. Subversion entre deux sphères sociales, l'une officielle et l'autre non, en situation de contradiction et de tension, mais dont les conflits se règlent finalement dans un grand éclat de rire salvateur.

Signe d'une énergie et d'une vitalité qui se manifestent en période de crise ou de conflit socioculturel ou politique, rattachée à une culture et à des traditions vivantes, donnant libre cours à la voix spontanée du peuple, une forme concrète de la vie même, qui n'est pas seulement jouée, mais vécue.

L'esprit qui anime le carnaval cherche à provoquer, par-delà le rire et la dérision, une prise de conscience qui conduit à réfléchir et à s'engager : le carnaval est le triomphe d'un affranchissement de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous.

Le carnaval est dans le vécu quotidien, avec des personnages marginaux, une aventure, un mélange de tons et de styles portés par un langage heurté, ambivalent et/ou obscène mais toujours apte à déclencher le rire, la causticité critique…

Comme un dialogue de sagesse dont elles découlent, la satire, la moquerie, se rattachent au comico-sérieux typique dont les racines plongent au plus profond du folklore, de toutes les formes, à la fois souple et changeant, capable donc de se mélanger à d'autres genres, la satire ou la moquerie sont devenus le langage de la perception du monde le plus moderne.

La moquerie est apte à exprimer le renversement abrupt, la subversion, les situations conflictuelles, et son discours, capable de prendre en charge, avec la plus grande liberté, la pensée sociale et politique de l'époque. À la fois comique et tragique, la moquerie est plutôt sérieuse par le statut de ses mots, elle est politiquement et socialement dérangeante. Elle libère la parole des contraintes historiques, ce qui entraîne une audace absolue.

La moquerie est liée à la satisfaction des besoins physiques élémentaires dictés par la nature et l'instinct de conservation, comme la nourriture, le sexe, l'enfantement, la défécation.. La notion de grotesque renvoie aux images corporelles de la vie : celles du corps souffrant, urinant, mangeant, qui renvoie à la sensualité, au désir de possession, de domination…

Le grotesque caricature l'abolition de la censure et des règles de bienséance.

Le grotesque nous rappelle nos travers, nos insuffisances et nos fautes cachés derrière les masques de la bienséance : il nous met face à nous-mêmes : à l'instar du bouffon, le grotesque incarne *« la conscience critique »*. Foncièrement ambivalentes, les images du corps grotesque expriment, à travers le rabaissement au niveau inférieur du corps, le principe

positif et la dynamique de la vie elle-même, et donc la reconnaissance et la réhabilitation de ce qui constitue le réel dans sa totalité.

«Le vers, la vermine ne sont-ils - dans la mythologie, ce symbole de la vie renaissante de la pourriture, symbole de l'état larvaire préparant l'envol spirituel»?

Le rire fuse comme une réaction salutaire à l'intimidation permanente et à la violence de l'autorité.

L'autorité génère une peur paralysante que le rire cherche à conjurer et à combattre : peur de tout ce qui est sacré, peur du pouvoir divin et humain, des commandements, des interdits autoritaires et de la mort.

Jamais le pouvoir, la violence, l'autorité n'emploient le langage du rire.

La moquerie est un véritable procès, une mise en accusation, avec convocation de témoins … morts pour la liberté et la légitimité du peuple : fantômes errants, âmes en souffrance, ils n'ont d'autre rôle que de comparaître, comme simples témoins, mais témoins au sens double et quasi sacré que le mot revêt : martyr et témoin. Ombres tragiques, mêlés aux vivants, ils crient la douleur, d'une révolution détournée de ses idéaux et leur errance témoigne de ce que fut pour le peuple, la trahison d'une légitimité bafouée.

Au cours de la parade, la joie et le rire atteignent un sommet dans le couronnement du Roi Carnaval et la fête s'achève par son détrônement. La détrônisation symbolise le passage de la vie à la mort et le perpétuel renouvellement du monde.

Le retour aux normes établies, à la loi, marque la fin et le caractère éphémère du carnaval dont ce moment particulier d'in-détrônisation symbolise l'utopie.

« Avec tout ce qui arrive … toi d'abord faudra voir à me laisser parler au peuple ! Autrement, ça te coûtera cher, personne n'a jamais réussi à me fermer la bouche une fois que j'ai décidé de parler. Non, il n'est pas encore né celui-là … Je parlerai quand je voudrai et je me la bouclerai quand j'en aurai envie… Alors je n'ai peur de rien ni de personne.»

Dévoiler l'hypocrisie, la lâcheté, la criminelle complicité des intellectuels véreux, les mensonges, la manipulation et la falsification de l'histoire; et les souffrances oubliées, les valeurs bafouées, la dignité confisquée pointées d'un doigt accusateur, et la déchéance, la clochardisation du corps social face à l'arrogante suffisance des nantis du pouvoir.

La révolution comme image de la marginalité et de la subversion. Son identité transgressive et sa capacité à s'indigner, rebelle à tous les systèmes, le grain de sable qui fait grincer les rouages.

La moquerie, passeuse de révolution, et de son choix délibéré du non-conformisme et de l'aventure des déclassés, des clochards, qui investissent sans scrupules et sans honte espace masculin et s'y taille une place de choix : arpentant de nuit les rues de la ville où traînent les laissés pour compte de la société, elle dénonce les dérives du régime, l'absence de courage des intellectuels et la mortelle apathie qui endort le peuple.

Figure dérangeante par ses coups de gueule, mise au ban de la société, la révolution tente de secouer les consciences endormies. Vigie qui garde vivante la mémoire de la lutte de libération, elle combat pour un idéal – une utopie ? Elle s'acharne par ses paroles incendiaires à rallumer la flamme, se colletant sans répit avec la surdité et la torpeur qui endorment ses compagnons d'infortune.

Elle : *Il faut qu'ils se réveillent.*

Lui : *C'est trop dur pour eux, se réveiller ! Et peut-être qu'ils n'y tiennent pas.*

Elle : *Faut quand même qu'ils ouvrent les yeux !*

Lui : *Ils les ouvriront, leurs yeux. Tant que tu voudras. Mais en dedans, ils continueront à dormir.*

Ancienne tueuse, cette gueuse s'affirme comme la voix du peuple : elle proclame dans un discours d'une remarquable violence, que la peur doit être balayée et que la révolution est toujours à faire. Parole oraculaire, une interrogation lourde de sens à venir.

Éminemment subversive, cette parole vraie, cette voix dérangeante et têtue de la révolution, face à un discours officiel incapable d'exprimer l'authenticité et la mémoire du peuple, prisonnier qu'il est dans la langue de bois et englué

dans le piège de ses propres contradictions et de son double discours.

« On en parlera encore longtemps, mes enfants. Ça ne fait même que commencer ! Ça va vous embêter peut-être, mais on en parlera de plus en plus ! ... Parce que non, la révolution n'est pas finie. Et vous voulez savoir une chose ? La guerre non plus. Non, la guerre non plus, elle n'est pas finie ! »

Discours politique creux, dévoyé, manipulateur, des ténors du pouvoir qui ont oublié la vertu de l'exemple que la révolution ne se gêne pas de leur rappeler :

« ...Y en a, des gens, qui vous rebattent les oreilles, vous soûlent de discours ! Mais qu'est – ce qu'il en sort ? La même rengaine. La seule qu'ils connaissent : « Il faut des sacrifices, il faut que le peuple se sacrifie ! ». On pourrait leur répondre : « Pourquoi pas ? Justement on aimerait que quelqu'un nous montre comment. Vous ne voudriez pas nous montrer comment on doit s'y prendre ? ».

Double discours qui consacre une irrémédiable perte de sens et condamne à une dramatique perte d'intelligibilité ou au silence coupable, de tous ceux qui, prêts à tout accepter, à tout justifier, sont prêts également à enterrer les idéaux de la révolution.

La critique sociale vive dénonce la faiblesse et la lâcheté que masquent les formules vides et fallacieuses des faux intellectuels :

« …Et ta révolution, écrivain public, celle que t'as faite, comment ça s'est passé ? Sur invitation ? Avec de la musique ? Je voudrais bien savoir … où tu l'as faite, ta révolution si c'est pas trop indiscret.»

Cette violente critique contre les faux érudits montre que c'est la marge, dans sa dynamique spécifique de contrepouvoir, qui anime la contestation, non par les armes : la guerre est depuis longtemps achevée, mais par la parole et par le rire, car les personnages douteux, agglutinés autour de la gueuse, l'ancienne meneuse, n'ont plus que la dérision pour fustiger le pouvoir et dénoncer les manipulations et les abus. Persona non grata, rejetés par la cité, c'est de la périphérie que, pauvres spectres dépouillés de tout, ils vont continuer, chacun à sa manière, à défendre la langue, la culture et la révolution.

Le renouveau annoncé.

La culture du carnaval, temps de la monstration et de l'exhibition des vices et des travers et de la parole libérée, temps de subversion de la culture officielle par le renversement, le grotesque et le rire, qui bouleversent pour un temps la vie quotidienne, suppose une transformation nécessaire au renouvellement et à la création qui marque aussi le théâtre moderne.

La perception carnavalesque du monde possède un extraordinaire pouvoir régénérant, et transfigurant, une vitalité inépuisable.

Dans le pur esprit du carnaval, le souffle de la vision carnavalesque du monde qui annonce le printemps et le renouveau des formes, se donne à voir soulignant la vigueur et la modernité qu'insuffle la veine populaire, imprégnée de cette culture du peuple dont on perçoit les traces dans la gestualité et les comportements des personnages, comme dans l'écho de l'oralité et ses accents.

Le caractère ouvert de spectacle de rue, les principaux personnages du carnaval, font ainsi revivre des traditions aujourd'hui quasiment disparues : la fête populaire, la fête des fous, et son esprit de renouveau.

Le langage carnavalesque mêle dialectes sociaux et styles dépareillés, à un éventail de tonalités situées entre haut et bas, sublime et grotesque, qui reflètent la diversité de la vie.

Unies dans la polyphonie du monde, des voix se mêlent et s'entrechoquent, plurielles et différentes, faisant entendre dans le concert joyeux du carnaval, la parole sociale dans sa richesse et sa saveur, dans toute son authenticité : niveaux disparates, jurons et proverbes, sentences et moqueries, sérieux et comique : les langages sociaux joyeusement mélangés… tirent la langue à la norme.

La dimension de scandale et de provocation connaît son illustration la plus choquante, la plus fantastique aussi, dans le problème de l'attentisme, de l'attente d'une réponse, qui ne viendra pas, et l'autre problème de cette rupture illustrée par le silence complice des intellectuels, qui est mis à l'index, alors

que l'importance de la prise de parole est fortement soulignée.

« C'est ça, contredisons –nous … c'est ça, posons-nous des questions … c'est ça engueulons- nous… car tout vaut mieux que de se taire face à l'imposture des faux prophètes ».

Les femmes n'ont pas plus de place au théâtre que dans l'espace public… Le rôle de la femme comme source et gardienne de la langue et de la culture est remis en circuit et valorisé, dans l'esprit de renouveau qui est celui du carnaval.

La connaissance, le fait de connaître, le savoir, la connaissance absolue, où la femme vaut son pesant de poudre.

La femme, la Reine du Carnaval, vaut mille hourras !

Une femme d'exception, ou l'image sublimée d'une féminité et d'une humanité portée à un degré rarement atteint de perfection.

La révolution se sert du plaisant et joyeux tremplin de la carnavalisation pour faire passer les messages les plus sérieux et parfois les plus graves. Nourrie à un terreau séculaire malgré la censure et la mise sous surveillance de la culture, la révolution pose la question, particulièrement sensible à chaque époque, de la langue, des langues, qui cristallisent alors, tous les ressentiments tous les malentendus.

Elle s'inscrit avec talent, dans une tradition et une culture du rire et de la dérision que le théâtre partage, et partage toujours, avec d'autres productions artistiques : le roman, la B.D, la chanson populaire le cinéma, la caricature et jusqu'à l'immense répertoire de blagues, qu'englobe cette culture carnavalesque. Le théâtre a joué un rôle fondamental pour la défense et la perpétuation de cette culture ancestrale, Illustrant les relations, parfois difficiles, que le peuple entretient avec l'idéologie dominante et les pratiques du pouvoir, dans une pesante impression de *« vide culturel »* créée par la mise sous tutelle de l'expression populaire spontanée, le théâtre connaît une production dramatique intense et innovante, dans toutes les langues. En posant le problème de la rivalité entre langues – celle officielle choisie par le pouvoir et celles, riches et nombreuses, qui ont nourri le rêve, les désirs, la mémoire et l'imaginaire du peuple de l'Humanité - à travers cette culture carnavalesque, le théâtre, quelle que soit la langue où il se donne à voir, mène une véritable lutte pour la défense et la promotion de la culture populaire et le droit à une expression plurielle et diversifiée, en intégrant et en revalorisant, sans complexes, toutes les sensibilités, toutes les cultures dont l'Humanité est le foyer créateur.

Une parade populaire dans les rues, à la fin de laquelle, on mettait le feu à un épouvantail figurant le vieux : l'an écoulé.

Bibliographie :

Adapté par Pierre Marcel Montmory de : Dr. Rachida Simon, Université de Batna. La carnavalisation ou « le monde à l'envers». Synergies Algérie n° 10 – 2010. Mille hourras pour une gueuse, de Mohammed Dib Bakhtine, M. 1970. La Poétique de Dostoïevski. Trad. Du russe par Isabelle Kolitcheff. Paris : Le Seuil. Bakhtine, M. 1970. L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance. Paris : Gallimard. Bakhtine, M. 1978. Esthétique et théorie du roman. Paris : Gallimard. Dib, M.1968. La Danse du roi. Paris : Le Seuil. Dib, M. 1980. Mille hourras pour une gueuse. Paris : Le Seuil. Kristeva, J.1969. Sémeiotiké. Recherches pour une sémanalyse. Paris : le Seuil

www.poesielavie.com

Au travail, les artistes ! La rue meurt de vos silences ! Que les pouvoirs gardent les ruines et que poussent les ronces dévorantes ! Au travail ! Nous partons à pieds avec le vent dans les mains. Pétris de certitude que l'éternité est là, et que sa rumeur sous nos pas s'enfonce dans le sable. Nulle trace que ce verbe qui ne meurt jamais que si nous lui laissons le pouvoir de se taire.

Poésie Noire journal de Poésie La Vie association de fait du peuple au cœur intelligent avec ses poètes et ses savants
Pierre Marcel Montmory Éditeur Imprimé par TC Transcontinental à Montréal QC ISBN IMP : 978-2-925190-78-3
B.A.n.Q. Bibliothèque et Archives nationales du Québec – C.R.I. Cercle de l;a Résistance Intelligente **www.poesielavie.com**